Vol. XLIII, No 47 Lisez notre feuilleton: L'AMOUR SAUVEUR 23 AVRIL 1932

Le Samedi 10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



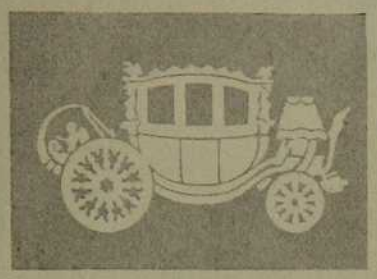
Tableau de S. Torrance, de Montréal

DANSEUSE

exécuté pour "Le Samedi"



POUR LES ROIS DE LA CAMPAGNE



Il n'y a pas de doute que vous projetez d'aller en Europe un jour. Vous pouvez être attiré par l'attrait de sites enchanteurs—par la magie de points historiques, des gloires de l'art ou par le plaisir des gaies capitales.

Quoique ce soit, vous ne serez probablement pas désappointé. Vous devez cependant être prêt à éprouver une désillusion. Vous avez lu les histoires intéressantes du passé avec leurs charmantes descriptions de la pompe royale, de la grandeur des palais, de la magnificence des trônes, de l'extravagance et du faste d'un luxe insurpassable. Préparez-vous cependant à découvrir que les rois ne connurent pas la jouissance d'un grand nombre de choses que nous considérons comme de simple nécessités.

Prenez par exemple les palais royaux. Jusqu'à nos jours, pratiquement, ils n'avaient d'autre moyen de chauffage que les foyers ou cheminées dans le mur. La plomberie n'était pas connue comme aujourd'hui et ils devaient se contenter de la lumière des chandelles et des lampes à l'huile. Les monarques ne connurent jamais un luxe comparable à celui de nos automobiles, quand ils voyageaient.

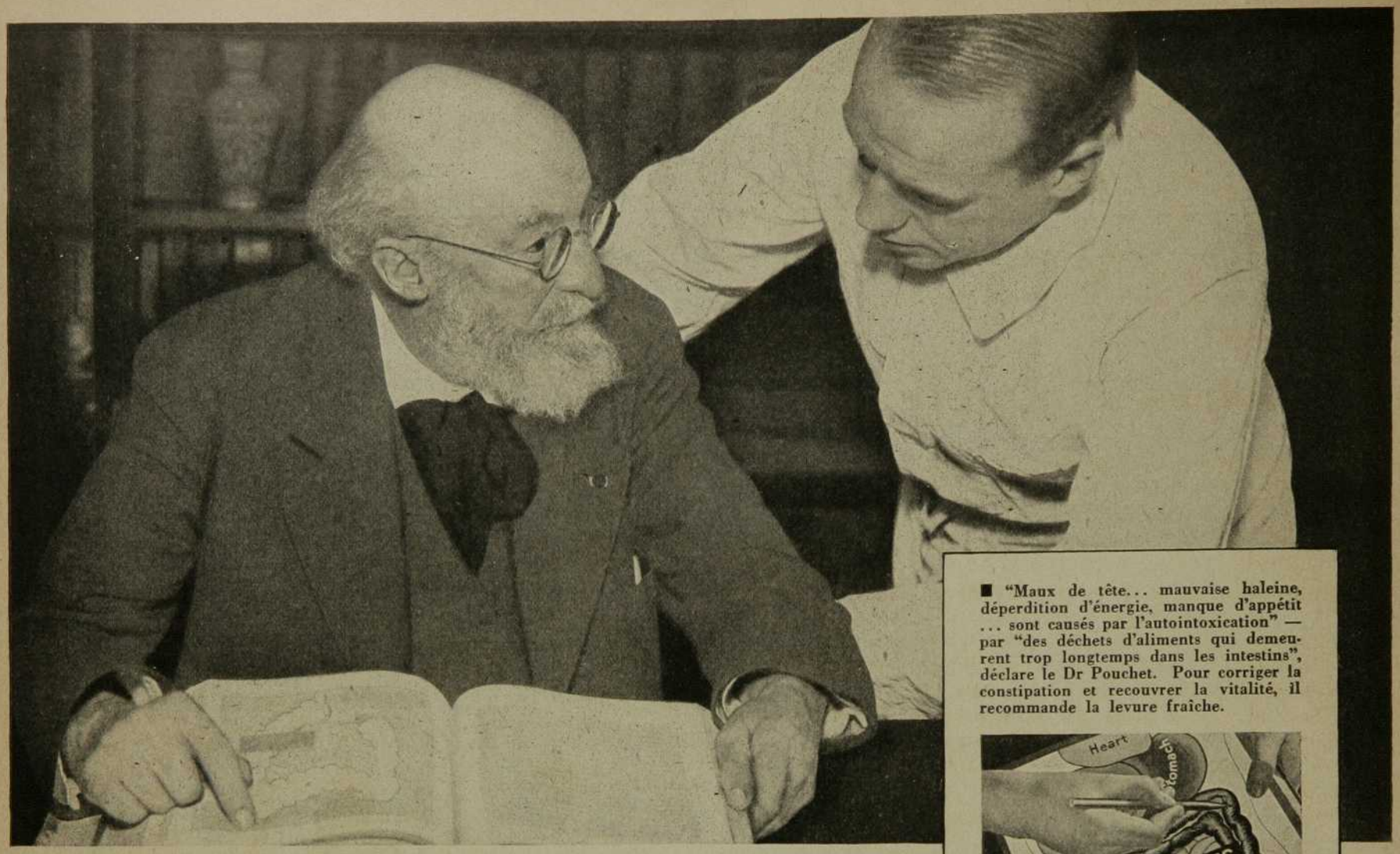
Il fut un temps, même après l'avènement de l'automobile, où seulement les plus fortunés connaissaient le confort du transport automobile. Mais aujourd'hui, tout auto canadien offre de nombreuses commodités et une bonne mesure de confort.

La Fisher Body Corporation fut la première à travailler dans cette direction. Elle a établi des standards qui se trouvent aujourd'hui dans les autos les moins dispendieux.

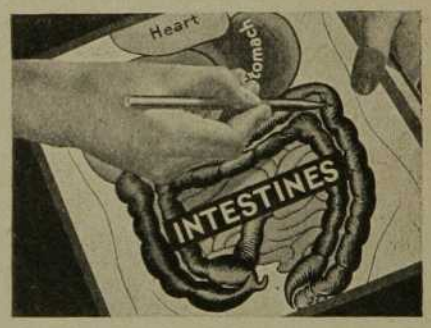
Nous avons l'idée américaine. Nous croyons que la jouissance du confort et du luxe constitue une partie importante du bonheur humain et que par conséquent, il devrait être mis à la portée du plus humble des citoyens.

Cet objectif n'est pas toujours facile à atteindre. Il exige des ressources considérables au point de réduire le coût des matériaux. Il demande des méthodes de fabrication propres à épargner dans la plus grande mesure possible. Et enfin, il faut une demande populaire pour maintenir de telles ressources et facilités.

Heureusement, les carrosseries Fisher jouissent d'une telle popularité, elles ont à leur disposition de telles ressources et peuvent utiliser de telles facilités. Comme résultat, le moins cher des autos à posséder la Carrosserie par Fisher offre aujourd'hui un confort, un luxe, une sûreté et une main-d'oeuvre dont la qualité éclipse tout ce que pouvaient offrir les autos les plus dispendieux d'il y a dix ans.



■ "Maux de tête... mauvaise haleine, déperdition d'énergie, manque d'appétit ... sont causés par l'autointoxication" — par "des déchets d'aliments qui demeurent trop longtemps dans les intestins", déclare le Dr Pouchet. Pour corriger la constipation et recouvrer la vitalité, il recommande la levure fraîche.



"Les poisons de cette région pénètrent dans le sang et *réduisent la vitalité*"

explique le DR. POUCHET, *autorité médicale d'une célébrité universelle*

LE moindre excès vous fatigue-t-il? Manquez-vous d'une réserve normale de force? S'il en est ainsi — et si vous désirez jouir d'une santé et d'une énergie vraiment brillantes, écoutez . . .

"De nos jours, à cause des occupations stationnaires et du manque d'exercice physique, on devient facilement une proie pour la constipation et ses conséquences inévitables. Les poisons pénètrent dans le sang si on néglige cette indisposition . . . Ces poisons *réduisent la vitalité.*"

C'est le Dr Gabriel Pouchet qui parle . . . un membre de la célèbre Académie de Médecine de Paris . . . une des plus grandes autorités médicales actuelles!

Le Dr Pouchet ajoute: — "Pour . . . éviter la constipation . . . il faut un régulateur naturel de l'intestin, tel que la *levure fraîche.*

"La levure fraîche agit doucement. Au contraire des cathartiques et des laxatifs elle ne fait pas contracter l'habitude. C'est le plus sûr traitement pour la constipation."

C'est certainement un conseil précieux. Pour ceux qui sont épuisés. Et — surtout — il est si facile à suivre!

En effet, la Levure Fleischmann n'est pas un remède. C'est une *nourriture* contenant une force étonnante pour stimuler les intestins paresseux... pour purifier... pour redonner la santé d'une façon naturelle!

Regagnez l'appétit, l'entrain, la gaîté. Ayez plaisir à vivre. Mangez régulièrement chaque jour 3 gâteaux de Levure fraîche Fleischmann.

Mangez-les avant les repas, ou entre les repas et au coucher — tels quels ou dissous dans l'eau (environ le tiers d'un verre).

Vous pouvez vous procurer la Levure Fleischmann dans les épiceries, les pharmacies, les restaurants et les comptoirs de rafraîchissements. Procurez-vous-en aujourd'hui!

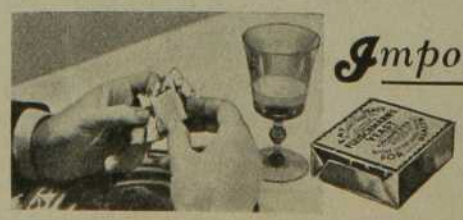


"Ce que disent les médecins est vrai"

"Mon expérience concorde certainement avec ce que les fameux médecins disent au sujet de la levure", écrit John Beaven, d'Ottawa, Ont. "J'avais travaillé dur et j'étais devenu épuisé. J'avais aussi mauvaise mine. Il me fallait changer cet état.

"Le médecin de ma mère lui avait conseillé la levure. Je l'essayai moi aussi. Et maintenant je me demande pourquoi je n'y avais pas pensé plus tôt. Je n'ai jamais été en aussi bonne santé."

Le DR KALISCHER, célèbre physiologiste expert de Berlin, dit: "La constipation est le plus grand ennemi de la vitalité. Heureusement nous avons... une nourriture... qui la corrigera... la levure fraîche." Le Dr Hynek, fameux auteur de "Roentgenelogy of Stomach and Intestines", affirme: "Pour... fatigue exceptionnelle, je conseille de manger de la levure fraîche."



Important La Levure Fleischmann pour la santé n'est présentée qu'en gâteaux enveloppés de papier d'étain. C'est la levure sous la forme fraîche et efficace — *celle que les médecins les plus fameux recommandent!* Chaque gâteau est riche en vitamines hygiéniques B et G et en vitamine "soleil" D. Demandez la brochure à Standard Brands Limited, Dominion Square Building, Montréal, P.Q.

Achetez les produits fabriqués au Canada.

Volume XLIII
No 47

ABONNEMENT
Canada
Un an - - - - $3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - - $5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Tél.: LAncaster 5819 - 6002

Le Samedi
(Fondé en 1889)
Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.
975, rue de Bullion
MONTREAL - - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

Montréal,
23 avril 1932

AVIS AUX ABONNES
Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni sur demande.

Carnet Editorial

Colinette et la Logique

LA dernière fois que j'ai rencontré Colinette, j'ai vu tout de suite qu'il y avait, comme on dit, quelque chose qui n'allait pas. Avant que j'aie eu le temps de l'interroger elle m'a, d'elle-même confié le sujet de ses soucis.

— Dites-moi donc, a-t-il commencé, les mots ont-ils véritablement la signification qu'on leur prête ou ne sont-ils simplement qu'un trompe-l'oeil?

— Explique-toi, Colinette, je ne vois pas très bien . . .

— Bon! voilà que vous non plus vous ne comprenez pas le sens exact des mots; c'est pourtant très clair ce que je dis!

— Sans doute, mais précise quand même, veux-tu? Donne-moi un exemple pour me faire mieux comprendre ce que tu veux dire?

— Un exemple? Ah, justement j'en ai un beau, un fameux à vous servir, mais avant ça, je vais vous demander une chose: si une personne veut engraisser doit-elle suivre un régime qui engraisse ou manger n'importe quelle sorte de ratatouille?

— Un régime qui fasse engraisser me semble le seul qui soit de circonstance.

— Vous croyez ça, vous? Eh bien, voilà justement où je vous attendais! je vais vous le servir maintenant, l'exemple, et vous m'en direz des nouvelles! Figurez-vous que je suis allée voir un vieil oncle à la campagne; il a une grande ferme avec des quantités de choses dedans, des poules, des moissonneuses, des chevaux, du sirop d'érable et puis tout un régiment de gros, de petits et de moyens cochons; j'ai eu bien du plaisir à voir tout ça et l'idée m'est venue ensuite de me rendre un peu utile . . .

. . . Mon oncle ne voulait pas; il disait que ça me salirait les pattes et puis, d'abord, que je n'y connaissais rien. Me salir les pattes, c'était peut-être un bon argument qui m'aurait fait renoncer à mon projet, mais quand il m'a dit que je n'y connaissais rien, ça m'a vexée!

— Et tu as voulu faire voir à ton oncle que tu étais bonne à quelque chose . . .

— Naturellement. On a son petit amour-propre, vous savez! Seulement, après la réflexion de mon oncle j'étais trop fière pour lui demander un ouvrage quelconque, et puis je me suis dit qu'il était préférable de lui faire une surprise. Je savais bien laquelle, moi. Il n'y a pas besoin d'être de la campagne pour savoir qu'on élève des cochons pour les engraisser le plus possible afin qu'ils se vendent bien. Je suis allée chez un marchand leur acheter quelque chose de bon et je leur ai donné. Vous ne savez pas ce qui est arrivé?

— Non, Colinette, mais je suis anxieux de le savoir.

— Eh bien, tous les cochons ont claqué comme un seul homme! . . .

— Hein? comme un seul homme! en voilà une comparaison . . .

— Ce n'est pas une comparaison, c'est une manière de dire, tout simplement. Enfin, le lendemain matin, quand mon oncle est venu pour les voir, ils étaient tous sur le dos, les pattes en l'air . . . tous claqués, je vous dis . . . Alors ça été une belle révolution dans la ferme! mon oncle a dit tout de suite que c'était ma faute, ma tante braillait, les voisins faisaient des têtes longues comme ça, et le pire de toute l'affaire, c'est que je n'y comprenais rien moi-même! . . . je les avais pourtant si bien soignés la veille au soir? c'est ce que je dis à mon oncle.

— Je m'en doutais que c'était toi qui avais fait ce coup-là! hurla mon oncle; qu'est-ce que tu leur as donné?

— Bien, que je lui ai dit, de l'engrais pour les faire engraisser, du bel engrais chimique même, que je suis allée acheter exprès pour eux . . .

Là-dessus mon oncle a jeté les hauts cris et dit des choses . . . oh! des choses que je ne vous répèterai pas; d'abord, je ne les ai pas bien comprises et puis il a continué à mener le diable toute la journée dans la maison. Quand j'ai vu ça, je suis revenue à Montréal et je n'ai pas encore compris, depuis mon retour pourquoi l'engrais avait fait périr les petits cochons. Est-ce qu'il les avait fait engraisser trop vite et qu'ils sont morts étouffés dans leur peau devenue trop courte? Ou bien, et c'est ce que je voulais vous demander, est-ce que les mots n'ont pas du tout la signification qu'on leur accorde et qu'il n'est pas possible de se fier à eux? Enfin, de l'engrais, est-ce pour faire engraisser, oui ou non?

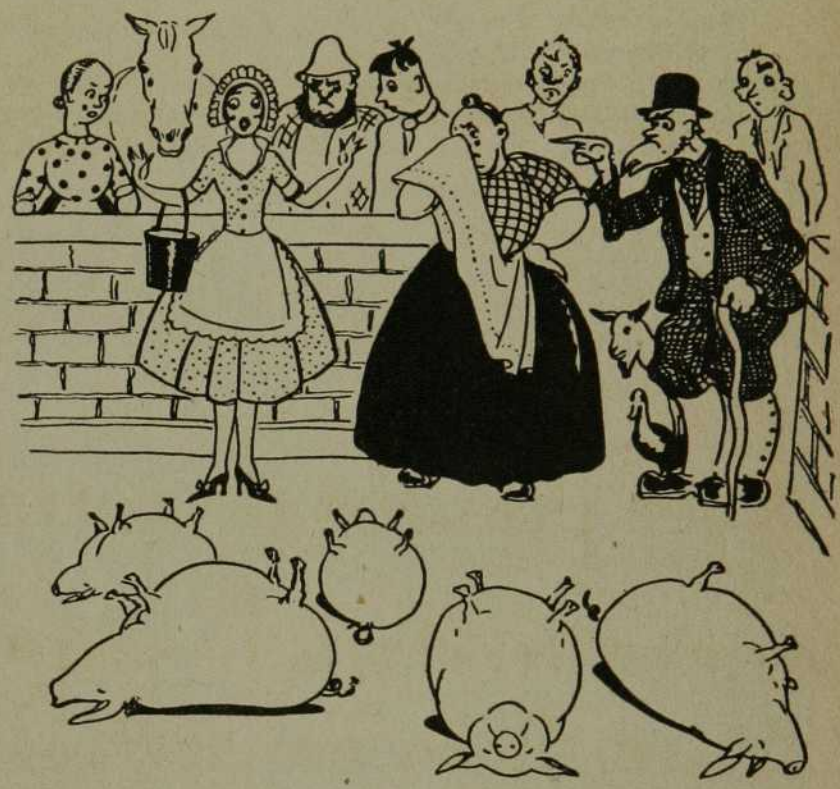
— Colinette, tu es aussi extraordinaire que jolie fille, et ce n'est pas peu dire! Mais, petite malheureuse, il y a des engrais de bien des façons et celui-là était pour les champs, pour fumer la terre, si tu veux!

— Fumer la terre! en voilà bien d'une autre maintenant, qu'est-ce que c'est encore, ça? Et quand vous fumez votre pipe, comment appelez-vous ça?

— Ecoute, Colinette; tu es une bonne petite fille, mais tu es bien trop pointilleuse en ce qui concerne la qualité ou même la signification des mots; crois-tu, par hasard, qu'ils signifient toujours la chose dont ils ont l'air et qu'ils servent toujours à dire ce qu'on pense?

— Il me semble pourtant qu'il devrait en être ainsi.

— Oui, mais ce serait bien trop beau; à l'origine il en était peut-être ainsi, mais l'habitude, le laisser-aller, la tendance naturelle de l'homme à déformer tout ce qui existe, et bien d'autres motifs encore, ont tellement transformé les mots que ceux qui les ont inventés ne les reconnaîtraient



plus; ils ont, si tu veux, pour la plupart deux significations, l'une théorique et l'autre pratique . . .

— Et dans tout ça que devient la logique?

— Oh! Colinette, ne demande pas l'impossible, ne cours pas après des chimères; la logique n'existe ni dans les pensées, ni dans l'orthographe, ni dans les mots; c'est une chose dans le genre de la paix universelle, on en parle souvent, mais c'est destiné à demeurer toujours à l'état de projet. C'est en vertu de ce principe qu'on dit d'un enfant perdu que c'est un enfant trouvé, ou d'une personne qu'elle est d'un certain âge précisément parce que son âge est incertain. Dans le domaine des actes, c'est toujours en vertu du même principe qu'il est défendu de se promener avec des armes dangereuses mais qu'on en permet la fabrication; je pourrais t'en dire bien long sur le même sujet, alors il ne faut plus t'étonner si tu as fait claquer des petits cochons en croyant les angraisser; c'était même dans l'ordre admis des choses.

— Dites donc, vous bouleversez toutes mes idées!

— Non; je les mets au point. Je veux simplement te faire comprendre que la vie pratique est nettement différente de l'idée théorique qu'on peut s'en faire, et surtout qu'il ne faut jamais se fier aux étiquettes des marchandises ou des opinions que l'on nous sert.

— Alors on peut empoisonner les gens avec de beaux discours comme j'ai empoisonné les petits cochons avec de l'engrais?

— Colinette, ce que tu dis est la meilleure conclusion de ton aventure de la ferme.

Fernand de Verneuil

L'Actualité à Travers le Monde

ALLEMAGNE

Aux yeux de toutes les nations, autres que la France, Aristide Briand, "apôtre de la paix", était bien plus un *grand Français* qu'un *grand Européen*. Voici ce qu'en écrivait le *Lokal Anzeiger* de Berlin au lendemain de la mort récente du célèbre homme d'Etat:

"Briand fut essentiellement un opportuniste. Quand l'occasion se présenta à lui d'entrer, pour la première fois, dans un ministère *bourgeois*, il n'hésita pas. Les bulles d'excommunication les plus solennelles lancées par le parti socialiste dont il était, à ce moment, l'un des chefs, ne l'arrêtèrent point: il préféra délibérément s'engager dans la carrière ministérielle et le pouvoir. Il accepta de même, vingt-cinq ans plus tard, d'entrer en qualité de ministre des affaires étrangères dans le cabinet de M. Poincaré qui l'avait désavoué et renversé de la façon la plus brutale pendant les fameuses négociations de Cannes.

Soldat de la paix... française!

Les amis de Briand ont souvent prétendu — et il aimait à le répéter lui-même — qu'il fut un *soldat de la paix*. Cette affirmation pourrait être pleinement justifiée, si l'on voulait ajouter: *de la paix française*. Car, malgré cet humanitarisme, qui a été l'un des traits dominants de Briand, il a été toujours et avant tout *un Français!* La tendance à adopter une attitude internationaliste telle que la manifestent, si souvent, d'une façon pénible et néfaste, les social-démocrates et les démocrates allemands, lui était étrangère. Lorsque, à la première conférence de Londres, le Dr Simons proclama de la façon la plus objective son point de vue sur la question de la culpabilité, Briand réagit violemment. Ce *soldat de la paix* entendant le délégué allemand parler de l'histoire qui seule jugera ceux dont la conscience porte la responsabilité de ce grand crime: la guerre, abattit sur la table ses longues mains nerveuses, tremblantes de colère. Cette phrase dépassait ce qu'il pouvait endurer!

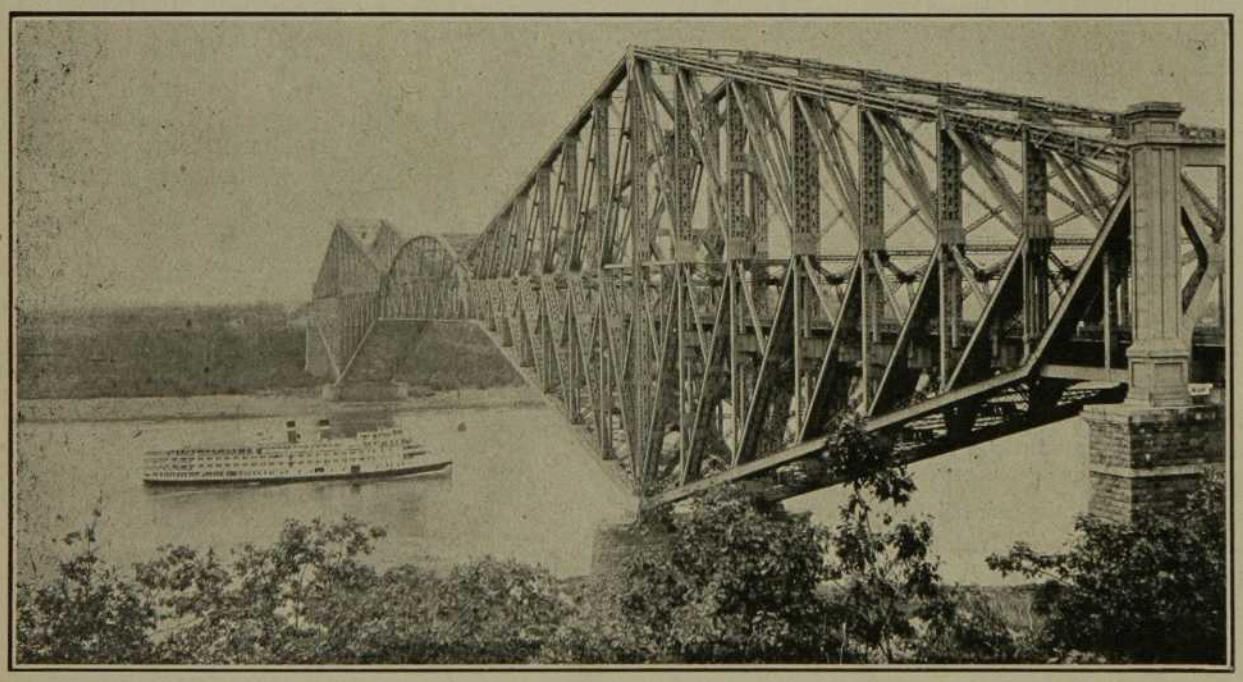
Si tu veux la guerre, parle de paix

. . . Briand a choisi une fois pour toutes une tactique qui consistait à parler constamment de la paix. Ayant pu constater maintes fois lui-même la force de suggestion que dégageaient ses propres discours, il eut foi en la valeur d'un mot. Mais il se garda bien d'accorder les actes aux discours... Sous les lourdes paupières, son clair regard savait encore charmer, malgré son âge avancé. Sa profonde lassitude, son prestige et sa politesse ont été plus dangereux et plus néfastes pour l'Allemagne que ne l'eût été une politique française plus active et plus franche... Deux opportunistes se sont rencontrés à Locarno: le ministre allemand des Affaires étrangères, Stresemann devint trop facilement et trop complaisamment la dupe de ce vieillard aimable, fatigué et habile.

Briand, plus dangereux que Clémenceau!

La France vient de perdre un de ses enfants les plus remarquables, qui a su, à des instants décisifs, rendre d'inestimables services à son pays. En ce qui concerne l'Allemagne, cette disparition de Briand de l'arène politique ne peut que contribuer à rendre la situation plus claire. Un personnage comme Briand, le mot de paix à la bouche, le scepticisme absolu dans le coeur, s'adaptant à toutes les circonstances et servant par tous les moyens l'hégémonie française, est, en dernière analyse, plus dangereux que le fossoyeur de l'Europe, Clémenceau... Briand a pratiqué envers l'Allemagne la même politique que Tardieu, mais en utilisant une méthode différente. Avec sa mort, c'est un grand Français qui vient de disparaître, non un grand Européen, comme ne manqueront pas de l'écrire tous ceux qui méconnaissent et calomnient son coeur de Français.

R. BRANDT



Un grand vapeur de la Canada Steamship Lines passant sous le pont de Québec. Ce pont, l'un des plus célèbres du monde, a coûté plus de vingt millions de dollars. *Photo Canada Steamship Lines*

■ ■ ■

ETATS-UNIS

La chambre des représentants des Etats-Unis vient de favoriser les aspirations nationales de 13 millions de Philippins, en votant par 306 voix contre 47 la loi Hare en vertu de laquelle les îles du Pacifique seraient déclarées indépendantes d'ici environ 10 ans.

Cette écrasante majorité est d'autant plus surprenante que l'administration Hoover était catégoriquement opposée à la loi Hare, et la décision a étonné même les plus optimistes. La mesure doit maintenant être approuvée par le sénat, où le projet de loi accorderait l'indépendance aux Philippines d'ici environ dix-sept ans.

La loi votée par les représentants, a été rédigée par M. Hare, un démocrate de la Caroline du sud, président du comité insulaire. Elle autorise premièrement la réunion d'un congrès constitutionnel aux Philippines afin qu'une constitution soit choisie pour les Philippines et que certains avantages stratégiques, bases navales et militaires, soient conservés aux Etats-Unis. Cette constitution, d'ailleurs, devra être soumise à l'approbation du président des Etats-Unis et des Philippines.

Mais que deviendraient les Philippines? Voilà la question. La domination des îles Philippines "serait un aussi lourd fardeau pour le Japon qu'il l'a été jusqu'à présent pour les Etats-Unis", a dit un porte-parole du Japon, commentant la déclaration du secrétaire d'Etat Stimson que, si les Etats-Unis renonçaient à leur souveraineté sur les Philippines, le Japon ou peut-être même la Chine s'en emparerait. Le porte-parole japonais a ajouté que le Japon conclurait très volontiers avec Washington un traité garantissant l'indépendance perpétuelle des îles Philippines.

■ ■ ■

CANADA

Au cours de l'assemblée régulière des gouverneurs de l'université McGill tenue le 4 avril dernier dans l'immeuble du Pacifique Canadien, il a été décidé que les salaires de tous les membres du personnel seraient réduits de 3 pour cent à 11 pour cent. La nouvelle échelle des salaires entrera en vigueur le 1er juin prochain et le restera le moins longtemps possible", a-t-on annoncé.

Tous les membres du personnel seront affectés par la réduction de salaire, depuis sir Arthur Currie, principal, jusqu'au plus modeste employé. Les nouveaux taux de salaires ont été soigneusement étudiés et déterminées de façon à ce que les salaires les plus élevés soient plus considérablement diminués.

Ma Petite Cousine

par Marcel Idiers



J'AI une petite cousine. On a toujours une petite cousine dans quelque coin de province . . . et du coeur. Ma petite cousine, à moi, est charmante, — naturellement, — et jolie, et fine . . . curieuse . . . Oh! mais curieuse, comme toutes les filles d'Eve ensemble. Même que cela devient terriblement difficile, pour ne pas dire impossible, de converser cinq minutes avec elle sans s'égarer au beau milieu d'une foule de sujets, tous plus glissants les uns que les autres, dont on ne se dépêtre qu'assez piteusement, au risque de se faire traiter de jésuite, de cachottier, ou, ce qui est pire, d'ignorant.

Imaginez-vous un petit bout de femme haute comme trois pommes, que vous avez quittée en jupes longues, les cheveux sur le dos et le museau enfariné de pâte à gâteau et que vous retrouvez, deux ans après, court vêtue, lisant *Colette* et fleurant bon la poudre de riz de sa maman. Dites-vous maintenant que ce phénomène aura tout juste dix-sept ans à Pâques et représentez-vous une brave femme de mère qui vous la confierait en s'excusant:

— Pourvu qu'elle ne vous fatigue pas trop, mon bon Philippe! Elle est tellement enfant, la chère petite, elle ne pense qu'à jouer . . .

Et qui, devant vos protestations, ajouterait:

— Et puis, ne vous gênez pas, n'est-ce pas? Si elle vous ennuie trop, envoyez-la promener ou donnez-lui des images à regarder. Elle adore ça! . . .

Supposez-vous maintenant en tête à tête avec la demoiselle, et proposez-lui, par exemple, de jouer une partie de dames.

J'ai essayé ça, le premier jour, avec ma petite cousine, et immédiatement ses jolies lèvres se sont plissées dédaigneusement pour m'annoncer:

— Ah! non, par exemple, je ne connais pas de jeu plus idiot.

— Alors, à quoi veux-tu jouer? Au jacquet, au jeu de la tour, aux dominos . . . au . . .

Mais j'ai bien vite terminé mon énumération sans paraître remarquer l'immense regard de commisération qui jaillissait du fond de ses grands yeux pervenches.

Gentiment moqueuse, elle m'a fait:

— Vous tenez donc tellement à jouer, mon cousin? Je ne vous comprends pas. Non, vraiment, pas du tout.

C'était la première fois qu'elle me disait "vous" et j'ai aussitôt bredouillé une vague explication pour essayer de lui faire comprendre que mes diverses propositions n'avaient d'autre but que de la distraire quelques instants.

— Et vous avez tout de suite pensé aux dames, soupira-t-elle en haussant ses minuscules épaules.

"Ça m'étonne de vous, mon pauvre Phillippe. Je vous croyais plus . . . plus "dessalé", quoi . . . moins godiche, si vous aimez mieux. Je me disais que vous, qui habitez Paris, qui avez trente ans, qui êtes journaliste . . . vous seriez peut-être autrement que les autres . . .

"Hélas! . . .

— Que quels autres? fis-je, un peu vexé. Je ne vous . . . je ne te comprends plus du tout, Jeannette.

— Et c'est bien ce qui m'afflige, protesta l'espiègle Jeannette, en se campant devant moi, ses deux petites mains sur mes épaules.

"On ne se comprend plus . . . Tu en es resté aux vieux principes, aux vénérables méthodes de nos grand'mères. Tu es navrant, mon pauvre Philippe. On est seuls, on a deux grandes heures à passer avant de dîner et tu me proposes de jouer aux dominos, à la tour... Pourquoi pas au jeu de l'oie, tant que tu y es, ou à la corde . . .

"C'est peut-être cela, après tout; tu as envie de jouer au cerceau ou au volant et tu n'osais pas le dire... Tu sais, ne te gêne pas pour moi, je saurai très bien m'amuser seule.

J'ai entrevu une transition. J'ai pris mon air le plus sévère et je lui ai demandé:

— Qu'est-ce que tu fais quand tu désires t'amuser seule?

Elle n'a pas hésité, elle m'a répondu tout à trac:

— Je lis . . .

— Et peut-on savoir ce que tu lis, de préférence?

— *Claudine à l'école* . . .

J'étais suffoqué.

— Tu as lu ça?

— Oui, et les autres aussi . . . J'adore Colette . . . Je lis aussi Maupassant, Bourget . . . j'ai commencé *Madame Bovary* . . .

Pour une pauvre petite, que sa mère disait si enfant, on voudra bien admettre que ma cousine Jeannette ne choisissait pas trop mal ses lectures.

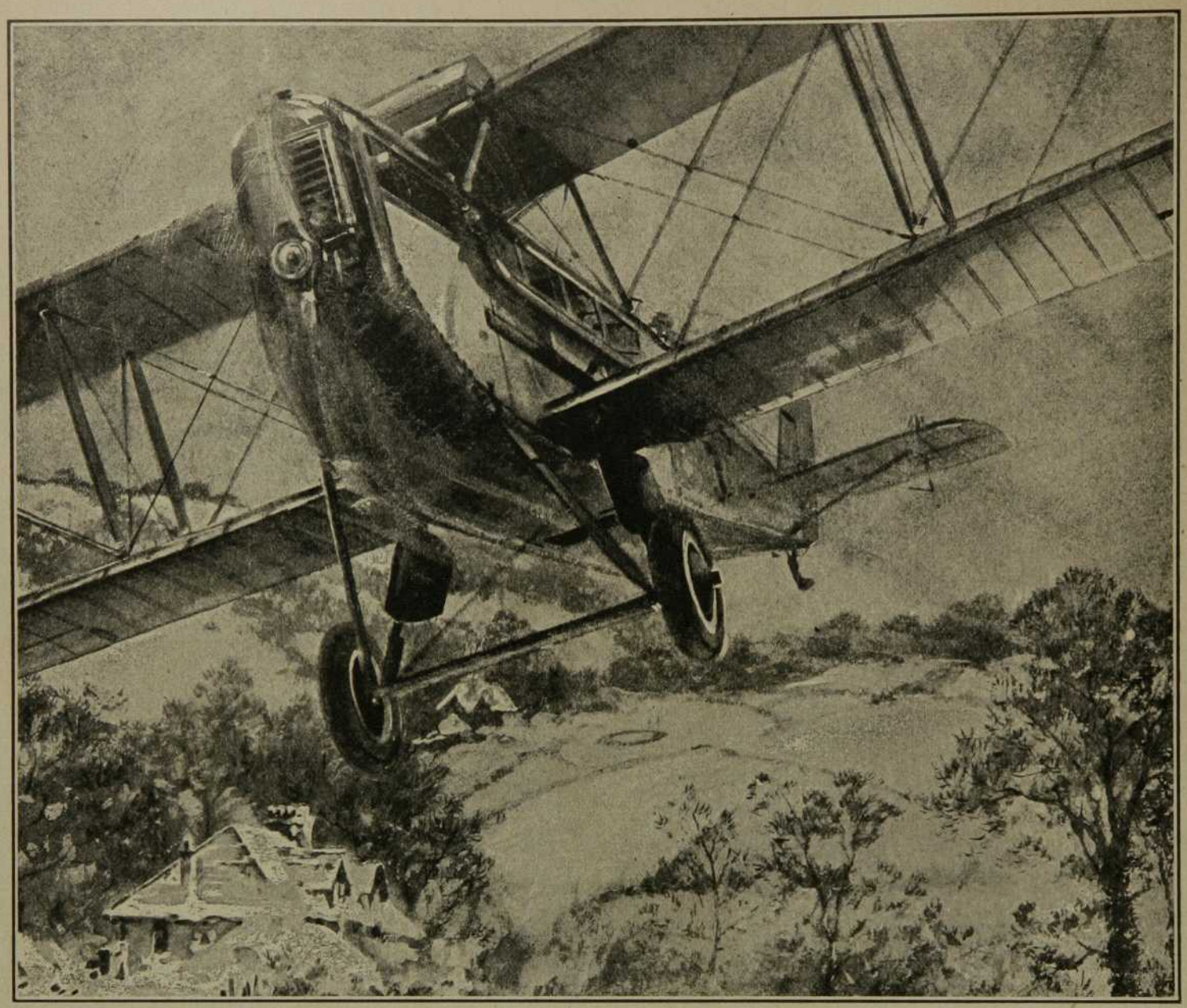
— Et ta mère te . . .

— Qu'est-ce qui te parle de ma mère? fit-elle, très simplement. Tu vas peut-être me dire que ma mère me défendrait ces livres si elle savait que je les lis. La belle malice . . . C'est évident, et c'est d'ailleurs pour cela que j'ai toujours eu soin de ne pas en souffler mot.

De mieux en mieux! . . . ma petite cousine est décidément impitoyable, déconcertante . . .

— Ça te paraît inouï ce que je dis là, fait-elle gentiment. C'est pourtant tout naturel. Puisque c'est fait, maintenant, à quoi bon

(Suite à la page 48)



La Jeune Fille aux Violettes

NOUVELLE CANADIENNE

par Guy Nemer

QUAND les derniers rayons de soleil atteignirent l'étroit sentier perdu au pied d'une montagne abrupte, à travers les groupes secs d'arbrisseaux découverts, Jacqueline Brien vint s'accouder à la balustrade de la petite terrasse rustique qui surplombe un bel étang, tout à proximité du domaine de la Houssaie, un peu à l'écart de la route sinueuse unissant Roberval à Chowonchouan, dans la région pittoresque et forestière du lac St-Jean.

Cette année-là, le printemps hâtif peuplait les bois d'oiseaux chanteurs, amoureux éveillés d'une trop longue somnolence, au sortir des nids qui les gardent des rigueurs de l'hiver canadien.

Et l'étang s'imprégnait de fraîcheur; l'eau limpide débordante de la fonte des neiges, réfletait comme un beau matin dans l'azur, un coin de ciel magnifique; les grands sapins aux aiguilles reluisantes, profilant leurs silhouettes parmi tout ce peuple de melèzes, d'érables, de pins à la sombre chevelure; des frênes, des merisiers aux longs bras nus, encore dépouillés de feuilles, mais dont les bourgeons éclos, enduits d'une sêve forte, généreuse, murissaient tout doucement, avec la chaleur pure et bonne du renouveau. La terre ferme encore, avait conservé sous le dégel, l'herbe roussi du dernier automne, en bordure du chemin durci, presque sans boue.

C'était le retour du printemps.

Chaudement vêtue, avec cette élégance provenant d'un goût sobre, raffiné, Jacqueline Brien penchait son fin visage sur le miroir de l'onde, distraite, un moment du rêve qui semblait la fasciner.

Elle reconnut parfaitement une petite poudre, des lèvres rouges, un nez aux ailes arrondies, des yeux pers brillant en leur vivacité coutumière, sous la cloche de paille qui laissait voir à peine, des ondulations de cheveux châtains.

Elle sourit, encore perdue dans le vague de son image, puis d'une main nerveuse, caressa le bouquet de violettes attaché à l'ouverture de son manteau.

On l'appelait ainsi: la jeune fille aux violettes, parce qu'elle portait sans cesse, en toute saison, de ces brins de petites fleurs au parfum discret, qu'elle préférait entre toutes; et celui qui le lui en avait fait l'envoi, ce matin même, comprenait mieux qu'elles célébreraient plus encore au coeur de la jeune fille, Pâques fleuries, la résurrection de l'éternel amour, au sein des bois heureux.

Son âme altière de dilettante s'était éprise du beau, de l'infini, et semblable à une petite chose qui se grise au contact du mystérieux inconnu qui la frôle au passage, elle s'ingénia à faire revivre le souvenir d'un autre printemps — il y avait de cela une année déjà, lequel lui apportait l'ombre d'un bonheur bien fragile encore incertain, entrevu dans un décor romantique qu'elle aimait, parce que c'était à la fois le prélude d'une épilogue amoureuse et chevaleresque, dont elle en ignorait pour l'instant l'énigmatique et troublant dénouement. C'était le secret du Hasard, il lui appartenait, et parfois il faut croire à la magie du Hasard, quel qu'il soit.

Toute songeuse au bord du bel étang duquel on aurait pu dire qu'elle en était l'ondine éphémère, elle avait vu venir dans le sentier, un jeune aviateur qui s'amenait difficilement, la main droite enveloppée d'un mouchoir maculé de sang.

— Jeune fille aux violettes, fit-il en la saluant, me donnerez-vous l'hospitalité? Un accident d'avion m'a contraint d'attérir à faible distance de votre domaine; je souffre d'une blessure à une jambe, un bras, de plus, le mécanicien, moins veinard, le pauvre, devra être transporté si possible. Je ne m'expli-

que pas encore la grièveté de ses lésions douloureuses.

— Certes, venez à la Houssaie, vous y trouverez ma mère à laquelle exprimerez votre désir.

Sur-le-champ, guidé par cette gracieuse vision de printemps, le jeune homme pénétra dans la petite propriété qui lui ouvrit grandes ses portes, lui offrant la bienvenue ainsi qu'au mutilé, son camarade.

L'aviateur se nommait Jeannot Vanelle, c'était un attaché de la garde-forestière, au service propre d'une compagnie de bois de pulpe, sise dans les régions lointaines du lac St-Jean.

Donc ce jour-là enfin, il faisait une température superbe; de concert avec le mécanicien Launier, il survolait l'espace Chicoutimi-Roberval, se dirigeant vers le nord, lorsque tout à coup, sans raison apparente, le moteur s'arrête, s'enraye subito — du moins voilà la version des deux aviateurs qui l'expliquèrent sans trop savoir au juste à quoi attribuer la cause directe de l'accident.

De là, la descente vertigineuse, sans même pouvoir mettre un frein au bolide qui refuse obstinément de ralentir. Les commandes ne fonctionnent plus, c'est la chute mortelle, redoutable, à deux mille pieds dans les airs. Le vent s'est élevé, et l'avion baisse rapidement, attiré vers le sol.

Par bonheur, un champ labouré s'offre à l'attérissage . . . et quand un peu revenu de la commotion éprouvée à la suite de cette terrible secousse, il constate avec la certitude exacte de n'avoir rien de fracturité, Jeannot Vanelle se dégage au milieu des débris de toile et de métal, afin de porter secours au camarade qu'un paysan, témoin de l'accident, retire de la carlingue, et propose de conduire à la Houssaie, dont on distingue précisément la grille blanchie.

Jacqueline s'est constituée infirmière, et le jeune pilote bientôt rétabli, quittait la Houssaie, en emportant au fond de son coeur attendri, l'image délicieuse de la jeune fille aux violettes.

Il revint plusieurs fois, la comblant délicatement de fleurs préférées, parfois lui adressant de petits billets dans lesquels il se plaisait à l'appeler: ses yeux pers inoubliables, et qu'elle savourait tout au bord de l'étang, avec cette foi inexprimable en l'Avenir qui dirige les plus beaux rêves, comme les événement sles mieux extraordinaires que l'on ne comprend pas.

Déjà sur ce fait, douze mois s'étaient écoulés, et femme, elle en gardait la souvenance ainsi qu'au premier jour.

A l'heure présente, sa pensée lui était toute consacrée, elle l'évoquait avec un tremblement sur les lèvres, le désirait de toute son âme ardente, impulsive, ayant maintenant la ferme conviction de son amour qu'elle savait être éternel. Indubitablement Vanelle pouvait venir lui demander sa jeune vie palpitante de volupté, de promesse . . . elle le lui accorderait d'emblée, tant l'offrande est douce, pour peu qu'il comprenne ce dont elle lui céderait sans réticence. Le frémissement de la bouche mûre sur ses doigts roses, est demeuré intact, et rien que d'y penser, lui donnait une sensation de vertige délicieux qu'elle redoute et souhaite tout ensemble. Le désir était né dans son coeur, aucune entrave s'opposait à son amour, il n'y voyait point d'obstacle, si lui-même répondait au sentiment qu'elle éprouvait avec tant d'élan, d'abandon.



Oh! combien à cet instant, voudrait-elle voir planer entre les vaporeux bancs d'ouate, l'oiseau magique traçant dans l'azur un sillon de fumée blanche!

Une silhouette de femme, se précisa auprès d'elle, et Jacqueline reconnut Madame Brien qui s'en revenait de visiter une famille du village.

— Ne pas rêver ainsi, quelle solitude, ma Jacqueline?

— Oh! je l'adore, mère.

— Je ne le vois que trop, mignonne, laissa tomber la bonne dame, s'acheminant vers la demeure ensoleillée. On devinait ces deux femmes étroitement unies par un lien sacré; elles savaient que rien ici-bas ne pouvait les séparer, sauf le rêve qui accaparait seule la jeune fille, parce que plus positive, madame Brien ne lui prêtait que de courts instants; cependant elles vivaient l'une pour l'autre, heureuses du bonheur qui les entourait en toute sereine simplicité.

A peine le calme avait-il reprit son cours habituel, que soudain une orfraie lança un cri aigu, haut perchée sur la branche voisine d'un frêne qui abritait un angle de la terrasse, et la jeune fille sentit au coeur l'émoi involontaire qui empoigne et donne à songer à l'un de ces présages de malheur, souvent inévitable.

Il était tard, une vague d'humidité refroidissait l'atmosphère, car le soleil s'était dérobé de l'autre côté de la montagne, d'où le ciel semble vouloir se confondre avec la terre.

D'un pas nonchalant, la jeune rêveuse a repris le sentier de la maison.

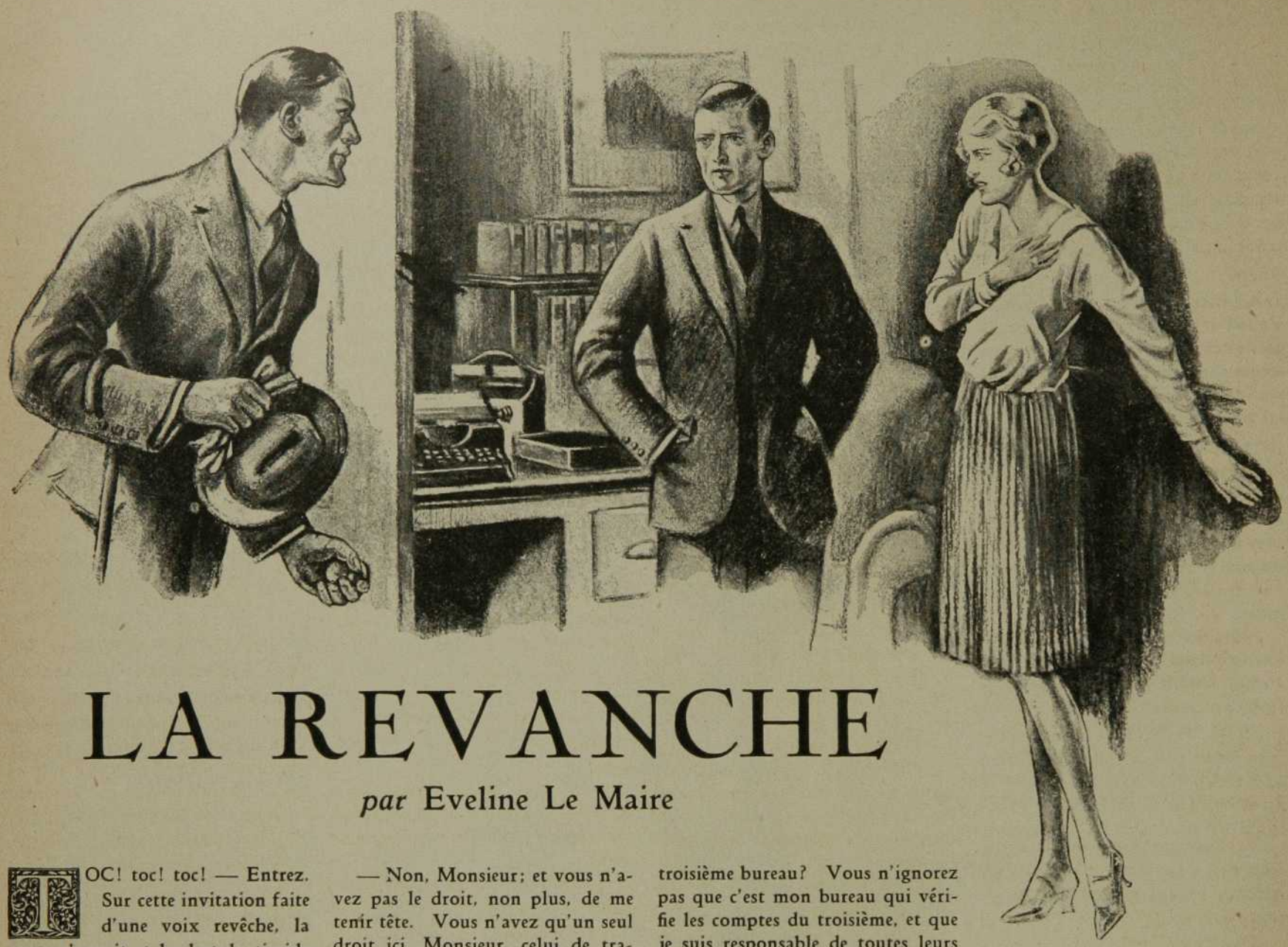
Sur le seuil, Perrine la vieille domestique l'aborde avec des gestes:

— Mam'zelle ne sait pas l'accident d'avion sur la rivière Péribonka? Deux morts, paraît-il. L'aviateur de Mamzelle est . . .

— Que dites-vous, Perrine? coupa court la jeune fille, qui réunissait ses forces, se hâtait d'atteindre le vestibule.

Une sueur froide emperlait son front, elle sentait battre ses tempes, tandis qu'une faiblesse extrême l'envahissait graduellement. Son coeur alarmé avait des pulsations précipités, et là, immobile, tout son être ne parvenait pas à combattre cette défaillance morale qui brisait

(Suite à la page 59)



LA REVANCHE

par Eveline Le Maire

TOC! toc! toc! — Entrez. Sur cette invitation faite d'une voix revêche, la porte s'ouvrit et la dactylo timide et blonde, s'avança sur la pointe des pieds. Paul Grimaud releva la tête, prit les copies, les parcourut d'un oeil dur, grogna quelques observations et, d'un geste, congédia la jeune fille apeurée. Toujours sur la pointe des pieds, elle s'éloigna, puis au moment de sortir du bureau, sourit à un jeune secrétaire qui, assis devant une petite table, dans l'embrasure d'une fenêtre, la regardait.

Paul Grimaud surprit ce regard et ce sourire. D'un coup de poing rageur, il frappa sur ses paperasses qui s'éparpillèrent.

— Je ne veux pas d'intrigue dans mon bureau, dit-il rudement. C'est à prendre ou à laisser.

— Quelles intrigues, Monsieur? demanda Roger Dupin, le secrétaire.

— Vous le demandez? Vous osez le demander? Croyez-vous que je n'ai pas vu vos manigances avec la dactylo, vos sourires, vos coups d'oeil? Sachez, une fois pour toutes, que je ne les tolérerai pas.

— Suis-je au cachot, Monsieur? n'ai-je pas le droit de sourire, ni de regarder les personnes qui entrent dans le bureau?

— Non, Monsieur; et vous n'avez pas le droit, non plus, de me tenir tête. Vous n'avez qu'un seul droit ici, Monsieur, celui de travailler.

— Je travaille, il me semble . . .

— Assez!

Ce mot fut ponctué d'un formidable coup de poing qui ébranla la table massive et fit s'écrouler une pile de papiers entassés. Paul Grimaud ne les releva pas, Roger Dupin non plus, — et pendant quelques minutes, il n'y eut d'autre bruit, dans la pièce, que le grincement rageur d'une plume, à la table massive.

Derrière les fenêtres, la journée était belle. Un ciel léger d'estampe japonaise, des toits ensoleillés, la rumeur du printemps; dans le bureau, une atmosphère épaisse, enfumée de tabac, des casiers, des cartonniers pleins à craquer, des paperasses écroulées. Roger, à sa petite table, oublia une minute la laideur de son entourage pour regarder, à travers les vitres la joie du dehors. Une voix irritée le tira bien vivement de sa contemplation.

— Vous appelez cela travailler, vous?

— Vraiment, Monsieur! . . .

— Il n'y a pas de "vraiment Monsieur". Avez-vous terminé les comptes récapitulatifs du mois de mars? Avez-vous vérifié ceux du troisième bureau? Vous n'ignorez pas que c'est mon bureau qui vérifie les comptes du troisième, et que je suis responsable de toutes leurs erreurs. Avez-vous classé les fiches de la section B ? Avez-vous relevé les adresses des entrepreneurs de maçonnerie?

— La semaine n'est pas terminée, Monsieur, la journée non plus, riposte Roger Dupin. Je ne suppose pas que tout cela doive être fait aujourd'hui.

— Oh! vous, mon garçon, vous n'avez jamais tort. Je vous préviens que dans ces conditions-là, nous aurons du mal à nous entendre.

Et la plume de grincer, avec une rage renouvelée.

■■■

Roger, crayon en main, fit des additions, se croyant revenu aux jours sinistres du collège, quand un pion impitoyable le bombardait de pensums pour avoir écouté le chant d'un oiseau dans la cour, ou suivi du regard le vol d'un papillon. A la dérobée, sans interrompre ses calculs, il observait Grimaud, — un être chétif, au teint plombé, aux traits disgracieux, aux rudes cheveux d'un brun terne. Sa jeunesse n'avait point asile sur son visage, ni dans ses gestes à la fois brusques et étriqué. Le sourire semblait impossible à ses lèvrts rageusement serrées sur une cigarette. De toute évidence, Grimaud était un mécontent.

— Et il y a de quoi! conclut *in petto* Roger Dupin. Avec une tête comme la sienne, et son fichu de caractère! . . .

Une heure passa sans accroc. Roger prononçait à mi-voix: "5 et 4, 9 et 8, 17 et 3, 20", écrivait un chiffre et reprenait son addition, sans se soucier de Grimaud qui le regardait.

Un beau garçon, ce Dupin — yeux gais, teint clair, chevelure abondante, sourire facile, — un être sympathique, au premier chef. Et c'était justement cette sympathie émanant de sa personne qui déplaisait tant à son chef de service. Celui-ci, un mécontent, en voulait à son subordonné d'attirer à lui tous les sourires, toutes les mains tendues. Et il voyait une malice du destin dans la présence quotidienne de Roger à ses côtés. Mais Grimaud n'était pas le maître, dans la maison Benoît-Durand et Cie, — tuiles, briques et autres matériaux de construction, — une grosse affaire où, grâce à son oncle Du-

rocher, il avait pu obtenir une place honorable. Obligé de subir son secrétaire, il s'efforça, du moins, d'en tirer toute la jouissance possible en exerçant sur lui le maximum de l'autorité dont il pouvait se prévaloir.

A vrai dire, ce maximum était largement dépassé, car le grand patron lui-même n'eût jamais interdit à son personnel de regarder le printemps par la fenêtre, ni de répondre au sourire d'une dactylo. Mais Paul Grimaud avait pris en grippe le joli garçon qui opposait un calme imperturbable à ses taquineries — et son sentiment pour lui allait parfois jusqu'à la haine.

Vers cinq heures, Grimaud sortit. Roger, habitué à ce genre d'absence, siffla joyeusement la chanson à la mode, jusqu'au moment où la porte du vestibule, lancée par une main nerveuse, annonça le retour du chef de service. "3 fois 7, 21, 3 fois 4, 12 et 2, 14", marmonna-t-il.

Grimaud rebâtit la pile de papiers dispersés et, après s'être assuré que Dupin ne le regardait pas, étala un journal sur son buvard, entre les casiers et les fichiers, bien à l'abri de tout regard curieux.

Dupin, qui connaissait le manège, se mordit les lèvres pour ne pas rire.

Vraiment, ce Grimaud était par trop naïf de croire que son acolyte ignorait ce qui se passait tous les jours à cinq heures. Supposait-il qu'on ne savait pas le titre du journal subrepticement étalé devant lui? *L'Echo des Courses*, tout simplement. Dupin n'avait pas attendu deux jours pour s'en rendre compte.

Persuadé que son secret n'avait pas été découvert, Grimaud commença sa passionnante lecture, pendant laquelle son visage s'assombrit encore.

Un coup à la porte, et le garçon de bureau pénètre chez Paul Grimaud.

— M. Benoît vous demande, lui dit-il.

Une chiquenaude à la cravate, deux petits coups au veston qui fait des plis du côté des poches, et Paul, assez ému, sort de la pièce enfumée. Roger, souriant, allume une cigarette et se laisse aller aux douceurs du farniente.

— Faut-il être tombé sur un type comme celui-ci, songe-t-il, — un autre que moi n'y résisterait pas. Mais les fins de mois sont intéressantes, et je ne resterai pas toujours dans cet affreux bureau. Patience, mon petit Roger, ton tour viendra si tu sais l'attendre. Mais qu'est-ce que le patron peut bien raconter à ce cher Popaul? S'il pouvait donc le nommer directeur général des fabrications! Je suis trop piètre personnage pour le suivre jusque-là, alors quelle chance pour moi.

■ ■ ■

Ce ne fut pas le visage glorieux d'un directeur général des fabrications qui surgit devant Roger, un quart d'heure plus tard, mais le masque effroyable de la Méduse elle-même, — on y retrouvait, convulsés et grimaçants, les traits de Paul Grimaud, et ce fut bien la voix de celui-ci qui glapit aux oreilles de Roger:

— Vous en faites de belles, vous, galopin! Je le savais moi, qu'avec vous, je n'aurais que des misères! Mon instinct ne me trompe pas, moi!

Evidemment, une catastrophe venait de se produire, et Roger en était la cause, — inconsciente, à coup sûr, car il n'avait aucune négligence à se reprocher.

— Je ne saisis pas . . . balbutia-t-il, affolé à son tour.

— Les Etablissements Belmot vous ont-ils téléphoné cette semaine?

— Non, Monsieur.

— Non? . . . — et un ricanement, comme seul Paul pouvait en émettre, souligna ce mot, — eh bien, ils ont téléphoné, mon petit monsieur.

— Ce n'est pas moi qui ai reçu la communication.

— Je le sais, parbleu, que ce n'est pas vous, puisque personne n'a répondu! Le patron, étonné de n'avoir pas de leurs nouvelles, est passé chez eux, aujourd'hui. Savez-vous ce qu'on lui a dit, monsieur Dupin?

— ! . . .

— On lui a dit que n'ayant pu passer ici leur commande, archipressée, ils ont fait affaire avec un concurrent qui est allé chez eux ce jour-là. Une affaire de 150,000 francs, Monsieur, que vous faites perdre ici.

— Je n'y comprends rien! bégaya Dupin. S'ils avaient téléphoné, je l'aurais su . . .

— Vous n'étiez sans doute pas là, Monsieur.

— Je suis toujours là. D'ailleurs, vous aussi, vous auriez entendu.

— Moi, Monsieur, j'ai le droit de n'être pas toujours là. Si on me donne un secrétaire, c'est pour m'aider, me suppléer, — c'est pour que mon bureau soit gardé. C'est vous, M. Dupin qui avez la charge de garder mon bureau, — vous êtes donc entièrement, et seul, responsable de ce qui arrive. Je l'ai dit au patron. Attendez-vous à des félicitations!

Roger, sûr de n'avoir jamais déserté son poste, continuait à ne pas comprendre. Avec tout son calme retrouvé, — bien que l'attitude de son chef l'exaspérât, — il demanda des précisions.

— C'était vendredi, Monsieur, vociféra Grimaud, vendredi après-midi.

Alors, le visage du subordonné s'épanouit en un large sourire:

— Vous disiez "cette semaine", riposta-t-il, vendredi est la semaine dernière. Or, ce jour-là, s'il vous en souvient, j'étais à un enterrement en province, avec la permission de M. Durand. Ce n'était donc pas à moi, mais à vous, Monsieur, que la garde du bureau était confiée.

— Que voulez-vous dire? Que voulez-vous insinuer? fit Grimaud, blême de rage.

— Ceci, que les Etablissements Belmot ont dû téléphoner vers cinq heures, pendant que vous étiez allé acheter l'*Echo des Courses* et que, par conséquent . . .

— Misérable! vipère! glapit le vrai coupable. Retirez cette calomnie, retirez-la immédiatement, ou je dépose une plainte en diffamation.

— Ce n'est point diffamer, que de dire son fait à quelqu'un, tête à tête comme nous sommes en ce moment.

— Oh! vous, vous . . . petite canaille . . .

Les mots manquaient à Grimaud. Rouge à faire peur, il suffoquait. Dupin taillait son crayon avec un superbe sang-froid. Fort heureusement pour son adversaire, la fermeture des bureaux fut annoncée, — deux minutes plus tard, le jeune secrétaire pouvait, hors de sa prison, écouter à loisir les rumeurs du printemps.

Le lendemain, il attendit, en vain, la mercuriale du patron, et en fut marri, car son excuse l'eût vengé de Paul Grimaud. Celui-ci, de ce jour, feignit d'ignorer la présence de Dupin, chargeant la dactylo, ahurie, de lui transmettre les ordres qui le concernaient.

Une semaine passa. Puis, un soir, Grimaud dit d'un ton négligent:

— A propos, monsieur Dupin, vous voudrez bien chercher une place ailleurs. Votre remplaçant arrive dans huit jours, le 1er mai.

— Mon remplaçant! . . . Je ne comprends pas ce que vous voulez dire . . .

— C'est pourtant bien clair! A partir du 1er mai, vous ne faites plus partie du personnel de la maison.

— Puis-je vous demander, Monsieur, le motif de mon renvoi? dit Roger frémissant. Qu'a-t-on à me reprocher?

— Vous vous croyez probablement sans reproche, monsieur Dupin?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien "Vous vous trompez . . . voilà tout.

— Monsieur, je n'accepte pas ce congé. Je demanderai des explications à ces messieurs.

— Comme vous voudrez, Monsieur.

Il était trop tard, ce soir-là, pour tenter de voir ces messieurs, — mais le premier soin de Roger, le lendemain, qui était un samedi, fut de demander à Henri, le garçon de service, de l'introduire auprès de M. Benoît.

— Absent, répondit laconiquement Henri.

— Pour longtemps?

— Trois mois. En Amérique.

— Quand est-il parti?

— Jeudi matin.

— M. Durand, alors?

— Savez pas? M. Durand malade. Repos absolu.

Roger s'expliquait la désinvolture de son bourreau quand il l'avait menacé de s'expliquer avec ces messieurs. En leur absence, personne ne pouvait revenir sur une décision prise par l'un d'eux.

Il n'y avait donc rien à faire: c'était le congé définitif.

Le dernier jour d'avril, au moment de son départ, Roger dit à Grimaud:

— Monsieur, vous avez commis une mauvaise action. Je suis pauvre, j'ai ma mère à ma charge, ma mère à qui je voudrais épargner tout chagrin. Un mois sans place, je reste à peu près sans ressources Si ma mère souffre, vous en serez la cause responsable. Vous êtes méchant, Monsieur, et cela ne vous portera pas bonheur. Adieu, Monsieur.

Quelque chose s'alluma dans les yeux ternes de Paul, — regret? remords? Mais Roger Dupin était déjà parti.

. . . Pendant quelque temps, M. Grimaud se crut parfaitement heureux. Son nouveau secrétaire lui témoignait un respect de courtisan. Avec ce garçon sans envergure, sans charme et sans malice, il se sentait maître chez lui. Alors, les absences quotidiennes de cinq heures, prirent dans son programme de vie, une place sans cesse grandissante. Il arriva même que, désireux de voir par ses yeux, ce que lui racontait son mystérieux journal, il manqua le bureau des après-midi entières, et, comme son acolyte n'était pas bon à grand'chose, le travail du deuxième bureau s'en ressentit.

(Suite à la page 42)

VOTRE élève fait-il des progrès, M. Pierre?" demanda la jeune fille au répétiteur de son père.

La figure sombre et énergique de Pierre Mayeu s'éclaira soudain, tandis qu'il se levait pour saluer celle qui le surprenait à l'improviste.

Consciente de la puissance de son charme, celle-ci découvrit dans un sourire l'émail de ses jolies dents et lui tendit une enveloppe.

— Tenez, ma mère m'a chargée de vous remettre ceci, fit-elle, à très bientôt après votre examen dont je souhaite le succès.

Et elle disparut aussitôt avec la grâce innée et l'élégance toute naturelle de sa race.

— Oh oui, je réussirai, articula lentement l'étudiant d'une voix sourde dès qu'il fut sorti.

Dehors il aspira largement l'air humide de la rue, une petite pluie fine lui serrait les tempes.

— Pourquoi Pauline observe-t-elle cette attitude à mon égard, est-ce un jeu, une coquetterie, ou éprouve-t-elle une attirance sincère? . . . Mais non, c'est fou, impossible!

Il se regarda vivement dans la glace d'une devanture avec son chapeau mou usagé, son pardessus rapé et ses gros souliers déjà maculés de boue.

A cette vue, il haussa tristement les épaules. Non, elle serait toujours pour lui inaccessible, elle s'enfuirait à la poursuite de sa destinée; inflexible, la route les séparait dans une irrémédiable bifurcation.

Ne venait-elle pas de lui glisser dans la main avec un sourire dédaigneux, son cachet, presqu'un pourboire.

La mort dans l'âme, il regagna sa pauvre chambre, alluma quelques brins de coke dans la cheminée et s'assit à sa table, la tête dans ses mains.

Son enfance maussade repassait toute devant ses yeux. Il se retrouvait dans son village d'Auvergne aux collines arides, conduisant le courrier des voyageurs. A ses heures de solitude, sur son siège, il laissait flotter les rênes sur l'encolure du vieux cheval gris qui trottinait d'un pas tranquille sur la route.

Il dévorait alors les livres qu'il pouvait se procurer, avide d'apprendre. Combien avait-il, comme un misanthrope, passé de nuits blanches, éclairés par une simple bougie, à concentrer sa pensée, à persévérer malgré les tracasseries continuelles, hostiles de son entourage.

Il avait ainsi gagné ses premiers grades universitaires. Dans quelques jours, il allait affronter la faculté de droit.

— Oui! songea-t-il, je ne serai jamais pour elle qu'un besogneux.

Un sentiment de révolte, lui fit relever la tête.

Tant mieux, après tout, s'il n'était que cela.

Dévorante, l'ambition le stimulait ce soir, il voulait s'élever au-dessus de ses origines modestes, dépasser ceux qui ne s'étaient donnés que la peine de naître; prouver sa supériorité à celle qu'il aimerait toujours sans peut-être jamais oser le lui avouer.



Fougueusement, négligant même d'aller dîner, il repassa les matières de son examen.

■▪■

— Voilà M. Pierre qui vient sans doute nous annoncer une bonne nouvelle, s'écria la voix claire de Pauline; nous savons déjà vos succès par Jacques Dormère.

Le nouveau licencié s'inclina sans répondre, son grade allait-il rehausser son prestige aux yeux de la jeune fille?

— Lui, a été moins heureux, continua-t-elle, mais il est déjà consolé, car je dois vous annoncer aussi une autre nouvelle, nous nous marions dans six semaines, Jacques et moi!

Atterré, le malheureux eût à peine la force d'accepter la main que lui tendait son camarade de faculté, avec lequel il ne sympathisait déjà pas.

Ce dernier déguisa son dépit par une phrase vipérine:

— J'espère mon vieux, fit-il, que maintenant tu vas lâcher ton taxi?

La mort dans l'âme, Pierre encaissa l'affront.

C'en était trop, la vie était pour lui par trop injuste. Devant le triomphe insolent de cet incapable qui le supplantait, il se retira les poings serrés, tandis que Dormère, dédaigneux, murmurait à sa fiancée, assez pour être entendu:

— Mais oui! entre deux cours, il fait le chauffeur! Pauvre type!

■▪■

— Allons, poussa Pierre, souriant au rayon de soleil printanier qui égayait Paris, c'est la dernière fois que je tiens le volant!

Quelques plaidoiries l'avaient déjà mis en vedette, et un groupe politique découvrant sa nature le poussait à fond.

Demain, il aborderait sa première conférence.

De toute la journée, il ne chargea pas un client.

— Décidément, se dit-il, je vais terminer ma carrière de chauffeur par un choux blanc.

Soudain, le coeur frémissant sous cette bouffée de renouveau, il songea à Pauline perdue pour lui... Mariée sans doute?

A cette pensée il ressentit une brûlure au coeur, une morsure de haine. Hélas! il l'aimait toujours, sa passion endormie se réveillait plus intense que jamais.

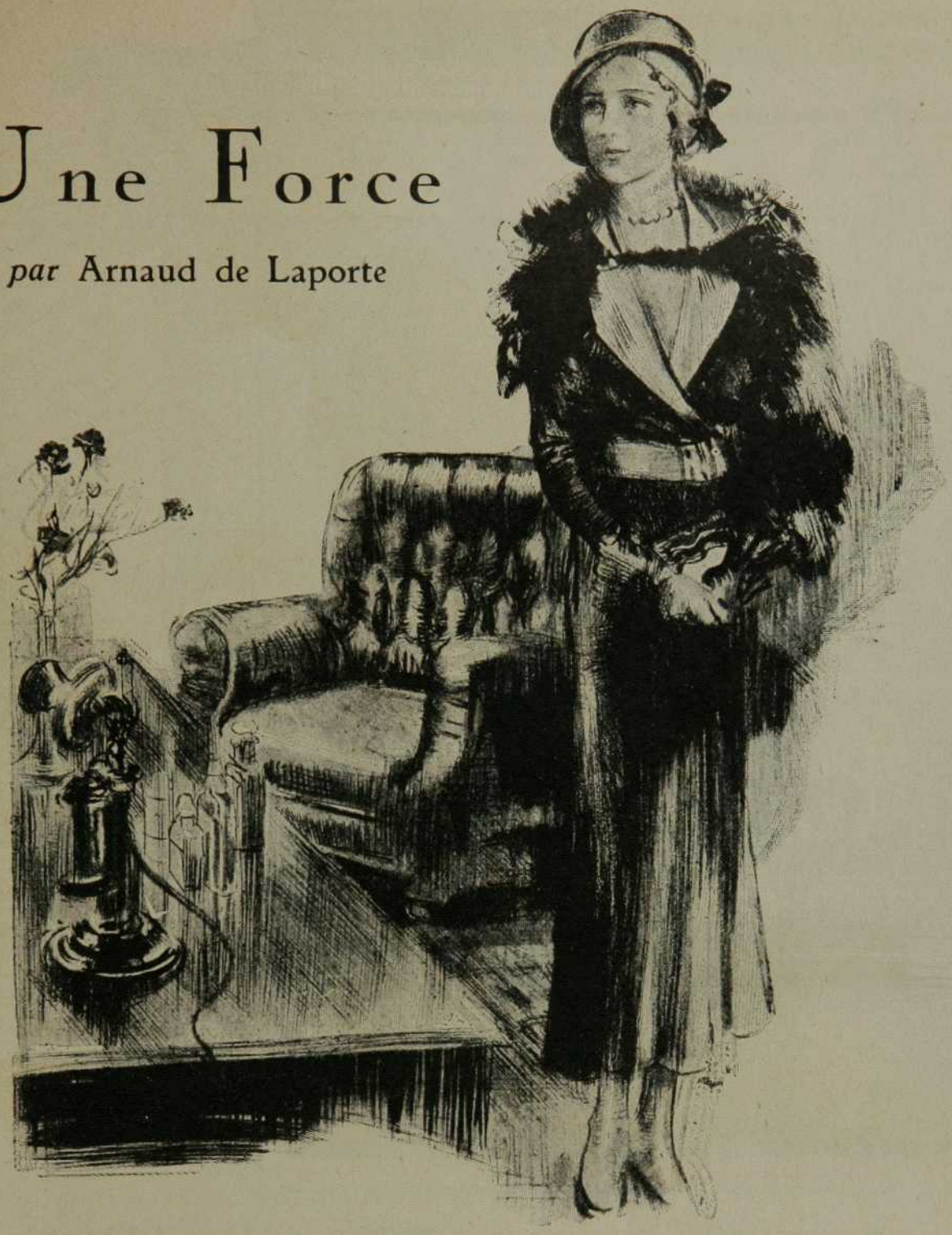
— Mariée avec ce crétin . . . songea-t-il, quel sabottage?

La main fébrile, il reprit son volant, et poussé par une puissance occulte, sans savoir pourquoi, il s'engagea dans la direction du faubourg Saint-Germain.

Ce quartier gardait toujours sa dignité calme, s'endormant avec

Une Force

par Arnaud de Laporte



l'insouciance d'une châtelaine dans l'ombre attiédie du soir.

Le taxi ralentit son allure, flânant comme à la maraude.

Un appel bref, autoritaire, le fit tressaillir.

— Chauffeur! Gare de Lyon!

Il s'arrêta net comme réveillé en sursaut.

Tandis que ses clients rangeaient leurs valises dans l'intérieur du taxi, il reconnut en eux Pauline et Jacques qui, mariés du matin, partaient en voyage de noce.

Cette fois la fatalité dépassait les bornes de la cruauté.

Pierre rabattit vivement sur ses yeux les bords de son chapeau mou, toujours le même, et partit comme un automate, n'osant tourner la tête de peur d'apercevoir un geste d'abandon.

Il parvint le front moite de sueur au terme de son calvaire. Devant la grosse horloge de la gare de Lyon, qui l'avait accueilli à son arrivée dans ce grand Paris si déconcertant pour les faibles, il aspira comme une bouffée vivifiante d'air natal, chargé d'un parfum lointain de bruyères sauvages.

A cette heure, il buvait les dernières gouttes de son calice d'amertume.

Demain serait peut-être la revanche, absolue, implacable, du petit paysan ignoré la veille.

Descendu avec sa jeune femme, Jacques lui tendit un billet.

— Quoi? s'écria Dormier stupéfait, c'est toi qui nous as conduits. C'est trop drôle . . . Garde tout! . . . Nous, nous partons pour l'Italie.

Pauline, plus jolie encore ce soir, baissa les yeux, n'osant prononcer une parole, mais dans un geste de grâce infinie, elle détacha une rose de sa gerbe et la lui tendit avec un sourire attristé.

— Acceptez-la! Monsieur Pierre, elle vous portera bonheur.

Puis rapide, elle disparut, entraînée par Jacques qui lui parlait sur un ton déjà autoritaire, le ton de propriétaire que prennent dès le premier jour certains maris blasés d'avance.

■ ■ ■

— C'est une dame qui demande audience à M. le Président, fait l'huissier en tendant une carte.

Le temps a marché favorisant Pierre dans la fortune de sa rapide carrière. La roue en tournant a conjuré le destin, qui s'est montré clément à l'égard de ce travailleur acharné, installé dans le luxueux cabinet de la place Beauvau.

— Dites à cette dame que je vais la recevoir, répond le ministre, tout en retournant la carte dont il relit le nom.

Pauline Dormère

Que lui veut-elle? Solliciter son appui, sans doute, on ne vient pas rendre visite aux puissants de la terre, sans présenter une requête.

C'est elle aujourd'hui, la hautaine Pauline, qui fait antichambre. Pierre laisse à son chef de cabinet, le soin d'expédier les affaires courantes; il presse sur son timbre et aperçoit ses doigts agités par un tremblement imperceptible.

Un rideau foncé vient de s'écarter devant la jeune femme, qui incline la tête.

Le ministre se lève, va à sa rencontre, lui tend les deux mains et la fait asseoir.

Elle paraît atrocement gênée, sans mot dire elle lui présente une demande de Jacques qui sollicite pour un poste lointain l'appui du gouvernement.

Silencieux et grave, Pierre signe, et comme la profondeur de son regard perçant, un peu inquisiteur pèse sur Pauline. Celle-ci avoue la vérité, les déboires de sa vie, leur fortune engloutie par la légèreté de son mari.

Dans sa détresse, elle a pensé à celui qui naguère l'avait remarquée sans oser le déclarer. Bien souvent elle a songé à ce travailleur tenace, sorti du peuple, qui s'est élevé par ses propres moyens, et l'admiration a remplacé chez elle ce sentiment de fatuité naturelle qui jadis lui faussait l'esprit.

Comprimant son émotion, le ministre ne répond pas. Il voudrait pourtant lui crier de toutes ses forces.

— Je t'ai adoré! oui! et à l'heure présente je t'aime encore! Tu as été malgré toi., à ton insue, la force de ma vie. Celle dont la silhouette chérie et détestée tout à la fois, m'a fait surmonter tous les obstacles pour te conquérir. Je t'ai ardemment désirée comme compagne. Aujourd'hui, tu me reviens blessée par la vie! Tu n'as pas su me comprendre . . . je te voulais toute!

Il sonne l'huissier, mais avant de reconduire Pauline, il prend sur son bureau dans un vase de cristal, une rose toute semblable à celle de naguère.

— Acceptez-la, madame, lui dit-il simplement, qu'elle aussi vous porte bonheur!

Rougissante, la jeune femme épingla la fleur à son corsage, et dans un sourire de reconnaissance, murmure pour la première fois, et sans doute la dernière:

— Merci, Excellence!



Un des colosses de Memnon, énorme statue qui, selon l'ancienne croyance, parlait et chantait aux rayons du soleil levant.

Aux Pays des Ruines Merveilleuses

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

Par Louis Roland

NUL pays au monde n'est plus riche en antiquités admirables, dont quelques-unes sont colossales, que l'Egypte où exista, il y a plusieurs milliers d'années, une civilisation très avancée.

La gravure, les photographies, les récits des touristes et les relations des savants ont popularisé les principales de ces merveilles, telles que les pyramides, le Sphinx, les statues énormes de Memnon, les tombeaux des anciens Pharaons, etc. et les musées de bien des pays sont maintenant riches en vestiges de cette époque disparue. Telle est en effet la destinée des plus grandes choses ici-bas; après avoir imposé le respect pendant leur période de splendeur, elles n'excitent plus que la curiosité quand elles ont eu la patine suffisante du temps.

Une remarque en passant. Je ne veux pas blâmer directement les archéologues qui vont fouiller avec passion le sol de l'Egypte pour y découvrir les témoignages de sa grandeur évanouie; leurs travaux nous renseignent sur l'histoire du monde, ce qui est mieux qu'une excuse, mais c'est à la logique humaine que je m'en prends.

Qu'un homme aujourd'hui, aille fouiller le tombeau d'un riche particulier enterré depuis dix ans ou même cinquante, si vous voulez; qu'il s'empare des bijoux qu'on lui avait laissés et du corps par dessus le marché, qu'il transporte tout cela chez lui à titre de propriétaire de ce qu'il appellera une trouvaille, et ce sera un beau concert d'imprécations! De plus, l'amateur de *trouvailles* sera bien certain de faire connaissance avec la paille humide des cachots ou ce qui en tient lieu dans nos modernes geôles. Tout le monde sera d'accord pour dire qu'il ne l'a pas volé.

Ce n'est pas autre chose que cela que font les archéologues et, pour la peine, au lieu de les emprisonner, on les décore, on leur décerne des honneurs et on les appelle de grands savants. Ce qui motive ce changement d'idées, cette appréciation différente des mêmes choses, c'est que leurs *trouvailles* à eux, sont enterrées depuis trois ou quatre mille ans au lieu de l'être depuis cinquante. Ce qui prouve de deux choses l'une: ou le temps suffit à changer une action criminelle en bonne action, ou la logique humaine n'existe pas. Je penche plutôt pour cette dernière appréciation.

Voyons donc les choses du point de vue archéologique. Sous ce rapport, l'Egypte est bien en effet le pays des merveilles antiques et des ruines d'un immense intérêt. Aux abords de Thèbes, ville célèbre qui fut l'ancienne capitale de

(Suite à la page 52)

Le NOUVEAU PNEU
Firestone
À GRANDE VITESSE 1932



DEUX PLIS de CORDE SUPPLÉMENTAIRES SOUS LA SEMELLE SANS COÛT ADDITIONNEL

FIRESTONE vous offre maintenant un pneu renforcé de deux épaisseurs supplémentaires, sans la moindre augmentation de prix ! Pensez-y — plus de force, de sécurité et de millage pour le simple prix des pneus ordinaires. Aucun autre pneu ne peut vous assurer cet avantage qui augmente de 26% votre protection contre crevaisons et éclatements de pneus et vous permet de rouler sans danger à n'importe quelle vitesse.

En outre, seuls les Pneus Firestone sont coussinés à la gomme pour accroître de 58% la flexibilité des cordes et rendre le corps du pneu plus robuste et plus résistant. Seuls encore les Pneus Firestone ont une bande de conception vraiment scientifique, antidérapante et à roulement silencieux, prolongeant leur durée de 26% et augmentant leur traction et leur sécurité.

Ces trois avantages — exclusifs aux Firestone — prolongent de 25 à 40% la durée des pneus — *sans qu'ils coûtent plus cher*. Les matériaux et l'exécution de chaque Pneu "Grande Vitesse" sont *garantis pour toute la durée du pneu*.

Vous trouverez un dépositaire Firestone près de chez vous. Expérimentez vous-même, dès aujourd'hui, les avantages additionnels des Pneus Firestone.

Écoutez la voix de Firestone. Irradiée chaque lundi soir par le poste CFCF Montréal et le réseau N.B.C.

MATERIEL ET MAIN-D'OEUVRE
Garantis pour toute la durée du pneu


Le Nugget
s'emploie sur les
plus fines chaussures
"NUGGET"
BLACK
POLI À CHAUSSURES
NUGGET

LISEZ NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Feuilleton du "Samedi"

L'AMOUR SAUVEUR

Par Jacques Brienne

PREMIERE PARTIE

I

Quand on va de Nogent à Bry, en suivant la route qui longe la rive droite de la Marne, on rencontre, avant d'arriver au pont de Bry, une maison en pierres blanches d'aspect singulier, qui retient toujours un instant l'attention du passant.

Cette construction, qui a certainement plus d'un siècle d'existence, est séparée de la route par une haie vive et par un jardin, vestige d'un parc qui a dû être très beau.

A travers les grands arbres qui la masquent en partie, la maison apparaît calme et silencieuse et même un peu mélancolique.

Un large escalier formant terrasse conduit au premier et unique étage, qui contient à la fois le salon, la salle à manger et les chambres à coucher.

La cuisine et la salle de bains sont au rez-de-chaussée sur le devant; sur le derrière se trouvent de vastes hangars.

Pendant longtemps, la *Maison Blanche*, comme on l'appelle dans le pays, est restée inhabitée, faisant songer, avec sa forme basse et ses volets hermétiquement clos, à une tombe.

Puis, un jour, au milieu de l'été, une équipe d'ouvriers s'est abattue sur elle, et, en moins d'une semaine, la maison a perdu son aspect funèbre.

Le jardin s'est embelli de fleurs; de grands vases garnis de plantes vertes ont été placés sur les marches du perron; des oiseaux des îles au plumage multicolore ont été lâchés dans la volière.

Les nouveaux locataires n'ont pas tardé à s'installer sur les bords de la Marne.

Publié en vertu d'un traité avec la Societe des Gens de Lettres.

Qui sont-ils?

D'où viennent-ils?

Personne ne le sait.

De leur passé on ne connaît rien, ou mieux on ne connaît que ce qu'ils en disent eux-mêmes.

Ils avouent sans honte que les débuts de leur existence ont été pénibles, qu'ils ont fait bien des métiers et vu bien des pays, avant de gagner un peu d'argent.

Las de végéter dans une boutique à Paris, ils ont eu l'heureuse idée de s'expatrier. Ils sont allés en Amérique, aux Etats-Unis, et ils y ont fait fortune. Fortune, entendons-nous. Ils ont amassé de quoi vivre largement, en bons bourgeois de France qui aiment l'aisance et le luxe, mais sans excès.

Et dès qu'ils ont eu ce qu'ils souhaitaient, ils sont revenus dans leur pays d'origine avec l'idee bien arrêtée de s'installer dans la banlieue de Paris, pour y couler des jours paisibles et sans souci.

Au Perreux comme à Bry, où madame Blanchon va à la messe tous les dimanches, les nouveaux venus ont produit une bonne impression.

Madame Blanchon est une femme de trente-cinq ans peut-être, fine et élégante, une vraie Parisienne, qui n'a rien perdu de sa grâce native aux pays d'outre-mer et qui semble mieux faite pour se pavaner dans un salon que pour troner derrière un comptoir.

Elle se promène quelquefois sur les bords de la rivière avec son mari.

Celui-ci est un homme dans toute la force de l'âge, l'air jovial et bon garçon.

Quoi qu'il sorte peu et ne fréquente pas beaucoup dans le quartier, il n'est pas fier pour un sou.

Quand il va pêcher à la ligne, il s'arrête quelquefois pour causer un instant avec le père Moreau, un vieux bonhomme qui manœuvre un bac en amont de l'île des Loups, non loin de la Maison Blanche.

Le passeur ne tarit pas d'éloges sur le compte des nouveaux venus.

Il vante leurs mérites à tous ceux qui le questionnent.

Un matin, alors qu'il était en train d'embarquer pour conduire sur l'autre rive, madame Palliard, la fruitière du Perreux, qui approvisionne une partie de la région, M. Blanchon vint à passer et le salua d'un joyeux:

— Bonjour, père Moreau. Ça va toujours comme vous voulez?

— Mais ça ne va pas mal, monsieur Blanchon, et vous?

— Moi, ça va bien; je vais pêcher un peu plus haut, près du pont. Il faut bien se distraire un peu, n'est-ce pas?

— Eh oui ! monsieur Blanchon. Allons, bonne chance!

Pendant que le pêcheur s'éloignait, sa ligne sur l'épaule, la marchande questionna le passeur :

— C'est bien le nouveau locataire de la Maison Blanche?

— Lui-même, madame Palliard.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

— De très braves gens, bon comme le bon pain. Et rudement riches, allez. On ne voisine pas beaucoup dans ce quartier. Cependant, je n'en entends dire que du bien.

— Ont-ils des enfants?

— Oui et non.

— Comment cela?

—C'est-à-dire qu'ils ont chez eux une jeune fille, mais elle n'est pas à eux.

"C'est une orpheline dont ils ont connu les parents, là-bas, dans le pays d'Amérique, où ils ont fait fortune et qu'ils ont adoptée parce que la pauvre créature était sans famille.

—Vous avez raison, père Moreau, c'est du bon monde.

— Plus encore que vous ne croyez, madame Palliard.

— Que voulez-vous dire?

— Cette jeune fille... Elle a un drôle de nom, vous savez. Figurez-vous qu'elle s'appelle Mildred.

— C'est un nom de son pays?

— Sans doute.

— Mildred, Mildred, répéta deux ou trois fois à voix basse la fruitière.

Puis, tout haut:

— Savez-vous, moi, je le trouve joli, ce nom-là... Alors, vous dites que cette pauvre fille...

—Est toujours malade. Elle s'en va on ne sait pas de quoi.

— De la poitrine, peut-être?

— Les médecins ne peuvent pas dire. Et il en est venu, des médecins! Ah! monsieur et madame Blanchon ne regardent pas à la dépense quand il s'agit de leur Mildred.

"Ils ont consulté les plus grands docteurs de Paris, ceux qui se font payer le plus cher. Tenez, il en est venu un avant-hier qui ne se dérange pas à moins de cinq cents francs.

— Cinq cents francs! Est-ce possible?

—On me l'a affirmé, madame Palliard.

— Et tant d'argent dépensé pour quoi?

— Pour rien. Ah! c'est triste! D'autant plus qu'elle est jolie comme un cœur.

— Vous l'avez vue?

—Quelquefois, au début, quand elle sortait encore.

—Elle est si jolie que ça?

—Belle comme un ange, oui, madame Palliard.

—Quel âge a-t-elle?

—Dix-huit ans peut-être.

—Brune ou blonde?

—Blonde comme les blés mûrs. Et, avec ça, frêle, délicate, de grands yeux bleus, de longs cheveux bouclés...

—Une mijaurée, quoi, riposta madame Palliard, vieille femme maigre et anguleuse, qui n'aimait pas entendre vanter des charmes qu'elle n'avait jamais eus.

Le passeur haussa les épaules et ne répondit rien.

D'ailleurs le bac accostait et déjà la fruitière s'éloignait rapidement — car elle était en retard ce matin-là—après un sec:

—Au revoir, père Moreau.

Le bonhomme garda pour lui la fin de son histoire.

Justement, Blanchon lui avait raconté la veille comment il avait connu et adopté Mildred.

Le passeur, excellent homme, qui cachait sous une rude écorce un cœur capable de comprendre toutes les délicatesses, en était encore tout attendri.

On l'aurait été à moins.

Car jamais on n'avait entendu une histoire plus naïve et plus touchante.

Et puis Blanchon la racontait avec une telle sincérité!

Sa voix tremblait presque et son accent coloré et chaud, qui trahissait, bien qu'il eût couru le monde, l'homme du Midi, donnait une saveur toute particulière au récit.

A l'en croire, Blanchon avait connu à New-York les parents de Mildred.

Le père de la jeune fille était sous-ingénieur dans une usine à gaz.

Il avait une jolie situation, mais aucune fortune et lorsqu'il était mort, jeune encore, il avait laissé sa femme et son enfant dans la misère.

La mère de Mildred, minée depuis longtemps par la tuberculose, avait été emportée quelques années après.

Et l'on ne sait ce que serait devenue l'orpheline si madame Blanchon n'avait eu l'idée de l'adopter.

Elle était seule, sans famille et sans aucune espèce de ressources.

Modestement, dans son réeit, le mari laissait à sa femme tout l'honneur de la bonne action qu'ils avaient accomplie en adoptant la jeune fille.

— Que voulez-vous, disait-il, ma femme se désespérait de ne pas avoir d'enfants. Elle ne pouvait voir une mère caresser son bébé sans verser des larmes.

— Comme je comprends ça, répliquait le passeur. La femme est faite pour devenir mère. Une femme sans enfants, c'est quelque chose comme qui dirait un rosier sans fleurs.

— C'est très vrai ce que vous dites là, père Moreau.

— Aujourd'hui les femmes veulent être savantes; elles veulent écrire, pérorer, tout comme les hommes...

"Qu'elles se contentent donc d'être mères, et elles seront plus heureuses!

—C'est ce qu'a compris ma femme. Et elle a adopté Mildred.

— Elle a bien fait, monsieur Blanchon, et cette bonne action vous portera bonheur.

— Bonheur? Je n'en sais rien.

— Pourquoi douteriez-vous de l'avenir?

— La pauvre petite est bien malade!

— Bah! la jeunesse aura raison de la maladie. Il ne faut pas se désespérer à l'avance. C'est une crise à passer.

—Puissiez-vous dire vrai! Car, si nous devions la perdre un jour, quel chagrin ma femme aurait!

"Elle aime sa fille adoptive comme jamais mère n'a aimé l'enfant née de sa chair et de son sang.

"La fillette est d'ailleurs si gentille, si affectueuse, si caressante!

"Elle appelle ma femme maman Blanchette.

"Ah! il faut les voir ensemble, l'une embrassant l'autre!

"Tenez rien que d'y penser j'en ai les larmes aux yeux.

— C'est que vous êtes aussi bon que votre femme, monsieur Blanchon.

— Je ne sais pas si je suis bon, mais je sais bien que je donnerais toute ma fortune pour lui rendre la santé.

"Et, malheureusement, j'ai bien peur qu'elle soit perdue, quoi que nous fassions.

"Hier encore, il est venu un médecin...

Blanchon haussa les épaules et d'un ton désespéré, il prononça:

— Il ne nous a donné aucun espoir. La science est impuissante à combattre ce mal! Que voulez-vous, du moins nous n'aurons rien à nous reprocher.

— Ça, vous peuvez le dire. Moi, qui vois tout ce que vous faites, je le répète à tout le quartier, et je vous assure que tout le monde vous plaint.

— Nous sommes bien à plaindre, en effet, car nous avons tenté l'impossible pour la sauver et nous n'avons plus d'espoir qu'en un miracle!

. . . . . .

L'automne est venu, les arbres ont perdu leurs feuilles, et la Maison Blanche où se meurt Mildred, paraît plus triste, plus mélancolique que jamais.

La blonde enfant ne se lève plus, et dans sa chambre surchauffée nuit et jour il fait une chaleur étouffante.

— Elle est si frileuse, la pauvre petite, expliquent à la bonne les parents adoptifs de la malade.

La servante hoche la tête.

Evidemment, la chaleur est une bonne chose; elle est nécessaire, aux malades surtout.

Mais tout de même à son avis les Blanchon ont tort.

Il fait une telle chaleur dans la chambre de la pauvre orpheline qu'on croirait entrer dans un four.

Les journées passent, tristes et monotones.

Le soir, quand l'unique bonne est couchée, les Blanchon restent en tête-à-tête, dans la salle voisine.

La femme pousse un soupir et, dans un mouvement de mauvaise humeur, elle murmure à l'oreille de son mari quelques mots dans une langue inconnue.

L'homme hausse les épaules et il répond:

— Un peu de patience, ma fille. Tout viendra à son heure. Paris n'a pas été bâti en un jour. Justement j'irai demain à Paris.

—C'est ça, et moi je resterai seule toute la journée!

— Non, car je n'irai que l'après-midi. Tu sais bien que je n'ai rendez-vous avec *lui* qu'assez tard dans la soirée.

— Au diable tes rendez-vous! Ce que je commence à en avoir assez!...

— Tu parles comme une enfant, Fédora. Tu sais bien cependant....

— Oui, oui, je sais... fit-elle, impatientée.

Et un long silence succéda à ce court dialogue.

Blanchon et celle qu'il avait appelée Fédora demeurèrent plongés dans une profonde et lointaine rêverie.

Le lendemain, comme il l'avait annoncé, Blanchon se rendit à Paris. Il prit le métro à la porte de Vincennes, descendit au Palais-Royal et, sans se presser, gagna les grands boulevards par l'avenue de l'Opéra.

Il avait sans doute du temps devant lui car il s'arrêtait aux devantures des magasins, s'attardait aux rassemblements, écoutait les boniments des camelots.

Il se laissait, avec nonchalance, entraîner ou arrêter par la foule.

Arrivé devant le café de Madrid, il eut une seconde d'hésitation, puis il entra.

Il alla vers le fond de la salle, cherchant un coin solitaire, en bourgeois qui veut prendre son apéritif en paix, en rêvant à ses affaires, en lisant un journal, ou en regardant des illustrations.

Et, comme le garçon, après le classique "coup de foulard", attendait la commande, il dit d'un ton indifférent:

— Donnez-moi un vermouth-citron et les illustrés.

Bientôt le garçon revint avec cinq ou six journaux illustrés et le verseur avec ses deux bouteilles.

Blanchon surveilla le verseur, se faisant donner beaucoup de vermouth et peu de citron.

Il but lentement en feuilletant les publications et en regardant les gravures.

A un moment, il tira sa montre, eut un sourire et, du coin de l'oeil guetta vers l'entrée.

Justement, la porte s'ouvrait et un grand jeune homme blond, au type anglais et aux manières aristocratiques, pénétrait dans la salle.

Désireux de tranquillité, lui aussi, il se dirigea aussitôt vers le coin que Blanchon avait choisi.

Le locataire de la Maison Blanche se leva, jeta une pièce blanche sur la table, et, sans attendre la monnaie, il sortit, pendant que le jeune homme blond s'asseyait à la place même qu'il abandonnait.

Le nouveau venu posa une main négligente sur les journaux illustrés et commanda une consommation quelconque.

Sans douleur et parfaites dans leur action, Miller's Worm Powders sont toujours un certain et convenable remède pour les enfants qui présentent des symptômes de vers. Ces symptômes sont facilement reconnaissables à de la fatigue fiévreuse se terminant fréquemment en convulsions. Un point de notable importance c'est qu'après que Miller's Worm Powders ont expulsé les vers, l'estomac et les intestins sont remis en très bonne condition de santé.

Pendant que le garçon s'éloignait pour transmettre la commande, l'Anglais, n'ayant rien de mieux à faire, se mit à parcourir les publications qui se trouvaient devant lui.

Il jeta un coup d'œil distrait sur le *Sourire* et sur la *Vie au Grand Air*. Mais quand il les eut parcourus et qu'il eut en mains la Vie parisienne, il s'assura, avant de l'ouvrir, que personne ne le regardait.

Cela fait, il ouvrit le journal et, entre la seconde et la troisième page, il trouva une enveloppe blanche, cachetée, qui ne portait aucune adresse.

Très habilement, sans que nul pût le remarquer, il fit glisser cette enveloppe dans l'une de ses poches.

Puis, sans se presser, il regarda les images d'actualité et, à petits coups, il but son apéritif.

Bientôt il paya, se leva et se dirigea sans hâte vers la porte. Il monta dans une automobile qui l'attendait et qui le ramena à l'hôtel Bristol, place Vendôme.

Seul dans son appartement, l'étranger s'empressa de décacheter l'enveloppe sans adresse qu'il avait trouvée dans le journal que Blanchon avait abandonné sur la table du café.

L'enveloppe renfermait une lettre très courte, sans signature et sans aucune formule de politesse.

La lettre ne contenait que ces quelques mots, écrits en caractères majuscules: "Tout marche bien; avant quinze jours, elle sera morte."

L'aristocratique Anglais eut sur ses lèvres fines l'éclair d'un sourire. Deux fois, il relut ces mots mystérieux. Puis, craquant une allumette, il brûla le papier.

Pendant quelques minutes il marcha en silence sur l'épais tapis de sa chambre, plongé dans une profonde méditation. Enfin, il descendit dîner. Il mangea de bon appétit, en homme qui est content de sa journée. Il s'attarda au café et aux liqueurs. Puis, il sortit à pied, marcha lentement en savourant un fin cigare de la Havane et en rêvant.

Sa rêverie était joyeuse. Il ne cessait de sourire.

Par instant, des mots, des lambeaux de phrases s'échappaient de ses lèvres.

Il éprouvait le besoin d'exprimer a demi-voix les sentiments qui agitaient son âme.

— Comme j'ai eu raison de ne pas douter de la Fortune!

"Le hasard avait placé sur ma route un dernier obstacle: une frêle enfant de seize ans!

" Fallait-il renoncer à tous mes espoirs?

"Fallait-il naïvement me résigner?

"Ç'aurait été absurde.

"J'ai su briser l'obstacle, écarter l'enfant.

"J'ai su forcer le destin.

"L'avenir est à moi!

Bientôt il fut sur les boulevards.

Il continua au hasard, pendant une heure, sa promenade. Puis, passant devant l'Olympia, il s'arrêta pour examiner le programme, affiché à la porte, et, après quelques secondes d'hésitation, il pénétra dans le music-hall.

Il paya son entrée, mais il ne prit ni un fauteuil ni une loge.

Il resta dans le promenoir.

Rencontre singulière!

—Blanchon s'y trouvait aussi!

Les deux hommes eurent plusieurs fois l'occasion de passer très près l'un de l'autre, mais ils ne se regardèrent point.

Ils ne semblaient préoccupés que du spectacle.

Les numéros se succédaient, de valeur très inégale, les uns enthousiasmant la foule, les autres la laissant indifférente.

Mais le jeune Anglais et le locataire de la Maison Blanche étaient, comme on dit, très bon public.

Tout paraissait les intéresser également: romances et chansons grivoises, tours de force et danses.

Malgré l'inégalité du programme, nul ne quittait la place. Tous les spectateurs attendaient le dernier numéro, le grand succès du jour.

C'était une série de ces danses lumineuses qui, pendant quelque temps, à plusieurs reprise, firent fureur à Paris.

Une Espagnole, la belle Rosita, y mêlait, en une originale harmonie, les grâces flottantes de la Loïe Füller et les poses savantes d'Isadora Duncan .

Pour donner toute sa valeur aux flammes qui entouraient de spirales multicolores le vol élégant de la danseuse, on faisait l'obscurité dans la salle. Hasard singulier!

Au moment même où les lumières venaient de s'éteindre, au moment même où tous les promeneurs s'étaient arrêtés, les yeux fixés sur la belle Rosita, Blanchon et le jeune Anglais se trouvaient à côté l'un de l'autre !

Tous deux manifestaient un véritable enthousiasme pour la jolie danseuse. Ils avançaient la tête et ils tendaient le cou pour ne rien perdre du gracieux spectacle qui terminait la soirée.

De temps à autre, le père adoptif de Mildred laissait échapper un mot, comme s'il n'avait pu contenir son admiration:

— C'est superbe, murmurait-il.

Ou bien:

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau!

Il était si près de l'Anglais qu'il arriva ceci : obligé de se pencher pour bien voir la danseuse, il s'appuya sur le jeune homme à plusieurs reprises ; s'apercevant enfin qu'il gênait son voisin, il s'excusa:

— Pardon, monsieur, excusez-moi.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur, s'empressa de répondre l'Anglais, qui n'était pas homme à s'offusquer pour si peu.

Et le spectacle continuait.

Maintenant, la belle Rosita dansait une danse célèbre : le Pas de la Sabotière, et à l'orchestre les cuivres faisaient rage.

L'Anglais et le locataire de la Maison Blanche s'étaient encore rapprochés l'un de l'autre, si l'on peut dire, à tel point que leurs visages se touchaient presque.

Et des lèvres de l'aristocratique jeune homme sortirent comme un souffle ces mots que le père adoptif de Mildred pouvait seul entendre:

— Je suis content de toi, Blanchon; achève ton œuvre et ta fortune est faite!

II

Les riverains de la Marne, les habitants de Nogent et du Perreux n'oublieront jamais les inondations de 1910 et les heures cruelles qu'ils ont vécues durant cet hiver, qui a fait tant de victimes.

Sous un ciel gris, lourd de nuages qui pesaient sur la cîme des arbres, la pluie ne cessait de tomber, continue et interminable.

Nul ne sortait que pour ses affaires; les rares passants se hâtaient sous leur parapluie par les chemins changes en fondrières.

Personne n'avait l'idée de canoter sur la rivière, qui ne cessait de grossir, et dont les eaux sales et menaçantes, se heurtant aux piles des ponts, tourbillonnaient comme des tas de feuilles sèches.

Les riverains commençaient à suivre d'un œil inquiet le cours de la rivière.

Quelques-uns allaient planter des pieux sur la rive pour constater les progrès de la crue.

L'eau montait avec une lenteur continue et implacable. Pourtant, on n'éprouvait encore qu'une curiosité plus amusée qu'alarmée.

Personne n'avait peur, personne n'abandonnait sa maison, ou ne se préoccupait d'un prochain refuge.

Bah! cette inondation serait semblable à tant d'autres. La colère des eaux est inévitable de temps en temps. Mais elle ne tarde pas à s'apaiser, et elle se maintient dans des limites assez étroites.

Les journaux, il est vrai, donnaient l'alarme, multipliaient les avertissements et les conseils.

Mais il ne manquait pas de gens pour faire remarquer que les "journaux" brodent et exagèrent toujours.

Seul le passeur du bac de l'île des Loups hochait la tête quand, au café, il entendait blaguer les journaux. Il sortait un instant pour regarder la rivière. Puis il revenait et il disait:

— Tout de même, l'eau monte toujours!

— Eh bien! père Moreau, répondait un loustic, quand elle aura assez monté, elle descendra.

— Pourtant si le *Petit Parisien* disait vrai!

Mais les sceptiques ricanaient:

— Vous êtes un vrai marin d'eau douce, père Moreau. Il en faut peu pour vous effrayer.

On commença à s'inquiéter sérieusement quand la rivière, poussant ses flots lourds et envahissants, pénétra dans les jardins, de l'autre côté de la route, entièrement submergée.

Alors ce fut un revirement complet.

Ceux qui étaient les plus rassurés la veille se montrèrent les plus alarmistes.

Ce fut désormais avec inquiétude, puis avec angoisse qu'ils consultèrent les journaux ordinairement méprisés.

Ils suivaient avec une anxiété croissante les fluctuations des

affluents de la Marne, celles surtout du Grand-Morin.

On racontait des accidents.

La rivière, disait-on, venait d'emporter un pauvre vieux surpris dans son jardin.

Parmi les tourbillons de l'eau sale qui chariait de la paille, des poutres, des tonneaux, on voyait passer quelquefois un chien, un mouton, le ventre gonflé, les pattes raides.

Maintenant l'eau pénétrait dans les maisons, et les habitants, fuyant les uns après les autres, allaient chercher un refuge chez des parents, chez des amis ou à l'hôtel.

On commençait à accueillir les pauvres dans les mairies.

L'inondation devenait une catastrophe.

Et les ménagères se lamentaient:

— Ce que ça sera dur à nettoyer et ce qu'il en faudra du chauffage pour sécher les murs, lorsque l'eau se sera retirée!

A la Maison Blanche l'angoisse était plus vive qu'ailleurs.

On avait conseillé aux Blanchon de suivre l'exemple donné par leurs voisins, qui tous avaient fui.

Mais ils s'obstinaient à rester.

Leur bonne, moins courageuse, s'était retirée chez des parents, au Tremblay.

Ils l'avaient laissée partir.

Et ils avaient déclaré:

— On ne peut pas songer à transporter Mildred dans l'état où elle est et par le temps qu'il fait.

La servante avait hoché la tête; elle n'avait pas osé dire toute sa pensée.

Si elle avait eu le courage de parler, elle aurait dit:

— Vous êtes de bien braves gens et j'admire votre dévouement à l'orpheline.

"Mais ne voyez-vous donc pas que de toute façon, cette enfant sera morte dans quelques jours. Votre bonté vous aveugle et vous poussez l'esprit de sacrifice jusqu'à la folie.

Et la bonne songeait aussi:

— Je ne me crois pas plus mauvaise qu'une autre, mais je trouve vraiment trop absurde de risquer sa vie pour quelqu'un qui est perdu.

SOULAGE DE L'ASTHME.—Qui peut décrire le soulagement complet qui suit les souffrances après usage du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg? Qui peut exprimer la sensation de joie qui vient quand sa douce et délicate influence soulage les bronches obstruées? Il a fait de l'asthme une chose du passé pour des milliers de gens. Il ne manque jamais. Les bons pharmaciens le vendent partout depuis des années.

La bonne partie, la femme de Blanchon qui, devant elle, s'était efforcée de faire bonne contenance, changea d'attitude.

— Tu sais, dit-elle à son mari, je ne me sens pas le courage de passer la nuit ici. J'ai peur.

Blanchon haussa les épaules.

— Peur de quoi ? La maison est solide, et l'eau n'arrivera jamais jusqu'au premier étage.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Evidemment, je n'en sais rien.

— Alors?

— Alors, nous avons du temps devant nous, puisqu'il n'y a guère plus de cinquante centimètres d'eau au rez-de-chaussée.

— Moi, c'est le bruit de la rivière, la nuit, qui m'effraie.

— Je ne te savais pas si poltronne.

— Et puis si Mildred doit mourir dans la soirée comme tu l'affirmes, je ne me vois pas dans cette maison isolée, entourée d'eau, seule à veiller un cadavre.

L'homme ricana:

— Un cadavre qui nous rapportera gros, Fédora.

— Je l'espère bien, car, Dieu de Dieu, tu m'en as fait faire une sale besogne, et je n'aurais jamais cru que cet argent qu'on t'a promis serait si dur à gagner!

L'homme haussa les épaules:

— Dame, on n'a rien pour rien...

— Je le sais. Tout de même...

—Dis donc, je croyais que tu avais renoncé depuis longtemps à concourir pour les prix de vertu!

— Je te conseille de parler ! Et puis ne m'agace pas. Je ne suis pas d'humeur à supporter tes plaisanteries.

A ce moment un coup de sifflet se fit entendre.

Blanchon et sa femme se précipitèrent à la fenêtre.

Le jour finissait. Néanmoins, à travers les arbres, ils distinguèrent une barque qui suivait le cours de l'eau, et dans la barque un homme qui maniait une rame. C'était le père Moreau, le passeur de l'île des Loups.

Le vieux marinier cria

— Vous avez tort de vous obstiner. Je viens de l'écluse. On annonce une forte crue pour la nuit. Et puis, le niveau de la Seine est si élevé que l'eau de la Marne ne peut plus s'écouler.

"Faites comme tout le monde, fuyez...

Fédora poussa un grand cri:

— Je ne veux plus rester ici! Père Moreau, venez nous prendre. Au secours, au secours!

Mais le passeur n'entendit pas son appel.

Déjà sa barque avait disparu.

La nuit arriva, sinistre.

Penchée à la fenêtre Fédora affolée, tantôt regardait l'eau monter, tantôt sondait l'horizon, guettant la barque qui la délivrerait, qui l'emporterait loin de ce cauchemar.

C'est en vain que Blanchon essayait de la rassurer.

La peur ne se raisonne pas. D'ailleurs, lui-même devenait de plus en plus soucieux.

L'eau montait avec une rapidité effrayante et l'angoisse qui torturait sa femme finissait par le gagner.

Deux fois il pénétra dans la chambre où Mildred agonisait.

Deux fois il activa le poêle qui maintenait dans la chambre de la malheureuse orpheline une chaleur étouffante et meurtrière, une chaleur qui hâtait la mort.

Car le misérable lui versait, depuis des mois, goutte à goutte, un poison subtil, rapporté des Indes où il avait longtemps vécu, un de ces poisons qui ne laissent aucune trace dans l'organisme, mais qui n'agissent qu'à une haute température.

Or, il craignait maintenant que l'eau en envahissant la chambre de sa victime n'éteignit le feu et ne sauvât Mildred.

Avec une avidité cruelle, il se penchait au chevet de la jeune fille, et il éprouvait une joie infâme en remarquant qu'elle avait déjà perdu connaissance et que son râle s'entendait à peine.

Il lui prit le poignet.

— Le pouls est d'une faiblesse extrême, murmura-t-il... Encore une heure tout au plus et la flamme de vie sera éteinte dans ce corps.

Il ajouta dans un rire diabolique:

— Et moi, je serai riche!

"Riche à ne savoir que faire de l'or!

Un instant encore, tout entier à ses abominables pensées, il resta au chevet de sa victime, sans remords, sans pitié pour l'innocente dont le visage pâle, tout entouré de boucles blondes, ressemblait à ces figures de cire que l'on voit sous verre, dans certaines églises.

Ce fut Fedora qui mit fin à sa rêverie.

—Eh bien! que fais-tu là? dit-elle.

Elle regarda Mildred, et elle demeura un instant interloquée.

— Ah! elle est morte, murmura-t-elle.

Elle eut un soupir de pitié.

Elle mâchonna:

— Pauvre petite!

Mais ce sentiment ne dura qu'une seconde.

— Puisque c'est fini, dit-elle, viens vite.

Et, avec l'autorité que donne la peur, elle ajouta, en le prenant par le bras:

— Allons, dépêchons-nous; il n'y a pas une minute à perdre ; l'eau monte, monte toujours. J'ai aperçu des sauveteurs. Viens. Je les ai appelés. Ils sont là.

— Attendons encore, implora l'homme.

— Pour risquer d'être noyés nous-mêmes, n'est-ce pas? Non, non...

"Et puis, à quoi bon, puisqu'elle est morte?

Mildred était-elle morte?

Sans doute.

En tout cas, si un reste de vie demeurait en elle, il était bien certain que la pauvre enfant ne tarderait pas à passer du sommeil profond qui l'immobilisait depuis plusieurs heures au sommeil éternel, au sommeil dont on ne se réveille jamais.

Au dehors, les sauveteurs s'impatientaient.

— Eh bien, criaient-ils, vous décidez-vous enfin?

Blanchon jeta un dernier regard autour de lui, et comme dans un cauchemar, il s'enfuit en murmurant:

— Je puis partir. Le poison a fait son œuvre!

Sa femme était déjà dans la barque. Il bondit à sa suite et bientôt la frêle embarcation, emportée par le courant, fila avec la rapidité d'une flèche.

. . . . . .

Les grandes calamités publiques ont le double don de faire jaillir les plus sublimes dévouements et de produire les crimes les plus infâmes.

Il y a dans ces heures tragiques et singulières des hommes qui ont peur et qui ne songent qu'à fuir comme les bêtes; il y a des héros qui courent au danger pour sauver leurs semblables; il y a aussi des aventuriers qui profitent de l'occasion pour voler et pour piller.

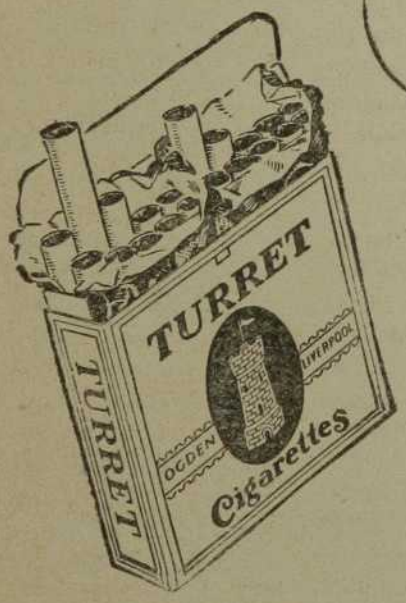
Les inondations de 1910 provoquèrent, comme tous les cataclysmes, de ces magnifiques

EN ROULANT MA BOULE



Tout le monde, dans la belle Province de Québec, vibre au rythme enlevant de cette vieille chanson favorite... les trois beaux canards... le méchant fils du roi avec son fusil d'argent... le sang du pauvre canard blanc... les diamants qui coulent de ses yeux... l'or et l'argent de son bec... et la gaie chanson s'élève... et le choeur joyeux répète plus fort: "En roulant ma boule". Et maintenant, une fraîche, douce, odorante cigarette Turret, pendant que nous reprenons haleine ... ce sont les favorites auprès de tous ceux qui savent apprécier une cigarette de fin tabac virginien.

Offre Spéciale: Nous tenons à votre disposition des disques à double face et à double grandeur reproduisant, en pots-pourris, des chansons favorites de folklore canadiennes-françaises. Envoyez votre nom et votre adresse avec douze timbres de poste de 3 cents chacun (36c.) au Département "D", Imperial Tobacco Company of Canada, Limited, Case postale 1320, Montréal, P.Q.



12 *pour* **15c.**

20 *pour* **25c.**

et en boîtes plates métalliques de cinquante et de cent.

Qualité et Douceur

CIGARETTES

Turret

IMPERIAL TOBACCO COMPANY OF CANADA, LIMITED

exemples, dont l'humanité peut s'enorgueillir autant que des grandes découvertes de la science et des merveilles de l'industrie.

Mais elles permirent aussi à des brigands de profiter dans leur intérêt personnel du malheur général.

Les maisons abandonnées furent cambriolées en grand nombre.

On ne savait si la barque qui se glissait dans le mystère de la nuit portait de nobles sauveteurs ou d'infâmes bandits.

Les Blanchon venaient à peine de quitter leur demeure qu'un petit bâteau se dirigeait à force de rames vers la Maison Blanche.

— Es-tu bien sûr, demanda l'un des compagnons qui le montaient, que les Blanchon soient partis?

— Oui, Mouthon, qui les guettait, les a vus déguerpir.

—Veine alors! car, à ce qu'on m'a dit, la maison en contient de la braise et des bibelots!

La barque vint aborder à l'une des fenêtres de la maison.

Pendant que l'un des hommes l'attachait solidement au balcon de pierre, un autre, dont la main était enveloppée d'un mouchoir, s'attaquait à la fenêtre, entamait le verre avec un diamant de vitrier et avec une habileté qui dénotait l'habitude, en moins d'une minute il ouvrait toute grande la porte vitrée.

Les trois hommes qui montaient la barque bondirent dans la maison.

Pourtant, l'un d'eux, le plus jeune, marqua une hésitation.

— Eh bien! quoi, Raymond, cria l'un des camarades, qu'est-ce que tu attends?

Le jeune homme ne répondit rien, et après une dernière hésitation, il suivit ses compagnons.

— Ce qu'il fait chaud dans cette baraque, remarqua tout à coup le premier entré, un homme âgé, à grande barbe déjà poivre et sel. Sommes-nous dans une maison bourgeoise ou dans un four à chaux?

— Nous allons voir, fit le troisième, car aujourd'hui nous n'avons pas à nous gêner. On peut allumer les flambeaux. Pas de risque qu'on vienne nous déranger.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

On entendit le craquement d'une allumette, et, bientôt toutes les bougies des candélabres qui ornaient la cheminée furent allumées.

— Il n'y a plus maintenant, reprit le vieux, qu'à ouvrir toutes grandes les fenêtres. Car on étouffe ici.

L'autre ricana:

— Et on ne pourrait pas faire de la bonne besogne dans une telle fournaise!

Les fenêtres ouvertes, les cambrioleurs inspectèrent la pièce.

Ils se trouvaient dans une chambre richement meublée dont le fond était occupé par une alcôve en partie masquée par de grandes draperies. Ils allaient s'en approcher, quand le plus vieux qui regardait des portraits posés sur une commode poussa un cri, un cri fou, où il y avait de la terreur et de la joie, de la haine autant que de l'étonnement.

Il saisit des deux mains l'un des portraits, un portrait de femme dans tout l'"éclat d'une beauté presque royale et il se pencha dessus comme on se penche au bord de l'abîme.

Ses deux compagnons s'approchèrent, regardèrent avec lui.

— Tu la connais donc cette femme? demanda l'un d'eux. Veinard! C'est qu'elle est vraiment chouette, la gonzesse!

— Ne plaisante pas, Gri-Gri. Oui, je la connais, pour mon malheur, et puisque je remets la main sur elle, je me vengerai.

— Pas de blague, vieux. La vengeance est un luxe inutile et qui souvent coûte cher.

— En tout cas, c'est un luxe que je me paierai, je te le jure, Gri-Gri.

Le plus jeune des trois hommes, celui qu'on appelait Raymond, n'avait pas prononcé une parole depuis qu'il avait pénétré, après une hésitation, dans la Maison Blanche.

C'était un garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, grand et fort, au regard vif et sympathique. Sous sa fine moustache blonde, sa bouche se plissait dans un mouvement de dégoût, comme si tout ce qu'il entendait l'écœurait.

Il s'éloigna du groupe formé par les deux hommes et il s'approcha de l'alcôve. Soudain, il eut un cri:

— Il y a quelqu'un là, dans le lit!

Et il devint vert de terreur.

Ses compagnons se précipitèrent vers le lit, prêts sans doute à commettre un crime; ils regardèrent et ils virent Mildred.

Le vieux haussa les épaules.

— Elle est morte, dit-il.

— Morte, bégaya Raymond.

Il s'approcha à son tour. Il toucha le visage de la jeune fille.

— Eh bien! es-tu convaincu ? demanda le vieux.

— Elle est encore chaude, murmura Raymond.

Penché sur Mildred, il la contemplait avec une émotion qui faisait battre son cœur.

— Comme elle est jolie, murmura-t-il encore. Peut-être pourrait-on la ranimer?

Les deux cambrioleurs eurent un mouvement de mépris et de pitié. Ils échangèrent un regard qui voulait dire:

— Il est vraiment jeune et naïf!

Et en s'éloignant, Gri-Gri prononça avec dédain:

— Décidément, je crois qu'on ne pourrra jamais rien faire de lui.

L'autre approuva:

— Il a de bons muscles, il rame bien; mais c'est tout.

— Heureusement que nous pouvons maintenant nous passer de lui.

Et sans plus s'occuper de Raymond, les deux hommes visitèrent en détail la maison, faisant main basse sur tous les objets de valeur.

Ils en trouvèrent beaucoup.

Aussi Gri-Gri manifestait-il à chaque instant sa joie.

— Bonne affaire, disait-il, et riche idee que nous avons eue de venir ici!

Mais il ne parvenait pas à dérider son compagnon.

— Tu penses donc toujours, lui dit-il, au portrait et à la femme que tu as connue?

— Oui, je ne puis penser à autre chose.

— Au fond, avoue-le, tu es aussi naïf que Raymond. Mais où est-il, celui-la ? Nous avons termine. C'est le moment de filer. Il appela:

— Raymond, Raymond!

Déjà il avait déposé dans la barque trois volumineux paquets, produit du pillage de la maison.

Il s'apprêtait à rejoindre son complice, déjà installé à l'arrière de l'embarcation, quand il vit, enfin, paraître le jeune homme.

Il ne put récriminer un cri d'étonnement:

Raymond arrivait, les bras chargés d'un étrange fardeau.

—Que portes-tu là, demanda-t--il?

Mais à peine avait-il parlé qu'il comprit. C'était le corps de Mildred que le jeune homme transportait.

— Es-tu fou, s'exclama le cambrioleur, et que veux-tu que nous fassions d'un cadavre?

— Elle n'est peut-être pas morte, et, dans ce cas, je veux la sauver.

— Pour qu'elle nous dénonce ensuite, n'est-ce pas? Tu vas déposer ce corps...

— Non, je l'emporterai ou je ne m'en irai pas.

— Mais c'est insensé, ce que tu dis là...

— Possible. Néanmoins, je le répète, et comme vous ne savez ramer ni l'un ni l'autre.

— Nous sommes à ta merci.

— Parfaitement. Et, puisque tu l'as compris, laisse-moi déposer cette jeune fille au fond de la barque.

Gri-Gri regarda l'homme à la barbe grise qui n'avait pas prononcé un mot pendant tout le dialogue.

Que faire?

Raymond avait dit vrai. Lui seul était capable de diriger la barque et de lutter contre le courant de la Marne. C'était la seule raison, d'ailleurs, pour laquelle nos cambrioleurs avaient fait appel à son concours.

Le plus vieux des deux compagnons eut un geste conciliant.

— Laisse-le faire, dit-il. On verra plus tard.

Et bientôt la barque, glissant entre les arbres, s'éloigna de la Maison Blanche.

Le jeune homme avait pieusement déposé le corps de Mildred devant lui et, tout en maniant les rames avec vigueur, il regardait la jeune fille.

Maintenant, la fragile embarcation suivait le cours de la rivière, le long de l'île des Loups. De gros nuages couraient dans le ciel, laissant apparaître, par instants, les rayons argentés de l'astre des nuits.

On n'entendait que le bruit de l'eau sinistre qui bouillonnait contre les arbres et contre les maisons.

Soudain, dans l'échancrure des nuages, la lune parut. Alors, Raymond se pencha sur le visage de Mildred et il se demanda avec une angoisse qui lui coupait la respiration:

LE TEMPS EN A FAIT LA PREUVE. — L'Huile Eclectrique du Dr Thomas a été sur le marché depuis plus de cinquante ans et depuis ce temps elle a prouvé ses effets bienfaisants à des milliers de gens. Elle est en haute faveur dans tout le Canada et son excellence a transporté sa renommée au delà des mers. Même si le prix en était doublé, ce serait encore un médicament à bon marché.

— Est-elle morte ou vivante?

Mais la lune n'avait paru que pour disparaître aussitôt.

Le jeune homme ne put répondre à la question qu'il venait de se poser, pour la vingtième fois peut-être, dans une émotion de plus en plus poignante.

Et l'embarcation continua sa course dans la nuit noire et silencieuse.

III

Les Blanchon avaient été sauvés par des braves gens qui, devant les malheurs accumulés par l'inondation s'étaient improvisés sauveteurs, ayant senti en eux une flamme d'héroïsme et un besoin de se rendre utiles.

Mais ils avaient plus de bonne volonté que d'adresse et de savoir-faire et la barque qu'ils montaient faillit chavirer plus d'une fois.

La mère adoptive de Mildred, celle que l'innocente créature appelait maman Blanchette, n'avait cessé de se lamenter et de geindre pendant toute la traversée.

Maintenant, elle regrettait la maison inondée.

La maison du moins restait imobile, sans tangage, sans roulis, sans brusques sursauts, sans danger de couler...

Plus d'une fois, claquant des dents de terreur, quand la barque, emportée par le courant ou prise par un tourbillon, semblait aller à la dérive et tourner sur elle-même, elle s'était écriée:

— Nous sommes perdus!

Alors se jetant à genoux, elle répétait des lambeaux de prière apprises dans son enfance et que sa mémoire éperdue voulait bien lui rendre.

C'est en vain que son mari avait essayé de la calmer.

Les bonnes paroles, les sages recommandations qu'il lui prodiguait semblaient, au contraire, l'exaspérer.

Bientôt ce fut contre lui qu'elle tourna sa fureur et elle lui adressa les plus injustes reproches.

— C'est toi qui as voulu t'installer dans ce sale pays. Et puis, ne valait-il pas mieux rester à la maison que de s'exposer à la mort sur une embarcation conduite par des imbéciles, qui ne sont pas plus capables de diriger une barque que moi de chanter la messe!

Enfin ils purent aborder, prendre un tramway de banlieue, arriver à Paris. Mais dans quel piteux état!

Ils étaient mouillés, sales, transis de froid.

— Je n'en peux plus, soupira la femme. Allons nous coucher, n'importe où, au premier hôtel venu.

— Tu parles à présent comme la sagesse même, approuva son compagnon.

Il était neuf heures du soir.

Ils se trouvaient sur la place de la Bastille. Justement, tout près de là, Blanchon connaissait un hôtel. Ils s'y rendirent, désireux avant tout de faire sécher leurs vêtements.

Mais c'était un hôtel très modeste, aussi peu confortable que possible, un de ces hôtels que Blanchon avait connus à une époque où il ne roulait pas sur l'or, tant s'en faut.

Ce fut pour Fédora une nouvelle occasion de manifester son odieux caractère et sa mauvaise foi.

— Nous serions bien mieux chez nous!

— Assurément.

— Si tu n'avais pas perdu la tête, nous n'en serions pas réduits à coucher sur un matelas qui me paraît bourré de noyaux de pêche.

Comme il ne répondait rien, elle reprit en baissant la voix:

— Et puis, qui sait si Mildred n'est pas encore vivante?... Qui sait si?...

Sa réflexion répondait évidemment aux préoccupations de son mari. Aussi réussit-elle à le troubler.

— Nous n'aurions pas dû partir, dit-il d'un ton sombre. C'est fou, ce que nous avons fait là, d'autant plus que nous ne courions aucun danger. C'est toi qui m'as fait perdre la tête.

— Moi, s'écria la femme.

— Parfaitement, toi, et si un malheur arrivait, tu en serais responsable.

Alors elle éclata en reproches et en invectives. Mais il la laissa dire et ne souffla plus mot, et bientôt elle s'arrêta. Elle était très inquiète elle-même, car elle tenait autant que lui à l'argent et à cette fortune qu'elle avait essayé de conquérir en prêtant la main au plus odieux des crimes.

Avant de se mettre au lit, Blanchon dit simplement:

— Demain, je louerai une barque et j'irai voir.

— Ce sera le mieux, répondit-elle d'une voix plus douce.

— Oui, et sans doute, il me faudra, après, aller à la mairie pour la déclaration...

Elle veut toujours que tout soit parfait.



Très active, désirant la perfection dans tout ce qu'elle fait, la ménagère canadienne moderne a toujours recours au procédé le plus rapide pour arriver à ses fins. Il lui faut de toute nécessité être à la page.

Dans le domaine du nettoyage, seul Old Dutch peut lui donner satisfaction. Elle connait tous les avantages de ce parfait nettoyeur moderne—elle sait qu'il nettoie plus rapidement, ce qui lui donne plus de loisirs; qu'il rend le foyer d'une propreté immaculée parce que Old Dutch enlève la saleté visible et invisible; qu'il épargne de la fatigue parce que Old Dutch accomplit son travail avec une extraordinaire facilité.

Chaque jour un plus grand nombre de ménagères canadiennes ont recours au Old Dutch, de préférence à toute autre chose... parce qu'il *nettoie plus de choses..... plus rapidement..... qu'il n'égratigne pas..... n'abîme pas les mains..... dure plus longtemps, revenant ainsi à meilleur marché.*

Old Dutch est le seul nettoyeur dont vous ayez besoin à la maison.

FABRICATION CANADIENNE

Pour avoir des détails au sujet du concours pour la Bague à Diamant, écoutez l'"Old Dutch Girl" tous les lundis, mercredis et vendredis avant-midi, réseau Columbia. *Syntonisez avec le poste CKAC, Montréal, 8.45 a.m., heure normale de l'est.*

-----Porte-Old Dutch en couleurs----------

Envoyez-nous 10c avec un panneau représentant le moulin à vent de l'étiquette Old Dutch pour chaque porte-Old Dutch que vous désirez.

Cudahy Soap Works, Dept. 118 64 avenue Macaulay, Toronto, Ont.

Vous trouverez ci-inclus ..... cents et ..... étiquettes contre lesquels vous m'enverrez ..... porte-Old Dutch.

Couleurs désirées: IVOIRE [ ] VERT [ ] BLEU [ ]

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Province .....





HAUTEMENT ÉPROUVÉE **LESSIVE GEM** BOITE DE SURETE

NETTOIE LES TUYAUX D'EGOUTTEMENT BOUCHES— LES MAINTIENT TOUJOURS PROPRES— CHEZ TOUS LES EPICIERS.



Pour être au courant de ce qui se passe dans les studios, lisez LE FILM, le magazine par excellence

Une Innovation Sensationnelle .

LE FILM

publie, en plus de ses nombreux articles cinématographiques,

UN ROMAN COMPLET

COUPON D'ABONNEMENT
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ___

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Celui qui paraît dans le numéro d'Avril est intitulé :

La raison du Coeur

par

MARCEL IDIERS

Il n'acheva pas.

Il avait peur. Il n'était plus sûr de rien.

Fédora, comme si elle eût voulu reconnaître ses torts et se les faire pardonner, s'approcha de son mari, se suspendit à son cou et lui prodigua les plus ardentes caresses.

Le lendemain, brisés par la fatigue, ils se réveillèrent assez tard. Les émotions de la veille les avaient terrassés. Ils avaient dormi comme des gens dont la conscience est tranquille.

A la clarté du jour, ils ne purent s'empêcher de rire de leurs inquiétudes de la veille.

— Ce qu'on est bête la nuit ! On a peur comme des enfants et il vous vient des idées absurdes !

"Quand nous sommes partis le râle de Mildred était presque éteint... Ne crains rien, Fédora; dès maintenant sous sommes riches.

Ils sortirent, achetèrent un peu de linge et quelques vêtements dont ils avaient le plus grand besoin. Puis ils s'installèrent sur les boulevards, dans un petit hôtel plus confortable.

Blanchon demanda au garçon une carte pneumatique.

Quand il l'eut, il s'installa devant une table et déguisant autant qu'il le pouvait son écriture, il écrivit tout d'abord l'adresse:

Lord Edouard Loris
Hôtel Bristot
place Vendôme.

Puis, à l'intérieur de la carte, il traça en belles majuscules ces quelques mots:

"Besogne achevée. Attends fonds ce soir."

Il cacheta, sans avoir signé, et il sortit pour jeter lui-même le pneumatique à la poste.

Deux heures après—il n'était pas loin de midi—le jeune lord s'apprêtait à quitter l'hôtel quand on lui remit cette dépêche.

Il reconnut tout de suite l'écriture. Néanmoins il l'ouvrit sans se presser et il lut d'un air indifférent.

Mais dès qu'il fut seul son visage s'éclaira d'un radieux sourire.

Il relut plusieurs fois les quelques mots tracés d'une main ferme par le mari de Fédora.

Il répétait avec une satisfaction indéfinissable:

"Besogne achevée".

Et il hochait la tête d'un air qui voulait dire:

— Oui, ça y est bien cette fois. Je ne me trompe pas... Il faut le dire, Blanchon est un habile homme. Je n'ai pas eu tort d'avoir confiance en lui!

Il brûla enfin la dépêche comme précédemment il avait brûlé la lettre que son complice lui avait glissée dans un journal illustré.

Il sortit à pied, monta la rue de la Paix tout en sifflant l'air national anglais, le *God save the King*, ce qui était chez lui l'expression de la joie la plus superlative...

Après avoir expédié son pneumatique à lord Loris, après avoir déjeuné rapidement, Blanchon s'était rendu à la gare de l'Est, où il avait pris le train pour Nogent-Le-Perreux.

Là, il chercha une barque, eut quelque peine à en trouver une; enfin, il put louer un canot et en suivant l'ancien chemin de halage entièrement recouvert par les eaux, il se dirigea vers la Maison Blanche.

A ce moment, il n'avait plus aucun doute au sujet de Mildred. Sa certitude était absolue.

L'orpheline laissée mourante, n'avait pas survécu deux heures après leur départ.

Mais, comme l'avare se réjouit à la vue de l'or, Blanchon sentait que la contemplation du cadavre de la malheureuse enfant lui procurerait une joie infinie.

Ce cadavre, c'était sa fortune, c'était son trésor, à lui!

Assez fort et très adroit, il manœuvrait sans trop de peine.

Il se maintenait d'ailleurs en dehors du lit de la rivière, sur le chemin côtier, dans une région où le courant se faisait à peine sentir.

Il avait, du reste, peu de chemin à faire.

Il approchait en souriant du but de son voyage. Son sourire était horrible et grimaçant comme on peut se figurer celui d'un vampire.

Mais n'était-il pas un vampire ?

Du cadavre il espérait tirer de l'or comme le monstre traditionnel en tire du sang nourricier.

Brusquement son sourire disparut et ses yeux s'élargirent. Sa joie odieuse fit place à une étrange stupeur. Ses bras vigoureux, comme cassés par un choc inattendu, lâchèrent les rames.

Il était en face de la chambre de Mildred et la fenêtre était ouverte!...

Il murmura:

— C'est impossible! Je deviens fou. Je suis victime d'une hallucination.

Il se frotta les yeux. Cette opération ne ferma pas la fenêtre.

— Un cauchemar ! C'est un cauchemar, dit-il.

Il porta un regard inquiet tout autour de lui. Mais non, il ne se trompait pas. Il se trouvait bien devant la Maison Blanche.

Le prétendu père adoptif de Mildred était le plus infâme des gredins. Mais si, moralement, il était au-dessous de la brute, par l'énergie de sa volonté, il était un force supérieure.

Cet homme eût été précieux dans le bien comme il était redoutable dans le mal.

Il reprit les rames et, le regard rivé sur cette fenêtre ouverte comme un abîme de mystère et de menace, il s'avança.

Quelle que fût sa hâte de savoir, il ne négligea pas d'attacher la barque avec le plus grand soin. Puis, il bondit dans la chambre, il courut vers le lit où sans doute, malgré le mystère de cette fenêtre ouverte, Middred dormait dans le calme définitif de la mort.

O stupeur!

La chambre était vide. Le lit était vide aussi.

Blanchon frissonna de la tête aux pieds.

Il murmura:

— Sans doute, une autre équipe de sauveteurs est venue. Ils ont emporté la jeune fille.

Il se laissa tomber sur une chaise.

— L'ont-ils emportée morte ou vivante? s'interrogea--t-il?

"Voilà la question. Le poison que j'avais choisi a l'avantage de ne laisser nulle trace. Mais il a l'inconvénient de n'agir que dans une atmosphère surchauffée... Si ces gens-là sont arrivés trop tôt, si Mildred avait encore une étincelle de vie, elle est sauvée.

"Tout est à recommencer!

Il secoua la tête.

— Recommencer!... Et comment? Où la retrouver?

Mais il se dressa bientôt, retrouvant d'un coup toute sa vaillance ordinaire. Il s'adressa des reproches:

— Voyons, Blanchon, est-ce ta coutume de jeter aussi vite le manche après la cognée? D'abord, il y a de grandes chances pour que les pieux sauveteurs n'aient sauvé qu'un cadavre. Tu trouveras Mildred bien morte, dans la mairie de quelque commune en aval du Perreux.

Pendant ce monologue, il marchait à grands pas dans l'étroite pièce.

Tout à coup, il eut un brusque recul. Quelque chose venait de craquer sous son pied. Il regarda. C'étaient des débris de vitre.

Alors, il examina avec soin, dans la croisée, l'ouverture faite par l'absence de ce morceau de verre.

Les constatations qu'il fit lui parurent graves.

— Malheur! malheur! C'est du travail trop bien fait. C'est de la besogne de professionnels. Ce ne sont pas des sauveteurs, ce sont des cambrioleurs qui ont visité la maison après mon départ.

Il s'assit de nouveau et, la tête dans les mains, réfléchit profondément.

Les hommes qui étaient venus cette nuit étaient-ils de vulgaires voleurs qui en voulaient uniquement à l'argent et aux quelques objets de valeur contenus dans la maison? Ou bien étaient-ce des gens qui, par un moyen que lui, Blanchon, ne pouvait concevoir, avaient connu la valeur spéciale de Mildred et qui voulaient se substituer à lui, ramener la jeune fille à la vie pour vendre ensuite sa mort à lord Edouard Loris?

Il n'avait aucun moyen de résoudre avec certitude le redoutable problème.

Pourtant, un examen de la villa permettrait sans doute de deviner avec quelque vraisemblance.

Le misérable se livra à cet examen.

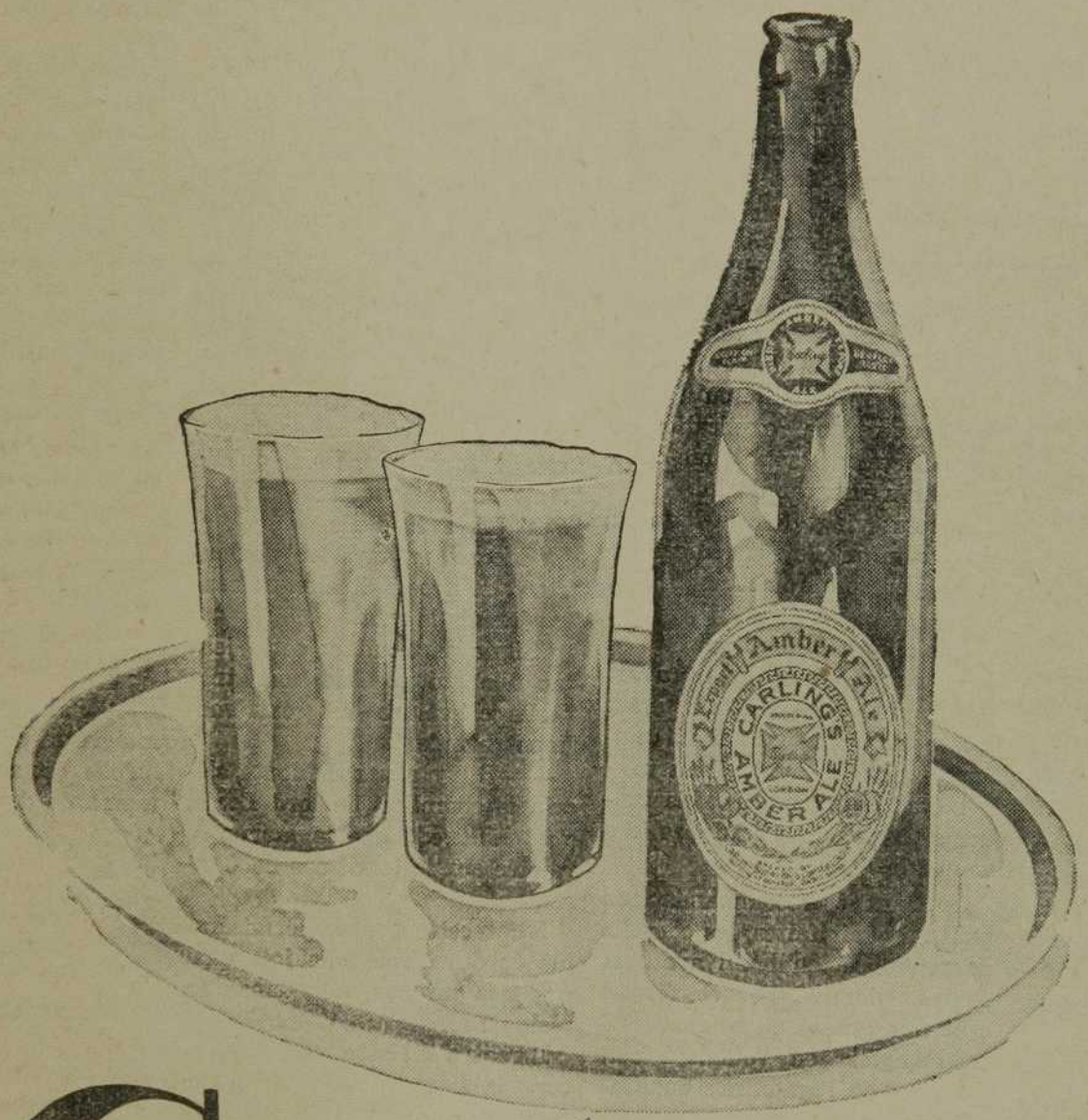
Et bientôt un peu de joie lui revint. Il fut joyeux de constater qu'on avait enlevé tout l'argent et tous les bijoux de sa compagne.

— Evidemment, conclut-il, je ne suis sûr de rien. Mais les probabilités sont pour de vulgaires cambrioleurs qui ont eu, ma foi, une idée à laquelle je n'aurais

LE BAUME PERSAN — l'article de toilette le plus attrayant. Odorant et rafraîchissant comme une douce brise d'été. D'emploi agréable. Crée des teints d'une grâce insurpassable. Rend la peau douce comme du velours. Adoucit et chasse toutes les irritations causées par la température. Adoucit et blanchit les mains. Toutes les femmes soucieuses de leur charme et de leur distinction emploient cet article de toilette pour leurs mains et leur figure.

Goûtez

sa Saveur Désaltérante



Carling's

Amber Ale

ECOUTEZ le Poste CKAC, Montréal ... tous les lundis et jeudis, de 8.30 à 9.00 P.M.... Suivez les intéressants programmes de radio Carling.

pas songé. et dont je les félicite... Mais pourquoi diable ces braves gens ont-ils fait disparaître Mildred?

Dans la salle à manger, des verres traînaient sur la table et aussi une bouteille d'excellent cognac laissée à moitié pleine et qui maintenant était vide.

Blanchon eut un ricanement satisfait.

Il venait de trouver l'explication cherchée.

— Ils se sont enivrés, dit-il. Puis ils ont trouvé drôle de jeter le cadavre à la rivière. Des cambrioleurs ivres, ça ne s'amuse pas de la même façon que de bons bourgeois.

Il remonta dans la barque louée, revint vers le Perreux.

Et il grommelait:

—C'est embêtant, tout de même. Moi qui comptais arriver au café de Madrid après lord Loris et trouver dans le troisième illustré le chèque désiré depuis si longtemps. Et maintenant, pas du tout... C'est moi qui arriverai le premier, et c'est milord qui trouvera dans le troisième illustré une lettre décevante.

Comme la barque abordait, il se demanda:

— Si, tout de même, j'arrivais le dernier, si je prenais le chèque et si je, disparaissais ensuite?...

Mais il secoua la tête avec découragement:

—Pas de bêtises, mon brave. Tu connais le noble seigneur pour qui tu travailles, sa puissance et sa volonté implacables. Tu sais trop qu'à la moindre infidélité, au moindre mensonge, tu serais un homme mort.

Et sur cette réflexion, l'honnête coquin qui avait de bonnes raisons pour ne pas duper "le patron", revint promptement à Paris.

Il rabroua Fédora qui le questionnait, il écrivit quelques mots et il courut s'installer au café de Madrid à la même place que l'autre jour, devant un vermouth citron et les journaux illustrés.

Quand lord Loris arriva, il ne put retenir un geste d'étonnement en s'apercevant que son complice était là avant lui. Et son sourcil se fronça.

Mais il eut assez d'empire sur lui-même pour se refaire immédiatement son ordinaire visage d'impassibilité.

Les deux hommes, celui qui partait et celui qui arrivait, n'échangèrent pas un regard. Le jeune Anglais porta avec indifférence sa main sur les journaux illustrés pendant que le garçon prenait sa commande. Sans que personne prit garde à lui, il fit passer dans sa poche une lettre sans adresse trouvée entre le deuxième et le troisième feuillet dans la troisième de ces publications.

Malgré son impatience, il n'ouvrit l'enveloppe que chez lui.

Il lut avec effarement:

"Colis disparu. Fruits mûrs probablement. Mais pas certitude absolue."

De ces deux lignes, il ne retint qu'un mot: "Disparu", et l'appliquant tout de suite à Mildred, il se demanda comment la jeune fille avait pu disparaître.

Dans l'impossibilité où il était de trouver une explication à cette énigme, il sentit une colère folle s'emparer de lui.

Il relut vingt fois la lettre ; puis, bien qu'elle fût rédigée de façon peu compromettante, il la brûla.

Que signifiait tout cela?

Le matin, Blanchan lui avait télégraphié que Mildred était morte et maintenant il lui annonçait qu'elle avait disparu.

C'était vraiment à se demander si Blanchon n'était pas devenu fou.

Oubliant les recommandations qu'il lui avait faites, les conseils de prudence qu'il lui avait si souvent donnés, l'ordre formel cent fois réitéré de ne rien écrire, l'Anglais en voulait à son complice de l'ignorance dans laquelle il le laissait.

— Ne pouvait-il pas, maugréait-il, être plus clair, plus explicite?

"Décidément, ce Blanchon est au-dessous de tout.

"J'ai eu tort de lui confier une besogne aussi délicate.

"Sa maison étant inondée, j'ignore où il s'est réfugié et je n'ai aucun moyen de communiquer avec lui, malgré l'urgence.

"Je suis persuadé que c'est à dessein qu'il me laisse ignorer son adresse...

"Ah! Blanchon, Blanchon, si tu abuses de ma confiance, si tu es un traître, ma vengeance sera terrible!

Mais bientôt le jeune homme haussa les épaules:

— Je deviens stupide, murmura-t-il.

"Si Blanchon était un traître, il serait en ce moment en possession du chèque... Non, c'est seulement un maladroit ou un malchanceux.

Le lendemain, dès l'aube, Blanchon se leva plus inquiet encore que la veille, se demandant ce qu'il allait faire.

En attendant, il sortit pour acheter, comme il en avait l'habitude, le *Petit Parisien* et il lut avidement tout ce qui concernait les inondations.

Soudain il poussa un cri de joie.

Il venait de lire ceci:

"Les eaux ont rejeté sur le "territoire de Charenton, le ca-"davre d'une jeune fille qui ne "paraît pas avoir plus de dix-"huit ans.

"Recouverte uniquement de "vêtements de nuit, il semble "que les eaux l'aient enlevé de "son lit.

"La maigreur extraordinaire "de son corps et le calme de son "visage font supposer qu'elle "était morte quand la rivière "s'est emparée d'elle.

"Encore un mystère doulou-"reux, dont peut-être on ne sau-"ra jamais le mot.

"Signe particulier: cette jeu-"ne fille qui possède une très "belle chevelure est extrême-"ment blonde."

——Il n'y a pas de doute, s'écria le complice de lord Loris, c'est Mildred, que la Marne a rejetée sur le territoire de Charenton.

Et, à cette pensée, le misérable éprouva une telle joie qu'il esquissa un pas de danse en pleine rue.

Il rentra à l'hôtel pour annoncer la bonne nouvelle à sa femme.

Fédora, très sommairement vêtue, était en train de faire sa toilette.

Il s'approcha d'elle à pas de loup et lui mit un violent baiser sur la nuque en criant:

— Coucou!

La femme sursauta:

— Tu m'as fait peur!

Mais elle remarqua aussitôt son air radieux.

— Il y a du nouveau, demanda-t-elle?

— Lis, répondit simplement Blanchon en lui tendant le *Petit Parisien*.

Elle parcourut à son tour le passage du journal relatant l'étrange trouvaille faite à Charenton et, comme son mari, elle s'écria:

— C'est Mildred!

— N'est-ce pas ? répliqua l'homme. Ce signalement correspond exactement au sien. C'est elle, j'en suis sûr.

— Moi aussi.

Alors, les deux misérables donnèrent libre cours à leur joie.

Enfin leur proie et leur trésor leur était rendu! Cette fois Mildred ne leur échapperait plus!

Elle était morte et bien morte. Ils étaient riches désormais et ils n'avaient plus rien à souhaiter.

Blanchon pour la dixième fois relut encore l'article du *Petit Parisien*.

Puis il dit:

— C'est bien ce que je pensais. Les cambrioleurs, pour une raison ou pour une autre, l'ont jetée à l'eau.

"Ah! les braves gens! Je leur abandonne volontiers ce qu'ils ont pris. Ce n'est pas moi qui porterai plainte contre eux.

— Pour sûr; ils nous ont rendu un fier service.

— Il faut que j'avertisse tout de suite lord Loris.

— Ce qu'il doit être inquiet, en effet!

— Dame, c'est fait pour ça!

— Tu vas lui écrire?

— J'ai envie d'aller le voir, malgré la consigne. Maintenant qu'elle est morte noyée, il y a moins de danger.

"Et puis, par écrit, ce serait vraiment difficile et scabreux d'expliquer les choses.

Le locataire de la Maison Blanche courut à l'hôtel Bristol et fit annoncer à lord Loris que le représentant de sir Dobson désirait lui parler à l'instant.

Cette désignation était convenue d'avance sans doute, car lord Edouard n'hésita pas une seconde et ordonna:

— Faites entrer.

Dès que les deux hommes furent seuls, le rigide Anglais regarda le Français d'un air sévère et méprpisant.

Mais l'autre s'écria:

— Lisez, mylord, avant de me juger.

Et il tendit le journal au noble seigneur.

Le gentilhomme lut.

Bientôt un sourire entr'ouvrit ses lèvres. Il avait déjà en partie compris.

Mildred était morte.

N'était-ce pas l'essentiel?

Le Liniment Egyptien Douglas est recommandé pour plaies au cou, excoriations, maladie des jeunes animaux, callosités et tumeurs des chevaux. Enlève excroissances de chair et affections du sabot. Arrête saignement instantanément.

Et il souriait, comme Blanchon, comme Fédora avaient souri.

Quand il eut terminé sa lecture, il demanda:

— Mais comment se fait-il?...

— Je vais vous expliquer, interrompit vivement Blanchon.

Et il raconta toute la vérité, simplement, sans essayer de truquer, car il savait qu'il avait affaire à forte partie et qu'on ne pouvait pas tromper lord Loris.

Quand il eut terminé, le jeune lord déclara:

— Il faut aller tout de suite à Charenton.

— C'était bien mon intention, car il est nécessaire de faire constater le décès.

— Il est surtout nécessaire de s'assurer que le cadavre en question est bien celui de Mildred.

— Milord, la vie offre parfois d'étranges coïncidences. Mais tout de même celle-ci me paraît impossible.

— A moi aussi. Néanmoins, il faut voir et je vais t'accompagner.

— Vous voulez?...

— Oui, car je le sens, je ne serais plus tranquille maintenant, si je ne voyais de mes yeux le cadavre de celle dont la mort a pour moi une telle importance.

"Et puis nous prendrons des précautions.

"Personne ne pourra me reconnaître. Tu vas louer une auto et te rendre à Charenton.

"Moi, j'irai de mon côté. Nous nous rencontrerons comme par hasard devant la porte de la mairie...

Le corps de la jeune fille rejeté par la Marne avait été déposé dans une salle basse de l'hôtel de ville.

On avait dressé des tréteaux, et sur la planche qu'ils supportaient, on avait étendu le cadavre, que l'on avait simplement recouvert d'un drap.

Blanchon s'adressa au gardien de la maison et, prenant un air de circonstnace, il lui dit:

— On a trouvé, paraît-il, une pauvre jeune fille noyée?...

— Oui, monsieur, une jeune fille qui devait être bien jolie!

Le locataire de la Maison Blanche se frotta les yeux comme pour essuyer une larme.

— J'ai bien peur, fit-il d'une voix brisée, que ce soit l'une de mes parentes. Ne pourrais-je pas la voir?

— Rien n'est plus facile, mon pauvre monsieur. On l'a déposée dans une salle tout près d'ici. Je prends la clef et je vous accompagne.

Le gardien s'éclipsa un instant, puis quand il revint avec la clef, il trouva le parent de la morte en train de causer avec un grand monsieur emmitouflé dans un pardessus de fourrure, un ami, sans doute, venu aux nouvelles avec lui.

Sans dire un mot il ouvrit la porte et il s'effaça pour laisser pénétrer les deux hommes.

Blanchon et lord Loris entrèrent.

Malgré la dureté de leur cœur, ils ne pouvaient se défendre d'une certaine émotion.

La salle, très faiblemenet éclairée, était nue et vide.

Au milieu, sur des tréteaux qu'un drap recouvrait, se dessinait un corps humain, froid et rigide.

Etait-ce celui de leur victime?

Ils allaient le savoir bientôt.

Ils firent quelques pas...

Maintenant, ils étaient devant le cadavre. Ils n'avaient plus qu'à soulever un pan du drap mortuaire. Mais ni l'un ni l'autre n'osait le faire.

— Eh bien? demanda le gardien qui etait resté près de la porte.

Les deux misérables sursautèrent à cette voix comme si la morte elle-même avait parlé!

Mais il fallait en finir.

Lord Loris, se raidissant, prit le parti de tirer lui-meme le linceul.

Le visage de la morte apparut et les deux hommes se penchèrent en meme temps vers la face blême, aux traits éternellement figés, pour reconnaître leur victime.

Mais soudain, ils reculèrent comme frappés d'épouvante par l'horrible vision qui s'offrait à eux.

Ils étouffèrent un juron et ils se regardèrent terrifiés.

— Ce cadavre... cette jeune fille... ce n'était pas Mildred!

IV

S'il n'y avait pas de réceleurs, il y aurait moins de voleurs, affirme la sagesse des nations, et c'est avec raison que la loi punit des mêmes peines ceux qui ont commis le délit et ceux qui ont permis ensuite d'écouler le butin.

L'idée de profiter des inondations et de la panique géné-

Voulez-vous lire un beau roman d'amour?

ACHETEZ

La Revue Populaire

d'AVRIL

LA VICTOIRE DE L'AMOUR

par MARGUERITE COMERT

ainsi qu'un roman Policier :

AU NOM DE LA LOI

par PAUL BRUINGUIER

COUPON D'ABONNEMENT LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la *Revue Populaire.*

Nom ..... *Adresse* .....

Ville ..... *Prov.* .....

Poirier, Bessette & Cie, Ltée, 975 de Bullion, Montréal, Canada

AVEZ-VOUS DEJA LU

LE FILM ?

Que vous connaissiez, ou non, cette revue, l'unique revue de cinéma de langue française d'Amérique, achetez le numéro d'AVRIL

— Nombreuses photos des étoiles les plus en vogue

— Potins des studios

— Biographies

Et le premier d'une série de

GRANDS CONCOURS SPECIAUX

avec CINQ PRIX EN ARGENT

Un roman d'amour COMPLET dans chaque numéro

EN AVRIL :

LA RAISON DU COEUR

par MARCEL IDIERS

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au *FILM*, 50 sous pour six mois ou $1.00 pour un an.

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, Rue de Bullion, Montréal, Canada

rale pour dévaliser la Maison Blanche était née dans le cerveau d'un de ces hommes qui, trop lâches ou trop habiles pour opérer eux-mêmes, se contentent d'indiquer les coups à faire et de prendre part à la vente des objets volés.

Henri Mouthon habitait, depuis cinq ans, une petite villa à Bry-sur-Marne, à flanc du coteau qui domine la rivière, presque en face de la Maison Blanche.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, gros et gras, paresseux et gourmand, qui aurait voulu faire fortune pour vivre ensuite à ne rien faire.

Mais ce rêve d'ambition, il ne l'appuyait ni sur le travail, ni sur l'épargne patiente qui conduit sur le tard l'honnête homme à l'aisance et à la tranquillité.

Economiser pour ses vieux jours?

Cette formule modeste et touchante qui résume les désirs de tant de braves gens lui faisait lever les épaules de pitié.

La belle avance d'être riche quand on est vieux!

Non, ce qu'il voulait, c'était la jouissance immédiate et, pour satisfaire ses appétits, il s'était laissé aller peu à peu aux plus louches besognes.

De son metier, il était placier en produits phamaceutiques.

Tous les matins, il allait à Paris. Il rentrait régulièrement chaque soir, quelquefois même d'assez bonne heure, car c'était un homme casanier, qui semblait se plaire dans sa maison.

Elle était d'ailleurs jolie la villa qu'il avait louée à Bry-sur-Marne quelques années avant l'epoque où commence ce récit.

Un canot, amarré près d'un embarcadère en bois, se balançait au hasard des remous et indiquait le goût du maître du lieu pour le plaisir du canotage.

Dans le pays, si beaucoup de gens trompés par la façade honnête de sa vie l'estimaient, on peut dire que tout le monde le craignait.

Car ayant été clerc de notaire dans sa jeunesse, il connaissait toutes les roueries de la chicane, il faisait les affaires d'un grand nombre de riverains, jardiniers et mariniers, et puis il prêtait à la petite semaine.

C'était un usurier des plus adroits et des plus habiles.

Dans le misérable troupeau de ses victimes, Mouthon jouissait d'un respect superstitieux.

Papelard et douceâtre, il était même parvenu à faire prendre son abject trafic pour une sorte de charité.

Il clamait sur les toits:

— L'argent que je vous prête, mes pauvres amis, n'est pas à moi. J'ai un bailleur de fonds, il exige de gros intérêts que je lui verse jusqu'au dernier sol.

"C'est un sale grigou. J'ai bien envie de l'envoyer promener. C'est alors qu'il vous serrerait la vis par exemple!

Les victimes protestaient, mains jointes:

— Ne faites pas ça, monsieur Mouthon, ne nous abandonnez pas!

Quelquefois, le dimanche, quand il recevait leur visite, il se mettait en colère, haussait les épaules.

— Ah! s'écriait-il, je me suis embarqué dans de jolies histoires et j'en ai un propre de repos hebdomadaire!

"Tout ça pour des croquants, pour des ingrats qui ne me nommeraient même pas conseiller municipal.

Les interpellés baissaient la tête pendant que Mouthon, l'air chagrin, continuait:

— Ma femme me le dit assez souvent : "Henri, tu es trop bon. A force d'obliger les autres, tu délaisses tes propres enfants. Pour tirer les autres de la gêne, tu les ruineras."

Les emprunteurs l'écoutaient comme des coupables.

— Nous savons que vous êtes bon, disaient-ils et quoique pauvres, nous ne voulons pas que vous en soyez du vôtre.

Et ils déposaient devant lui des offrandes en nature, leurs plus beaux fruits, les poissons les plus gros fraîchement pris dans leurs filets.

Il jouissait donc en apparence de la sympathie universelle; en réalité, on avait peur de lui.

Personne n'eût osé suspecter ses actes et en cas d'attaque, les défenseurs ne lui auraient pas manqué.

Sa position dans le pays était solide et sa réputation inattaquable.

Et cependant il recevait souvent d'étranges visiteurs.

Des passants ou des voisins attardés avaient vu quelquefois des ombres circuler dans le jardin à la lueur d'une lanterne sourde.

Ou bien, d'autres fois, c'était sur la rivière assombrie le clapotement des rames effleurant avec précaution les eaux immobiles.

C'est que le placier en produits pharmaceuetiques qui évoluait au grand jour, l'usurier qui se tenait tapi dans sa maison, comme l'araignée silencieuse au centre de sa toile tendue, ne s'en tenait pas à sa louche industrie.

Il était encore affiliée à une bande de cambrioleurs.

Il connaissait deux redoutables bandits.

Le premier, un ancien employé des postes et des télégraphes, condamné pour avair fabriqué et touché de faux mandats, s'appelait Montrelet.

A la maison centrale de Melun, où il avait passé plusieurs années, on lui avait donné un surnom qui devait lui rester.

— Que faisais-tu dans le civil? lui avait demandé un de ses codétenus à son arrivée à la prison.

— J'étais employé, à Paris, dans un bureau de poste.

— Tu donnais des coups de tampon?

— Oui.

— Et peut-être en as-tu donné quelques-uns de trop?

— Ça se pourrait.

Tous se mirent à rire et, depuis lors, on l'appelait Coup-de-Tampon.

Son complice était un ancien garçon coiffeur, assez bien tourné de sa personne, avec des prétentions à l'élégance et aux belles manières, le vrai type du rat d'hôtel et du cambrioleur mondain.

Il avait beaucoup de succès dans certains bars de Montmartre et des boulevards extérieurs.

C'était un homme à femmes et il était adoré des filles qui fréquentent les établissements de nuit.

Ses parents étaient de modestes ouvriers.

Mais il avait cru bon d'enrichir son nom d'une particule. Il se faisait appeler le vicomte de Grisolles. C'était un nom ronflant, qui sonnait bien, et qui devait lui permettre de faire beaucoup de dupes.

Ses amis, dans l'intimité, l'appelaient simplement Gri-Gri.

Quand la Marne, débordée, sortit de son lit, quand la nappe d'eau s'étendit dans la plaine, quand les riverains épouvantés commencèrent à fuir, Mouthon eut l'idée de profiter de tant de malheurs.

Pourquoi pas ? Gri-Gri et Coup-de-Tampon n'en étaient pas a leur coup d'essai et ils avaient déjà mené à bien des besognes plus difficiles.

Il rumina la chose toute une nuit et le matin en voyant le bas de son jardin noyé d'eau, le visage de l'usurier devint triomphant.

Il appela sa femme pour lui montrer l'étendue du désastre.

— Ida, Ida!

C'était une blonde et jeune femme, une ancienne gouvernante d'origine étrangère qu'il avait séduite et épousée dans des conditions peu honorables et qu'il avait réduite au rôle d'esclave.

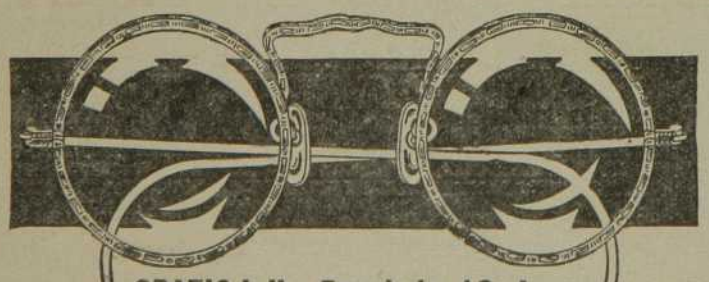
Craintive, muette, hochant une tête peureuse, elle parut.

— Viens ici, Ida, fit-il avec une joie diabolique en se retournant du balcon auquel il était accoudé, viens ici et regarde...

"N'est-ce pas beau?

Offre Sensationnelle!

VERRES A DOUBLE VUE



GRATIS! Un Essai de 10 Jours

Les lunettes les plus modernes et les plus au point avec verres grand format garantis améliorer votre vue et vous permettre de lire les textes les plus fins, de travailler, coudre et *voir de près ou de loin.* Ces lunettes sont garanties ne pas se casser ni ternir. Rien à payer — si vous n'êtes pas absolument satisfait. "Laissez-nous vous indiquer comment avoir une valeur de $15.00 pour $1.98. Mallez le coupon aujourd'hui.

$1.98

Dr. S. J. RITHOLZ OPTICAL CO., 300 Yonge St., Toronto, Ont., Can., Dépt. KC 699

COUPON D'ESSAI GRATUIT

Dr. S. J. RITHOLZ OPTICAL CO., 300 Yonge St., Toronto, Ont., Can., Dépt. KC 699

[ ] Je désire essayer vos lunettes suivant votre mode d'essai gratuit de 10 jours.

Nom _____ Age _____

Adresse _____ R.R. _____ C.P. No _____

Bureau de poste _____ Prov _____

"Tu te plains toujours de ne plus voir la mer. Eh bien! console-toi, la Marne, pour te plaire, devient pareille à l'Océan.

Et il eut un rire sardonique qui le secoua d'une atroce gaîté qui faisait mal à voir.

La jeune femme le regardait anxieusement de ses yeux éteints et profonds.

Une expression de vive douleur convulsa son visage quand son mari fit allusion à la nostalgie du pays natal qui la dévorait et d'une voix mal assurée, elle murmura avec une volubilité fiévreuse:

— Ne ris pas, Henri... d'affreux malheurs se préparent.

"Ne sais-tu pas qu'une vieille femme a été emportée hier par la rivière?

"Que nous réserve demain ? On vient de me dire que tous les gens qui habitent sur les bords de la Marne ont déjà fui.

—Ah! ils ont fui? Tant mieux, Ida, voilà de bonnes nouvelles que tu m'apportes.

La jeune femme haussa les épaules.

— Tu es fou! fit-elle en soupirant. Moi j'ai peur!

Mais il serra le bras de marbre d'Ida et se penchant sur elle, il dit en ricanant:

— Quand l'eau est trouble, la pêche est meilleure. Ne le sais-tu pas?

Ida recula avec effroi:

—Que veux-tu dire? Quel nouveau crime prépares-tu?...

— Allons donc! Pour qui me prends-tu, naïve Ida? Des crimes! En ai-je jamais commis?

La jeune femme hocha la tête affirmativement d'un air sombre.

L'usurier reprit:

— J'ai tué quelqu'un, moi, réponds?

— Je ne dis pas cela... Et pourtant il y a plusieurs manières de tuer...

Il eut un mauvais rire.

—Je ne t'en veux pas, dit-il, quoique tu ferais mieux de t'abstenir de juger ce qui ne te regarde pas.

"Oui, ma fille, tiens-toi-le pour dit. Occupe-toi de ton ménage, soigne ton pot-au-feu. C'est tout ce que tu peux faire.

— Je sais bien que je ne suis pas à la hauteur d'un homme comme toi. Tu me le dis assez souvent. Faut bien que je le croie.

— Qu'est-ce que c'est ? De la rouspétance maintenant?

— Non, mais je pense...

— Assez causé, ma fille. File rapidement à la cuisine, et en attendant que le déjeuner soit prêt, envoie-moi le petit.

— Olaf?

— Oui, Olaf! puisqu'il t'a plu de lui donner ce nom à coucher dehors, et que je t'ai cédé sur ce point.

La jeune femme, habituée à toutes les obéissances, disparut comme une ombre.

Bientôt parut un garçonnet de onze ans, au visage encadré de boucles blondes, aux grands yeux verdâtres pareils à ceux de sa mère.

— Tu vas partir pour l'école, commanda Mouthon.

— Oui, papa.

— En passant devant le bureau de poste tu déposeras cette dépêche.

Et il lui tendit en même temps un télégramme qu'il venait de rédiger et une pièce d'un franc.

Il ajouta:

— La receveuse te rendra un sou, tu le garderas pour toi. As-tu compris?

— Oui, papa.

— Et surtout n'oublie pas de faire la commission, ou gare à toi.

— Je n'oublierai pas, se hâta d'affirmer l'enfant, effrayé par la menace contenue dans les dernières paroles de l'usurier.

Et plus vite encore que ne l'avait fait sa mère et avec une légèreté de chamois, il disparut.

— Pourvu, murmura Mouthon, que Gri-Gri soit encore à Paris! Ce serait vraiment de la guigne s'il était déjà parti pour Nice, car avant longtemps on ne retrouvera plus une aussi belle occasion... Si Gri-Gri et Coup-de-Tampon sont tant soit peu habiles, nous pourrons faire fortune en une nuit.

L'usurier passa la journée dans le pays, cherchant à se renseigner sur ce qui se passait, dans la partie inondée.

De plus en plus, la vallée devenait un lac où les têtes d'arbres dessinaient des chemins bizarres, des points de repères trompeurs.

Il eut la satisfaction de voir, de loin, les propriétaires de la villa des Glycines partir en hâte sans rien emporter. Il se frotta les mains. Il savait que la villa des Glycines contenait beaucoup d'objets de valeur et depuis longtemps il y pensait.

Mais il surveillait surtout la Maison Blanche.

(A suivre)

DÉCOURAGÉE

le temps du déménagement approche

Avec désespoir, vous constatez que les forces vous manquent et vous songez dans quel état de faiblesse plus grand encore vous serez, une fois la tâche accomplie.

Comment se fait-il que vous ayez si peu de courage? Votre appétit fait défaut, vos nerfs sont surexcités, votre sommeil ne vous repose plus et vous vous levez le matin fatiguée . . . A votre insu, l'ANEMIE s'est emparée de vous.

Il vous faut surmonter ce moment de défaillance physique qui peut devenir alarmant . . . reprendre votre vigueur. Pour cela, ayez recours aux Pilules ROUGES, spécialement préparées pour les Femmes. Ce n'est pas trop tôt pour commencer à vous traiter, si vous voulez être en état de faire face à vos obligations.

Les Pilules ROUGES sont efficaces dans les cas de: Pâleur, faiblesse, manque d'appétit, sensation permanente de fatigue, essoufflement au moindre effort, troubles d'estomac, douleurs de dos, de reins, irrégularités, périodes douloureuses, troubles internes, qui sont des symptômes ou des conséquences de l'ANEMIE.

"Depuis deux ans, j'étais dans un grand état de faiblesse, presqu'incapable de faire mon travail; je ressentais beaucoup de douleurs à l'estomac, des maux de tête, une fatigue dans tous les membres, mes époques étaient très irrégulières, l'intestin fonctionnait difficilement. Je me décidai de faire l'essai des Pilules Rouges et quelques semaines plus tard, je me portais aussi bien que jamais, forte et en bonne santé. Je n'ai jamais pris de remède qui m'ait fait autant de bien; aussi, je recommande chaleureusement les Pilules Rouges." Mme Georges Benoit, 55, West Liberty, Waterbury, Conn.

Pilules ROUGES, partout ou par la poste: 50c la boîte ou 3, $1.25

PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ LES SUBSTITUTS qui ne sont pas pour votre avantage, mais pour celui du marchand.

Le Médecin des Pilules ROUGES recommande —OVONOL— pour les enfants

CONSULTATIONS MEDICALES PERSONNELLES — au — No 1570, rue S.-Denis, Montréal.

Pilules ROUGES

pour les Femmes Pâles et Faibles

Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1566, rue S.-Denis, Montréal.



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traineau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: $1.25. *En vente partout ou chez l'auteur.*

ALBERT PLEAU,

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval), P.Q.

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, Rue de Bullion, Montreal, Can.

Feuilleton du "Samedi"

DOULEURS ET JOIES

Par EMILE RICHEBOURG

No 19 *(Suite et fin)*

XXVIII

PERNUISET AVOUE

M. de Carmeille n'avait pas à s'occuper de M. de Canonge, les autorités ayant déjà donné des ordres concernant l'inhumation du suicidé.

Sur sa demande, on se mit à la recherche de mademoiselle de Nangis; elle n'avait pas reparu à son hôtel; vainement on fouilla la ville et ses alentours; la vieille fille avait disparu et nul ne pouvait dire de quel côté elle s'était dirigée.

Quelques personnes avaient bien remarqué une femme âgée, ayant des allures singulières, qui marchait rapidement, suivant le bord du lac; mais ces personnes l'avaient vite perdue de vue et ne pouvaient fournir d'autres renseignements.

Mademoiselle de Nangis s'était-elle noyée dans le lac? Il y avait lieu de le supposer.

Néanmoins des ordres furent donnés pour qu'on continuât les recherches dans un rayon de dix lieues aux environs de Luerna.

Le surlendemain, à huit heures du matin, eut lieu l'enterrement de celui qui avait été l'élégant baron Antonin de Canonge.

Quelques vieilles dévotes et une vingtaine de curieux suivaient son cercueil. Mais, dans le convoi, quatre hommes, quatre Français, se faisaient remarquer par leur attitude grave et recueillie: c'étaient James Lincoln, Georges Vibert, l'inspecteur de police Béchard et un de ses collègues.

Cet hommage rendu au suicidé par James Lincoln avait de la grandeur ; le fils de M. de Carmeille, non moins généreux que son père, ne voulait plus se souvenir que M. de Canonge avait été son ennemi; il oubliait les injures et pardonnait le crime. La tombe couvre tout.

Le soir de l'enterrement du baron de Canonge, on apprit à la villa Adriani que mademoiselle de Nangis avait été retrouvée errante dans la campagne, à quatre lieues de Luerna. En proie aux tortures de la soif et de la faim, la malheureuse vieille fille se traînait péniblement sur un chemin désert. Amenée dans une petite localité, elle s'était jetée avec voracité sur les aliments qu'on lui avait présentés. On l'avait couchée ensuite ; elle avait dormi pendant plusieurs heures.

Ce que M. de Carmeille avait demandé allait être fait: Deux femmes, deux religieuses, parlant parfaitement le français, avaient accepté la mission de conduire à Troyes la pauvre insensée.

Immédiatement après que la mort du baron de Canonge avait été constatée par un médecin, en présence des autorités de la ville de Luerna, l'inspecteur de police Béchard avait écrit à M. de Brumelle, pour lui apprendre l'événement tragique et le rôle que mademoiselle de Nangis avait joué dans cette affaire.

M. de Brumelle reçut la lettre de Béchard dans la soirée, au moment où il allait quitter le palais de justice.

— Voilà ce que le malheureux avait de mieux à faire, murmura le juge d'instruction après avoir lu.

Aussitôt il donna des ordres pour que Pernuiset fût amené devant lui le lendemain, à neuf heures du matin.

Quand M. de Brumelle arriva à son cabinet, un peu avant neuf heures, il trouva une seconde lettre de l'inspecteur de police, qui lui annonçait que mademoiselle de Nangis, frappée d'aliénation mentale, avait disparu de Luerna sans qu'on ait pu savoir encore où elle était allée.

Béchard informait également M. de Brumelle de la présence à Luerna de M. de Carmeille et de M. Georges Vibert, le fils du préfet de l'Aube.

" Ces messieurs, ajoutait-il, sont très inquiets au sujet de mademoiselle de Nangis. Sur leur demande, des recherches ont été ordonnées par les autorités italiennes, et, pour se conformer au désir qu'ils ont exprimé, dès que mademoiselle de Nangis sera retrouvée, on la ramènera à Troyes."

Béchard ne parlait pas dans sa lettre ni de James Lincoln, ni de sa mère, ni de madame de Carmeille. Il ne savait rien de ce qui se passait à la villa Adriani.

Deux larmes vinrent aux yeux de M. de Brumelle.

— Pauvre Arthémise! prononça-t-il, le cœur serré.

Il laissa échapper un soupir et resta songeur jusqu'au moment où on lui annonça l'arrivée de Pernuiset.

L'étrangleur fut aussitôt introduit dans le cabinet.

— Monsieur le juge d'instruction, je croyais que c'était fini, dit le misérable avec impudence et audace; est-ce que nous allons recommencer?

M. de Brumelle lui lança un regard où il y avait plus encore de dégoût que de colère, et répondit avec calme, mais d'un ton sévère:

— Vous oubliez devant qui vous êtes, Pernuiset; vous êtes un prévenu et moi un magistrat qui vous rappelle au respect que vous devez à la justice et à ceux qui le représentent.

Vous comparaissez ce matin devant moi pour la dernière fois.

— Eh bien, monsieur le juge d'instruction, j'en suis très content.

— Pernuiset, persistez-vous dans vos dénégations?

— Mais je ne nie rien, monsieur, rien; j'ai toujours dit la vérité, toute la vérité.

— Pernuiset, avec une impudence que les plus profonds scélérats eux-mêmes n'ont pas, vous avez constamment menti.

L'étrangleur haussa les épaules.

— Mais, continua le juge, que vous entriez ou non dans la voie des aveux, j'ai maintenant à votre dossier toutes les preuves du crime que vous avez commis aux Champs-Elysées. Votre culpabilité sera clairement et nettement établie devant le jury et vous n'échapperez pas, comme vous avez pu l'espérer, à la sévérité du châtiment que vous avez mérité. Et je vous en avertis, Pernuiset, vos dénégations effrontées rendront vos juges plus sévères.

En vous parlant ainsi, je ne vous tends pas un piège, je ne cherche pas à vous effrayer afin de vous forcer à avouer. Mais je voudrais que de vous-même, je vous le dis sincèrement, et pour qu'il vous en fût tenu compte, je voudrais que vous fissiez des aveux complets.

Vous gardez le silence?

—Je n'ai rien à dire, monsieur.

—Soit. Eh bien, vous allez voir que je ne suis plus gêné dans mon instruction par vos dénégations.

Vous prétendez qu'après avoir étranglé votre femme et vous être enfui de l'hôtel meublé où vous logiez, vous vous êtes caché tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour échapper aux recherches de la police; reconnu par Auguste Mouron, vous niez avoir été pendant quelques jours au service du baron de Canonge, en qualité de valet de chambre, et vous soutenez qu'Auguste Mouron vous prend pour un autre.

Je pourrais vous mettre en présence du cocher de M. de Canonge, et de la concierge qui, tous deux, vous reconnaîtraient; mais cette confrontation ne m'est pas nécessaire, j'ai là une déposition qui prouve suffisamment que vous êtes entré au service du baron de Canonge.

Cette déposition, Pernuiset, ajouta M. de Brumelle, regar-

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le numéro du 19 décembre 1931

dant fixement le prévenu, est signée Juliette Jomard.

L'étrangleur sursauta et changea de couleur.

Le juge d'instruction reprit:

— Juliette Jomard, dite Clérie, qui fut autrefois votre amie, déclare que c'est sur sa recommandation que le baron de Canonge vous a accepté pour valet de chambre. Eh bien, Pernuiset, êtes-vous pris, cette fois, en flagrant délit de mensonge?

Le misérable murmura quelques mots d'une voix sourde.

— Juliette Jomard, continua le juge d'instruction, ne nous a pas caché que vous aviez la passion du jeu et elle est convaincue, comme nous, que vous avez tué et volé votre femme, poussé par votre infernale passion.

Vous-même avez dit à Juliette Jomard que vous aviez une vingtaine de mille francs, avec lesquels vous étiez certain de gagner au jeu des sommes énormes. Voilà les vingt mille francs de la tireuse de cartes que vous convoitiez; pour vous en emparer, vous avez assassiné votre femme. La préméditation du crime est parfaitement établie. Où sont les vingt mille francs? Cachés quelque part. Vous l'avez dit à Juliette Jomard.

Vous voyez maintenant ce que deviennent vos mensonges ; la vérité se lève, ils sont anéantis.

Voilà pour le crime de la rue de Cléry.

Vous prétendez qu'aux Champs-Elysées, c'est une autre main que la vôtre qui a frappé James Lincoln; surpris au moment où vous dépouilliez la victime, vous prétendez que le manque d'argent, la faim, la misère, vous ont poussé à commettre le vol.

Autres mensonges qui ne peuvent tenir debout.

Pernuiset, la somme que vous avez trouvée dans l'armoire de votre femme ne vous suffisait pas pour tenter de nouveau la fortune du jeu!

Pernuiset, quelle somme le baron de Canonge vous a-t-il donnée pour assassiner James Lincaln?

Cette question, brusquement adressée, à laquelle le misérable ne s'attendait point, produisit sur lui un effet foudroyant. Il eut un haut-le-corps et recula en chancelant comme un homme ivre. Sa face livide, éclaboussée de taches rouges, était horriblement grimaçante.

Le magistrat poursuivit:

— Il me semble, Pernuiset, que vous perdez beaucoup de votre assurance. Vous le voyez, on peut nier, chercher à égarer la justice ; mais on ne réussit pas toujours à la tromper. Ce n'est pas sans raison qu'on nous représente la vérité ayant un flambeau à la main: elle se montre et la justice est éclairée.

Vous pouvez renoncer à votre système de défense, il s'est effondré, il n'existe plus; ce n'est point pour le voler que vous avez frappé James Lincoln; vous avez été le vil instrument d'un acte de vengeance aussi lâche que criminel.

Et si vous persistez à soutenir devant la cour d'assises et le jury que vous n'êtes pas l'auteur de l'agression à main armée des Champs-Elysées, voici ce que le ministère public répondra à l'avocat que vous aurez choisi pour défenseur:

"Pernuiset est coupable et aucune circonstance atténuante ne peut être réclamée en sa faveur, car les crimes monstrueux qu'il a commis rue de Cléry et aux Champs-Elysées étaient préméditès; il a étranglé sa femme pour s'emparer de l'argent qu'elle possédait: il a poignardé James Lincoln, non pour s'emparer de l'or et des bijoux que ce malheureux jeune homme avait sur lui, mais pour gagner une somme importante que lui avait donnée ou promise le baron de Canonge, son complice, l'instigateur de ce dernier crime.

"L'accusé peut nier ; mais il n'ébranlera pas notre conviction, qui est aussi la vôtre, messieurs les jurés.

"Pernuiset,— c'est prouvé,— était, sous le faux nom de Laurent, au service de M. de Canonge; celui-ci savait qu'il avait chez lui le meurtrier de madame Cadore. Le baron de Canonge était l'ennemi de James Lincoln et voulait sa mort; il a dit à l'accusé qui est devant vous:

"— Tu as étranglé ta femme pour t'emparer de l'argent qu'elle possédait; tu es joueur; à tout prix, il te faut de l'argent pour jouer. Eh bien, écoute, je hais un jeune homme appelé James Lincoln; débarrasse-moi de lui, tue-le et je te donnerai la somme que tu me demanderas pour prix de ton crime.

"Et Pernuiset, prenant en main la vengeance de son maître, a accepté le hideux marché.

"Assurément, messieurs les jurés, le baron de Canonge est le complice de Pernuiset et plus encore l'instigateur du crime commis aux Champs-Elysées ; mais l'accusé Pernuiset, assassin de sa femme, criminel endurci, dont le passé est déplorable, n'a aucun droit à votre indulgence; votre verdict repoussera les circonstances atténuantes."

Comme un fauve pris dans un piège, le mari de la Cadore promenait autour de lui son regard sombre farouche. Il était confondu, le misérable.

— Pernuiset, ajouta le magistrat, voilà ce que dira le ministère public. Vous êtes sous le coup d'une condamnation à mort.

— Non, non, hurla l'étrangleur, je ne peux pas être condamné à mort, pas même aux travaux forcés à perpétuité!

Et, se rapprochant brusquement du juge d'instruction:

—Puisque le baron de Canonge est mon complice, dit-il sourdement, pourquoi n'est-il pas en prison comme moi? Pourquoi ne nous avez-vous pas mis en face l'un de l'autre?

Je ne nie plus, c'est moi qui ai frappé James Lincoln avec le couteau-poignard, acheté par le baron de Canonge et qu'il a mis dans ma main; il m'avait promis vingt mille francs pour le débarrasser de son ennemi.

J'avoue, c'est ce que vous vouliez... Ah! ah! vous voilà content!... Mais nous verrons, tout n'est pas fini!

Le baron de Canonge est l'instigateur du crime des Champs-Elysées, vous le reconnaissez; je veux qu'on le voie, à la cour d'assises, assis à côté de moi sur le banc des accusés!

— Pernuiset, répliqua gravement M. de Brumelle, vous n'aurez pas cette satisfaction.

— Ah! ah! parce qu'il est baron et millionnaire !... Mais, comme moi, il est coupable, plus coupable que moi, et la justice, dont vous êtes le représentant, monsieur le juge d'instruction, est égale pour tous; si le baron de Canonge n'est pas à côté de moi sur le banc des accusés, je protesterai, je crierai, je hurlerai, je ferai un vacarme épouvantable, et ma voix furieuse sera entendue d'un bout à l'autre de la France.

— Pernuiset, prononça lentement le magistrat, le baron de Canonge est mort!

— Oh! fit le meurtrier.

Et les yeux démesurément ouverts, il regarda le magistrat avec ahurissement.

M. de Brumelle ajouta:

— Le baron de Canonge s'est fait justice lui-même.

Pernuiset courba la tête, et, pendant un instant, un tremblement nerveux le secoua violemment.

Le magistrat appela les gardes, qui emmenèrent le prévenu.

Enfin l'instruction de l'affaire de la rue de Cléry et des Champs-Elysées était définitivement terminée.

XXIX

A MONVIELLE

Armand-James Lincoln et Suzanne-Henriette Levasseur étaient mariés.

Nous savons que M. Levasseur avait reconnu sa fille et que, par un acte d'adoption, M. Lincoln avait donné son nom au fils de Léontine Dupré.

Ni M. de Carmeille, ni M. Levasseur, ni madame Lincoln, et moins encore les deux fiancés, n'avaient réclamé un contrat ; ils étaient simplement mariés sous le régime de la communauté.

Les malheureuses questions d'intérêt, si difficiles à traiter, souvent, n'existaient ni pour les uns, ni pour les autres.

James, pas plus qu'Henriette, ne s'étaient inquiété de l'apport de chacun d'eux dans la communauté.

Ils s'aimaient, ils s'étaient mariés pour s'aimer plus et mieux encore, si c'était possible, pour vivre de la même vie, voilà tout.

M. de Carmeille leur avait dit:

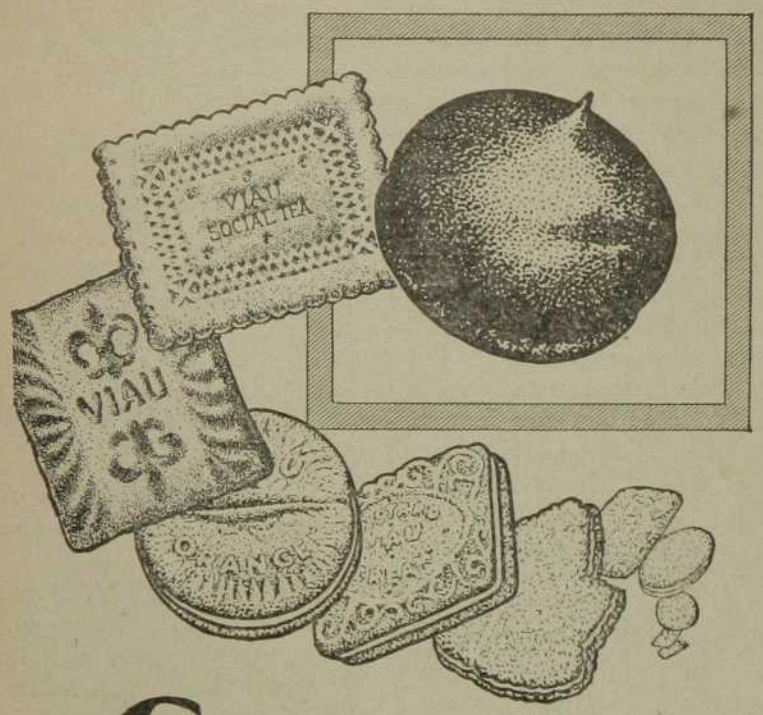
—James doit travailler, car tout homme, dans n'importe quelle condition il se trouve, doit être utile à son pays; ingénieur, James est appelé à rendre d'importants services à notre industrie nationale ; il se mettra au premier rang de ceux qui marchent en avant, qui veulent tous les progrès et la prospérité de la France.

C'est dans ce but, avait-il ajouté, que j'ai acheté pour James et en son nom, la filature de Monvielle. Cette importante usine, mes enfants, je vous la donne à tous deux, ce sont vos deux dots réunies, c'est le cadeau de noces que nous vous faisons, madame de Carmeille et moi.

Il était magnifique, ce cadeau de noces, près de trois millions!

Cela n'avait pas empêché M. et madame Levasseur de donner à leur fille, de la main à la main, cinq cent mille francs.

Elle ferait de ce capital l'emploi qu'il lui plairait. Elle pour-



Garantis frais

Les biscuits Viau vous viennent avec cet arôme délicieux du fourneau, signe qu'ils sont bien frais... parce qu'ils sont cuits aujourd'hui et livrés à votre épicier demain.

La garantie Viau que les biscuits sont frais vous assure que toute la variété que vous préférez vous est livrée dans l'état dans lequel les biscuits devraient être . . . Frais.

SOYEZ AUX ECOUTES
Poste C.K.A.C. chaque vendredi à 4.45 P.M., le concours de musique Viau. Vous avez l'occasion de gagner un superbe service à thé en argent plaqué.

LA CORPORATION DES BISCUITS VIAU LIMITEE, MONTREAL

Depuis 1867

BISCUITS VIAU

FRAIS—PARCE QU'ILS SONT CUITS DANS VOTRE PROPRE PROVINCE

4

N'oubliez pas d'acheter

LE FILM

Magazine de vues animées

En vente partout, 10c le numéro

DISQUES DE FOLKLORE CANADIEN

L'*Imperial Tobacco* tient à la disposition de nos lecteurs et lectrices des disques à double face et à double grandeur reproduisant, en pots-pourris, des chansons favorites de folklore canadiennes françaises. Il vous suffit d'envoyer votre nom et votre adresse avec douze timbres de 3 cents chacun (36 cents en tout) au Département D. Imperial Tobacco Company of Canada, Limited. Casier postal 1320, Montréal, P. Q.

rait faire du bien autour d'elle, puisqu'elle avait toujours tant aimé à soulager les infortunes.

Le mariage civil avait eu lieu en présence seulement de M. Levasseur, de mesdames Levasseur et Lincoln, et des quatre témoins, qui étaient, pour Henriette, le docteur Marcel Chauvret et un négociant français établi à Gênes, et pour James, Georges Vibert et un autre négociant de la ville également français.

M. et Madame de Carmeille étaient restés à la villa Adriani.

Beaucoup de personnes de Luerna assistèrent au mariage à l'église, qui, d'ailleurs, fut célébré sans bruit et sans éclat.

Une somme de vingt mille francs fut remis à la municipalité par M. de Carmeille, pour être distribuée aux pauvres et aux nécessiteux de la ville.

Une somme de dix mille francs fut aussi donnée au curé pour son église.

Cependant, le jour de l'arrivée des jeunes époux à Monvielle était fixé. Ils étaient attendus et l'on se préparait à les recevoir et à leur faire fête.

Nos personnages allaient tous, en même temps, quitter Luerna ; les malles étaient prêtes, on attendait les voitures commandées pour conduire les voyageurs à la gare la plus rapprochée.

Depuis quatre jours, c'est-à-dire depuis le mariage à l'église, James était resté à la villa Adriani, près de sa chère Valentine.—Il ne pouvait pas s'habituer, non plus que M. et madame de Carmeille, d'ailleurs, à l'appeler Henriette.

Madame Lincoln et Georges Vibert avaient continué à demeurer à l'hôtel, près de M. et de madame Levasseur; le docteur, également, n'avait pas quitté sa villa.

Il avait été convenu qu'à dix heures du matin on se réunirait à la villa Adriani et qu'on partirait de là, tous ensemble.

Madame Lincoln arriva la première, à neuf heures et demie. Elle était pâle, il y avait de la douleur dans son regard ; on voyait qu'elle faisait des efforts pour ne pas pleurer.

M. de Carmeille était seul dans le salon; ce fut lui qui reçut madame Lincoln et il s'aperçut aussitôt qu'elle était sous le coup d'une violente émotion.

—Léontine, qu'avez-vous? lui demanda-t-il devenu subitement inquiet.

— A vous, d'abord, j'ai à apprendre une mauvaise nouvelle.

— Encore! Mon Dieu, mais de quoi s'agit-il ?

Les yeux de madame Lincoln se remplirent de larmes.

— Quoi! reprit M. de Carmeille d'une voix pleine d'amertume, est-ce que la fatalité ne veut pas se lasser de nous poursuivre de ses coups? Est-ce que le malheur veut encore des victimes parmi nous? Nos enfants sont unis; après tant de longues et cruelles épreuves, nous étions heureux, enfin, tous heureux, et d'autant plus heureux que nous avions connu toutes les angoisses, toutes les souffrances, toutes les douleurs... Je croyais que nous étions arrivés au port et pour toujours à l'abri de la tourmente; je me trompais! Ah! le bonheur, le bonheur! Mais parlez, Léontine, parlez ! De quoi s'agit-il?

Madame Lincoln tira une lettre de sa poche et la tendit, ouverte, à M. de Carmeille.

— Elle a été adressée à Paris, et je l'ai reçue ce matin, dit-elle.

La lettre était datée de New-York.

Voici ce que lut M. de Carmeille:

"Madame,

"C'est avec douleur que je "prends la plume pour vous an- "noncer la mort de M. James "Lincoln, votre époux et mon "très estimable ami; il est mort "aujourd'hui, à cinq heures du "matin, prononçant votre nom "et celui de votre fils, et regret- "tant que vous ne fussiez pas "tous deux près de lui, pour vous "embrasser une dernière fois.

"C'est sur le paquebot, dans "les derniers jours de la traver- "sée, qu'il fut atteint du mal qui "l'a emporté.

"Quoique souffrant, dès qu'il "fut arrivé à New-York il s'oc- "cupa des affaires qui l'avaient "fait venir en Amérique et il "n'eut que le temps de les ter- "miner dans de très bonnes con- "ditions.

"— Je ne me sens pas bien, me "disait-il; j'ai hâte de reprendre "la mer; si je ne me trompe pas, "la mort est en moi; je voudrais "mourir près de ma femme et de "mon fils.

"Hélas! il ne devait pas avoir "cette dernière et suprême sa- "tisfaction.

"Le jour même qu'il avait "fixé pour son départ, il fut for- "cé de garder le lit. Je fis venir

"aussitôt un des premiers mé-"decins de la ville.

"Les soins n'ont pas manqué "à mon pauvre Lincoln ; mais "tout fut inutile, il n'y avait rien "à faire. Comme il l'avait dit, et "il le sentait bien, la mort était "en lui. Du reste, le médecin ne "crut pas devoir lui cacher qu'il "était dans une situation déses-"pérée.

"Hier, comprenant que sa der-"nière heure était proche, il fit "son testament. C'est à vous, "madame, qu'il lègue toute sa "fortune.

"Une partie de cette fartune, "vous ne l'ignorez pas, est en "Amérique; toutefois, madame, "votre présence à New-York ne "sera pas absolument nécessai-"re; mais vous aurez besoin d'un "mandataire ayant tous vos "pouvoirs.

"Je me tiens entièrement à "votre disposition, madame, et, "si vous le voulez, c'est moi qui "m'occuperai ici de vos inté-"rêts.

"Veuillez agréer, etc..."

Cette lettre était signée Arthur Bayle.

Ce monsieur Bayle était un des principaux manufacturiers des Etats-Unis. C'est lui qui, vingt ans auparavant, avait fondé, à New-York, cette fabrique de fleurs artificielles où Léontine Dupré avait été employée en qualité de directrice des ateliers.

C'est par ce même M. Bayle que mademoiselle de Nangis avait appris que James Lincoln n'était que le fils adoptif de l'Américain Lincoln et que madame Lincoln n'était autre que Léontine Dupré, l'ancienne amie de M. de Carmeille.

Celui-ci rendit silencieusement la lettre à la mère de James, puis il lui prit la main et la serra doucement.

— Léontine, dit-il au bout d'un instant, je comprends votre douleur, c'est une grande perte que vous venez de faire. Je sais ce que M. Lincoln a été pour vous et votre fils; c'était un brave et honnête homme; je regrette de n'avoir pas eu l'honneur de le connaître.

— Oui, répondit madame Lincoln en pleurant, il a toujours été bon pour moi et pour mon fils, et il nous a bien aimés. Mais que dois-je faire, maintenant? Conseillez-moi.

—Léontine, il faut sécher vos larmes et cacher à tous votre chagrin, surtout à James et à Valentine.

—Alors, vous pensez, comme moi, que, pendant un certain temps, je dois cacher à James la mort de mon mari?

—Oui, et aussi longtemps que cela sera possible. Nos enfants sont heureux depuis si peu de temps, Léontine ! Pendant un mois, au moins, laissez-les entièrement à leur bonheur. Oui, cachez-leur votre douleur, il faut faire cela pour eux.

Dès que nous serons à Monvielle, vous répondrez à M. Arthur Bayle. Avez-vous l'intention de vous rendre en Amérique?

— Non, non, je sens qu'il ne me serait pas possible de m'éloigner de mes enfants.

— C'est bien. Alors vous direz à M. Bayle que vous acceptez avec reconnaissance l'offre qu'il vous fait de se charger de vos intérêts à New-York et vous lui annoncerez l'envoi prochain de l'acte notarié en vertu duquel il pourra agir en votre nom.

Léontine, voici James et Valentine; essuyez vos larmes et montrez-leur un visage gai. Enfermez en vous votre douleur.

M. et madame Levasseur, le docteur Chauvret et Georges Vibert ne tardèrent pas à arriver.

A dix heures, les portes de la villa Adriani furent fermées : on monta dans les voitures et l'on se rendit à la gare.

Le soir, à sept heures et demie, on arriva à Grenoble. On descendit dans un hôtel où André Legay avait retenu, depuis l'avant-veille, les appartements des voyageurs et commandé leur dîner, qui leur fut servi dans un très joli salon préparé pour la circonstance.

Les jeunes époux et ceux qui les accompagnaient devaient faire leur entrée à Monvielle, le lendemain, à onze heures.

D'après les instructions données par M. de Carmeille, les ateliers de l'usine ne seraient pas ouverts. Pour les ouvriers et les employés, pour tout le monde, ce serait un jour de grande fête. Chaque ménage, suivant le nombre de personnes, avait reçu une gratification. Une somme de quinze mille francs avait été ainsi distribuée. On avait invité les parents et les amis des communes voisines.

A partir de neuf heures, les habitants de la petite ville commencèrent à se masser sur les places publiques, principalement devant l'usine et l'habitation du directeur, une grande et belle maison qu'on appelait dans le pays: le château.

Les jeunes filles étaient dans leurs plus beaux atours ; elles savaient que le soir il y aurait un grand bal champêtre.

La joie était générale.

Toutes les maisons étaient pavoisées; partout des drapeaux, des oriflammes, des guirlandes de fleurs et de feuillages.

Dans la rue principale, par laquelle le nouveau directeur et sa suite devaient passer, on avait élevé trois magnifiques arcs de triomphe.

Mais, disons-le, tout cela n'était pas seulement pour souhaiter la bienvenue au nouveau directeur, la population voulait en même temps rendre hommage à la jeune mariée, à la jeune femme qui allait vivre au milieu d'eux.

A dix heures, une voiture, à laquelle deux chevaux étaient attelés, entra dans la ville. De tous les côtés, on se mit à crier:

—Ce sont eux, les voilà!

Mais il n'y avait qu'une voiture et dans cette voiture deux hommes seulement. C'était une fausse alerte.

Le landau entra dans la cour du château dont la grande grille était ouverte, et les deux hommes mirent pied à terre. C'étaient M. de Carmeille et M. Levasseur.

André Legay, tête découverte, s'empressa de venir à eux. En reconnaissant dans le compagnon de M. de Carmeille l'homme du cimetière, l'homme qui avait ordonné d'ouvrir le cercueil de mademoiselle de Carmeille, le mari de Georgette ne put réprimer un vif mouvement de surprise M. de Carmeille sourit.

— Mon cher André, dit-il, je vous félicite ; il a été fait ici beaucoup plus que je ne demandais. Vous allez recevoir magnifiquement le nouveau directeur de la filature et sa jeune femme.

— Monsieur, répondit André, je suis heureux de vous dire que ce sont les ouvriers qui ont tout fait; c'est de tout cœur qu'ils se sont mis à l'œuvre.

—Ce sont tous de braves gens; avec eux, on peut répondre de l'avenir et de la prospérité de la filature.

André, allez chercher, je vous prie, Bertrand et le père Loriot; j'ai quelque chose à vous dire à tous trois; nous vous attendrons dans le petit salon.

Le jeune homme salua et s'éloigna.

Un quart d'heure après, il reparut suivi de Bertrand et de Loriot.

— Messieurs, leur dit M. de Carmeille, montrant M. Levasseur, vous reconnaissez monsieur, sans doute, mais vous ne savez pas son nom. J'ai l'honneur de vous présenter mon ami, M. Henri Levasseur, le père de celle qui est depuis quelques jours madame James Lincoln.

Nous n'avons plus à parler de ce qui s'est passé au cimetière de Troyes; on vous a dit que vous ne commettiez pas une mauvaise action, c'était vrai. Ce que vous avez fait, mes amis, je vais vous le dire, vous avez enlevé de son cercueil une jeune fille qui n'était pas morte!

Les trois hommes se regardèrent avec effarement.

— Je ne vous apprendrai pas, continua M. de Carmeille, pourquoi celle qu'on appelait à Troyes la belle Valentine fut enterrée vivante; il y a là un secret de famille; mais je dois vous prévenir que dans madame James Lincoln, la fille de M. Levasseur, vous reconnaîtrez Valentine de Carmeille. Et, en effet, c'est la même personne.

Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre, et j'ajoute: Vous ne devez pas chercher à comprendre.

Qu'il vous suffise de savoir que celle dont vous avez ouvert le tombeau est maintenant la femme du directeur de la filature de Monvielle.

Vous voilà prévenus, vous ne pouvez plus être surpris ; que jamais rien dans votre attitude et vos paroles puisse faire supposer à d'autres que vous avez connu madame James Lincoln autrefois, quand elle s'appelait Valentine de Carmeille.

Mais je vous connais, mes amis, je suis sûr que vous ne trahirez pas la confiance que j'ai en vous.

— Plutôt mourir, monsieur ! s'écria André.

Les deux autres répétèrent:

—Oui, plutôt mourir!

—C'est bien, dit simplement M. de Carmeille.

Les trois hommes se retirèrent.

A onze précises, trois voitures entrèrent à Monvielle, au grand trot. Dans la première se trouvaient les mariés, madame Levasseur et madame Lincoln ; dans la deuxième, madame de Carmeille, le docteur Chauvret

et Georges Vibert; dans la troisième, la fidèle Louise et la vieille servante des époux Levasseur.

Bientôt les voitures ne purent plus qu'aller au pas; la population était tout entière dans la rue; l'enthousiasme ne saurait se décrire, toutes les têtes étaient découvertes ; des centaines de mains agitaient des mouchoirs, et ouvriers, ouvrières, enfants et vieillards criaient:

"Vivent les mariés ! Vive le nouveau directeur! Vive la mariée! Vive madame James Lincoln!

Les jeunes époux étaient émus jusqu'aux larmes!

Ils saluaient de la main et par des mouvements de tête.

— Merci, mes amis, disait James, merci!

On les regardait, on les admirait.

— Comme ils sont jeunes et beaux tous les deux! disait-on.

—Et comme ils ont l'air bon!

Dans la cour du château plusieurs bouquets furent offerts à la mariée et une fillette de dix ans lui adressa un compliment auquel, après avoir embrassé l'enfant, elle répondit par quelques paroles de remerciement, disant qu'elle était pénétrée de reconnaissance pour la réception qui lui était faite et l'affection qu'on lui témoignait avant même de la connaître.

Ensuite, s'adressant à James, un vieil ouvrier de la filature prit à son tour la parole. Avec émotion, en termes chaleureux, il souhaita la bienvenue au nouveau maître.

Le jeune homme répondit par un petit discours improvisé, qu'il prononça d'un ton familier et qu'il termina par ces mots:

"Nous allons travailler ensemble et, j'en suis convaincu, vous me rendrez ma tâche facile. La prospérité de la filature et de la commune de Monvielle sera plus encore votre œuvre que la mienne. Vous me dites que je peux compter sur vous; je réponds : Comptez aussi sur moi. Toujours, dans toutes les circonstances, vous trouverez en votre directeur un ami!

On se mit à table à midi. Ce déjeuner était presque un banquet, car il y avait plusieurs invités, entre autres le maire et le curé de Monvielle, Bertrand. André et Georgette.

Le repas fut très animé, très gai; au dessert le curé se leva et porta un toast à la santé des mariés; le maire but à l'avenir de la filature, c'est-à-dire à la richesse de la commune.

La mère de James était placée à côté d'André.

— Monsieur André, lui dit-elle, je suis heureuse de vous voir à Monvielle, car je sais que vous aimez beaucoup mon fils.

—C'est vrai, madame, et M. James Lincoln aura en moi un de ses serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués.

— Oh! je sais que mon fils peut compter sur vous; je vous connais, monsieur André.

—Pas beaucoup, madame.

— Vous vous trompez ; je vous connais beaucoup, car j'ai eu l'occasion d'apprécier la délicatesse de vos sentiments.

Le jeune homme la regarda avec surprise.

— Monsieur André, reprit-elle, chantez-vous quelquefois à votre jeune femme la jolie romance que vous chantiez un matin dans votre chambre, et que mademoiselle Georgette écoutait, appuyée à sa fenêtre ? Mademoiselle Georgette n'était pas seule à vous écouter, monsieur André. Quand vous eûtes chanté le dernier couplet de la romance, vous vîntes aussi vous appuyer à votre fenêtre; alors, vous et mademoiselle Georgette vous vous êtes souhaité le bonjour, puis vous avez causé.

Eh bien, monsieur André, ce que vous avez dit l'un et l'autre ce jour-là, je l'ai entendu; j'étais dans une chambre de l'hôtel de France où j'avais passé la nuit.

— Ah! madame, madame! fit le jeune homme, c'est donc vous.

—Que voulez-vous dire?

—C'est donc vous qui m'avez recommandé à M. de Carmeille.

— Monsieur André, répondit madame Lincoln en souriant, vous vous recommandiez par votre seul mérite.

— Ainsi, madame, Georgette et moi nous vous devons...

— Rien, interrompit-elle.

— Tout, madame, tout, ma position actuelle, notre bonheur.

— Aimez toujours mon fils, monsieur André. Mais taisons-nous, voilà M. le curé qui parlé, écoutons-le. . . . . .

. . . . . .

Le soir, après la fête villageoise, qui se prolongea jusqu'à minuit, Georgette dit à André en rentrant dans leur petit appartement:

— André, n'as-tu pas remarqué, comme moi, une chose bien singulière?

—Quelle est cette chose singulière, Georgette?

— Comme madame James Lincoln ressemble à mademoiselle Valentine de Carmeille!

André se mit à rire bruyamment.

—Tu ris, mon ami, tu te moques de moi, et pourtant... Ecoute, je n'ai vu que deux ou trois fois mademoiselle de Carmeille; mais si je n'étais pas bien sûre qu'elle est morte, je croirais que madame James n'est autre que la belle Valentine.

— A cela, ma chère Georgette, je réponds qu'il existe des ressemblances extraordinaires. Tu sais combien M. James Lincoln aimait mademoiselle de Carmeille...

— Oh! oui, il l'aimait, la pauvre Valentine!

— Eh bien, Georgette, une chose dont tu peux être certaine, c'est que notre directeur n'aurait pas épousé mademoiselle Henriette Levasseur si elle n'avait pas ressemblé un peu à la belle Valentine de Carmeille.

Mais ne parlons plus de cela, ma Georgette ; j'ai d'ailleurs quelque chose à t'apprendre.

— Quoi donc, André?

—Tu sais, notre bonne fée, ta marraine et la mienne?...

— Eh bien?

—Elle existe réellement, Georgette: je connais maintenant la personne qui m'a recommandé à M. de Carmeille et lui a dit que nous nous aimions.

— Vrai, tu la connais!

— Te rappelles-tu le jour ou, pour la première fois, je t'ai dit que je t'aimais? C'était un matin, tu étais à ta fenêtre et moi à la mienne.

— Je me souviens, André; va, ce que tu m'as dit ce jour-là, je ne l'oublierai jamais.

— Eh bien, Georgette, ce que je t'ai dit et ce que tu m'as répondu, une dame, qui logeait à l'hôtel de France, l'a entendu. Alors elle s'est intéressée à nous, qui étions pauvres, sans parents, sans amis, sans protecteurs, seuls au monde, et elle s'est dit : Je serai leur protectrice!

— Notre bonne fée, André. Mais qui donc est-elle?

— Elle est la mère de notre directeur ; notre bonne fée, Georgette, c'est madame Lincoln!

CONCLUSION

Il y a trois ans que James et Valentine sont mariés.

Ils ont porté le deuil de M. Lincoln; depuis, rien n'est venu troubler leur tranquillité, leur bonheur. Ils s'adorent, ils seront toujours heureux.

La naissance d'un enfant a mis le comble à toutes leurs joies. C'est un petit garçon; il se porte à merveille et est beau comme le jour; il commence à parler et court comme un petit lièvre.

— James, il te ressemble, dit la jeune mère ravie.

— C'est à toi plus encore qu'à moi qu'il ressemble, répond l'heureux père.

La filature de Monvielle occupe maintenant plus de deux mille ouvriers; elle a acquis l'importance des filatures de Troyes et d'Andilly réunies.

James Lincoln fait faire de nouveaux progrès à notre grande industrie cotonnière. Comme M. de Carmeille de Troyes, il lutte contre l'Angleterre.

M. et madame de Carmeille habitent à Paris les quatre mois de la saison d'hiver et trois mois au château des Cormiers; les autres mois ils sont à Monvielle, près de leurs enfants. Alors toute la famille se trouve réunie; car M. et madame Levasseur, qui habitent également Paris, viennent toujours à Monvielle en même temps que M. et madame de Carmeille.

Quant à la mère de James, elle demeure constamment à Monvielle; avant la naissance de l'enfant, elle allait, de temps à autre, passer quelques jours à Paris; maintenant elle ne peut plus quitter son fils et sa belle-fille.

—C'est le petit qui me retient ici, dit-elle en souriant.

Elle a gardé son hôtel de la rue de Balzac: il est le pied à terre des jeunes epoux lorsqu'ils vont à Paris.

Les personnes qui ont connu Valentine de Carmeille ne pensent plus à elle depuis longtemps. C'est ainsi, tout s'oublie. Et si un jour on reconnaissait dans madame James Lincoln la belle Valentine, on croirait, comme Georgette, la jeune femme d'André Legay, que ce n'est qu'une ressemblance.

Aussi souvent que cela lui est possible, Georges Vibert vient passer une semaine et quelquefois quinze jours avec ses bons amis de Monvielle.

On parle de son prochain mariage avec une jeune et charmante personne, fille unique d'un riche armateur du Havre.

(Suite à la page 40)

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

Le Fantôme des Bruyères

Par Guy d'Aveline

No 6 *(Suite)*

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean Myralis veut épouser la baronne de Coëtmeur dont il a assassiné le mari. Il incendie le château de Coëtmeur et enlève la baronne et son fils.

Un vieux pêcheur, le père Caraudec, trouve par hasard le fils de la baronne.

Dix-huit ans après. La fille de la baronne de Coëtmeur, Mary-Anne aime son cousin Yvon de Kerlor. Mais celui-ci lui préfère une intrigante, Yolande de Penhoet.

Des événements étranges se passent à la Tour Maudite, où demeure Myralis.

L'abbé Noël, protégé du curé de Pleucadeuc, vient fréquemment au château de Kerlor.

Yvan est appelé subitement à partir pour une croisière.

X

LES SECRETS DE LA CATOUCHE

La Catouche silencieuse, le regarda partir et quand sa mâle silhouette eut disparu dans l'ombre du soir tout au loin, elle rentra au fond de la pièce, s'approcha du lit ouvrant une porte étroite dissimulée dans le placard et dit:

— Il est parti!

Personne ne répondit, elle écouta un instant puis répéta:

— Venez... Il est parti!

Alors elle courut à la porte, descendit le perron de deux marches et tourna derrière la maison où se trouvaient en quantité des mégalithes de toutes sortes.

Parmi eux était un immense dolmen qu'entouraient çà et là des cromlechs et des menhirs, sur lesquels la mousse, les herbes folles, les bruyères et le lierre montaient.

La Catouche s'agenouilla courbant son front vers la terre, procédant sans doute à quelque manoeuvre occulte et mumrura dans le silence de la nuit, dans l'immobilité des pierres:

— Le danger est passé!

Sans attendre l'effet de ses paroles, elle se releva heurtant la pierre par trois fois, puis rentra chez elle de son pas traînard de femme vieillie sur qui les ans ont apporté un peu de caducité.

Alors tournant sa tête vers le lit elle cria encore:

— Venez! il est parti.

Soudain, la porte étroite où, avant de sortir, avait regardé la Catouche, s'ouvrit sans bruit, glissa dans des rainures qui se confondaient facilement avec la boiserie, livrant passage à une forme sombre qui se dessina bientôt plus parfaitement.

S'approchant de la table où la *groac'h* allumait la lampe, elle s'assit sans parler.

Le Fantôme des Bruyères était chez la Catouche ! La sorcière avait-elle donc vraiment du pouvoir?

Elle regarda ce fantôme vêtu de noir, mais ne vit pas son visage car... il pleurait, le visage dans ses mains.

Elle voulut prendre ces mains pâles et blanches où un anneau d'or mettait de douces lumières sur la transparence des doigts... mais les mains s'obstinèrent cachant le secret du visage.

Alors s'agenouillant devant le fantôme la Catouche lui baisa les genoux, questionnant d'une voix humble de tendresse et de prière :

— Pourquoi?... pourquoi?...

— J'ai entendu... Il part! Oh! comme elle va souffrir maintenant !

. . . . . .

C'était à l'heure où Yvon de Kerlor rentrant au château, annonçait à sa mère et à Mary-Anne qu'un ordre pressant l'obligeait à partir pour le lointain pays d'Amérique.

XI

MARY-ANNE PLEURE

Devant le petit bureau élégant et coquet que Madame de Kerlor lui avait donné, Mary-Anne de Coëtmeur écrivait.

De temps en temps, se sachant bien seule, elle essuyait de son mouchoir brodé les larmes claires et cristallines qui couvraient son visage. Elle leva vers le Christ d'ivoire attaché à la tête du lit un regard de détresse pour puiser devant cette sublime image de la douleur et de la résignation un peu de courage dans sa propre douleur, puis reprenait la plume.

"Ce que je craignais est arrivé. Je sais que Myralis est jaloux d'Yvon, il veut épouser Yolande et pour cela a obtenu qu'il parte. Il est capitaine, mais . . . si loin! Quand le reverrai-je?... Ne serai-je pas morte à son retour? D'ici un an! Oh! comme la pauvre Mary-Anne sera près de la tombe! Mais au moins il aura goûté au bonheur, il le possédera puisque fiancé depuis hier à Yolande il l'épousera au retour.

"Déjà la journée s'achève plus triste que les autres pour moi car mon espérance est morte. Je savais qu'un jour ou l'autre quand il connut Yolande, il l'aimerait fatalement ; elle est si belle que sa vue éblouit tout le monde! Je savais qu'il l'épouserait, que ce jour-là mon cœur se briserait. Il commence!... Je le sens qui saigne, qui se lamente et pleure au-dedans de moi...

"Malgré tout je me refusais à penser que cet événement arriverait si vite.

"Hélas j'ai vécu depuis que j'aime Yvon avec la pensée qu'il ne serait jamais à moi et que toute la tendresse de sa belle âme loyale irait à un autre. Combien de fois sa mère ne m'a-t-elle pas entretenue de ses projets pour l'avenir de son fils! Combien de fois lui aussi ne m'a-t-il pas conté son amour pour Yolande, sa peine quand elle s'occupait— la coquette—d'un autre que lui, sa jalousie enfin quand Myralis leur avait avoué ses desseins!

"Mais, ma tante, mais Yvon me parlaient de ces choses comme à un être insensible ou qui ne compte pas ; comme à une statue quelconque qui ne peut rien éprouver, rien ressentir, qui ne connaîtra jamais la douleur ou le regret!

"Comment d'ailleurs eussent-ils pensé autrement tous les deux? Je suis pauvre, laide, insignifiante, il me semble. On ne peut faire attention à moi !... Yvon est si beau, si bon, son cœur noble et loyal méritait mieux que l'humble petite Mary-Anne que je suis.

"Les uns prétendent pourtant que je suis belle! Quelle ironie! Les autres que je suis bonne ! Quelle erreur!... Si j'avais été l'un et l'autre, Yvon m'eut aimée !

"Pourvu qu'il soit heureux avec Yolande !... Il me semble que j'aurais trouvé d'autres mots pour exprimer mon bonheur quand elle a dit simplement et banalement:

— J'espère Yvon qu'à votre retour on me nommera Madame l'Amirale.

"Peut-on désirer autre chose; peut-on avoir d'autre ambition quand on a l'amour d'Yvon?

"Moi qui n'ai rien que lui, je l'aime à mourir de douleur de son indifférence et elle qu'il adore reste presque insensible? Pourquoi a-t-elle le cœur si sec, si occupé de frivolités? Elle est bonne cependant. Le grand malheur c'est qu'elle veut briller à n'importe quel prix. La vie fastueuse et folle de Paris l'attire, notre poétique Bretagne ne lui parle par au cœur. Elle n'en comprend pas la beauté sauvage; la grande voix des choses n'a pas d'écho dans son âme.

"Oh! mon Dieu! acceptez mon sacrifice pour le bonheur d'Yvon! Depuis tant d'années que je l'aime, mes souffrances et mes larmes ont bien acheté son bonheur!..."

Un sanglot arrêta soudain la plume sur le journal intime. D'énormes taches couvraient le papier car les pleurs tombaient avec les confidences faites.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le numéro du 19 mars 1932.

GRATIS!

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

DEPUIS 70 ANS

par sa formule unique, complète, merveilleusement conçue pour la beauté du teint et la santé de la peau,
la Crème Simon veille, jour et nuit, sur votre beauté

CRÈME SIMON

bien observer le mode d'emploi

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dept. 515, Toronto 8, Ontario.

Comme vermicide, une excellente préparation est le Mother Graves' Worm Exterminator. Il a sauvé la vie à des quantités d'enfants.

Elle ne pouvait plus supporter sa peine, pauvre petite âme ignorante encore du charme de sa beauté!... Du charme pur et tendre, infiniment plus durable que celui qui émanait d'Yolande ! pénétrait dans les cœurs, les gardant à jamais sans crainte aucune que l'impression s'effaçât un jour.

Elle ferma le cahier car elle ne se sentait plus la force d'écrire. Elle irait puiser un peu de courage dans le coin sombre de la vieille église d'où elle sentait chaque fois l'apaisement descendre en elle et lui donner une accalmie dont elle avait besoin.

Puis en revenant, oh! comme elle avait encore à faire avant le départ! Trois jours!... Ce ne serait pas trop pour préparer les malles d'Yvon!

Elle descendit rapidement son deuxième étage, passa au salon où elle trouva sa tante un peu triste du départ mais Yvon radieux de son bonheur assuré, pensait-il.

—Je vais jusqu'à Pleucadeuc, tante, dit-elle, de sa jolie voix douce; je passerai chez l'abbé Le Gaël, as-tu des commissions?

— Non, ma chérie, sinon nos compliments, et reviens-nous vite.

— Oui, petite Mary-Anne, reviens vite, j'ai si peu de temps à te voir maintenant.

Elle tressaillit, la joie monta de son cœur à ses yeux, illuminant son délicat visage, mais la réalité revint en sa pensée; elle répondit d'une voix calme malgre le tumulte de son cœur:

— Je ne suis jamais longtemps dehors à moins que ma tante et toi ne soyez avec moi... Tu sais bien Yvon que j'aime notre Kerlor.

Il fut pris soudain par le pouvoir de la terre, par l'amour du pays, par le lien du foyer et soupira à mi-voix:

— Ah! si seulement Yolande aimait notre Bretagne, notre manoir, notre vie de famille comme toi!

Mary-Anne s'éloigna marchant rapidement pour être plus tôt de retour. Le soleil était chaud et l'ombrelle ouverte mettait autour de la jeune fille comme un encadrement de miniature où le buste s'épanouissait plein de grâce et de fraîcheur.

Elle vit de loin Madame Lermeuven et son mari qui se dirigeaient vers le manoir; ils allaient sans doute, pensa--t-elle, faire leurs adieux à Yvon. Chacun savait maintenant son départ précipité.

— Oh! Oh! mignonne, dit Madame Lermeuven, vous avez pleuré! Je comprends... quand on s'éloigne au delà des mers... le retour est souvent une vilaine attente...

— J'espère le revoir, Madame. Ce n'est pas comme s'il partait pour se battre... Une mission du gouvernement est plutôt un honneur.

— En effet... Et... me trouvez-vous maigrie?

Mary-Anne sourit : la question était inévitable.

— Oui Madame, un peu, concéda-t-elle.

— Tu vois Léon, je te l'avais bien dit, fit-elle d'un air triomphant à son mari.

—Tiens!... Tu me fais penser, répliqua Monsieur Lermeuven, qu'un jour... Oh! il y a de cela dix à quinze ans... Tu sais pendant la fête à...

— Mais tu l'as déjà dit ! interrompit sa femme. Cette pauvre Mary-Anne n'a que faire de tes histoires! Tu racontes toujours la même chose... Allons faire un tour avant d'aller à Kerlor, cela te fera maigrir et moi aussi. A propos, l'avez-vous vu Mary-Anne ce Fantome des Bruyères?

— Oui, dit la jeune fille.

— Oh! Comment est-il?

— Je n'ai pas vu son visage, mais seulement sa silhouette.

— Madame Le Quenel l'a aperçu aussi l'autre soir, elle a été si effrayée qu'elle a failli en courant perdre sa perruque mal assujettie et qu'entrainait le poids du chapeau. Elle est arrivée dans une tenue irrésistible.

Mary-Anne se mit à rire.

— La sueur avait fait d'effrayants ravages sur son fard, son visage était traversé en tous sens de sillons blancs, rouges et noirs... C'était d'un drôle!...

— Ah! je crois bien! s'exclama Monsieur Lermeuven. On pensait d'abord qu'elle était tatouée! Ah! ah! ah! Cela me rappelle qu'un jour j'étais encore tout jeune, en allant avec mon cousin à la foire de...

— Oh! mais assez Léon, tu l'as déja dit. Allons!

Et Madame Lermeuven saluant Mary-Anne s'en alla. Le mari fut obligé de suivre sans avoir pu placer "une histoire".

— Mais voilà qu'une aure rencontre arrête de nouveau la jeune fille.

— Mais comment Catouche, tu m'attendais?

— Oui, Mary-Anne, je sais que tu as pleuré, que tu pleures encore... mais je veux que tu te consoles, car Yvon reviendra!...

— Hélas!...

— Ne crains rien, il reviendra. A ce moment le charme sera rompu. Il t'aimera!... Entends-tu ma Douce; il t'aimera!

— Oh! Catouche... l'autre jour déjà... Mais comment peux-tu penser?

La jeune fille balbutiait effarés, prête à admettre les paroles, insensées vraiment, de la groac'h, tant on croit facilement ce que l'on désire.

— La Catouche ne peut rien dire... Mais courage ma Douce! J'ai croisé Naïc tout à l'heure et je lui ai dit qu'elle serait maudite si elle ne parlait pas!

— Que dis-tu donc?

— Ce qu'il faut ma Douce, car Naïc a eu peur... On a peur de la science d''une *groac'h*... Je sais bien des choses en effet, aussi elle m'a regardée toute pâle en joignant les mains.

— Oh! Catouche a-t-elle demandé, tu sais donc toi aussi?

— Je sais que Myralis a des secrets terribles dans son passé et que tu restes sa complice, puisque tu te tais !

— Pauvre femme, dit la douce Mary-Anne. Pourquoi lui fais-tu peur Catouche? Elle est plus malheureuse que méchante.

— C'est égal, maintenant elle va réfléchir... elle m'a quittée comme une folle... Tiens donne cela, à Yvon, c'est un talisman... Recommande-lui de ne l'ouvrir qu'en mer.

Elle remit à la jeune fille un petit paquet carré enveloppé de papier et d'environ quatre à cinq centimètres de surface.

— N'est-ce pas?... qu'il ne l'ouvre que loin d'ici, sur l'Océan!

Elle s'esquiva sa besace sur l'épaule, frappant la terre, les cailloux et l'herbe de son bâton.

—Quelle étrange créature que cette Catouche! murmura Mary-Anne.

Elle approchait maintenant de la chapelle Saint-Barthélémy dont la construction remonte au seizième siècle et prenant de ses doigts ganté un peu d'eau bénite, elle entra.

Une femme déjà priait près de la croix mais si absorbée dans sa devotion qu'elle n'entendit ni ne vit Mary-Anne.

—C'est Naïc! pensa la jeune fille.

Elle s'agenouilla dans l'ombre discrète et douce priant avec ferveur, laissant tomber de ses

yeux le flot de larmes si longtemps contenues.

Mais à ses pleurs, d'autres pleurs ont répondu...

Etonnée Mary-Anne leva la tête lentement et vit Naïc tendre vers le ciel ses deux bras en une attitude désespérée.

Elle parlait tout haut sans y prendre garde se croyant seule:

—Elle me dit de parler... Mon Dieu! à qui parler?... J'ai juré. Oh! oui... parler me ferait du bien... mon cœur étouffe de se taire... Sainte Vierge, entendez-vous la pauvre Naïc? Oh! ne me faites pas mourir avant que je parle!...

A travers ses larmes Mary-Anne regardait, entendait sans comprendre; mais par une délicatesse innée elle n'osa écouter encore et toussa légèrement appelant l'attention de Naïc.

La vieille femme se retourna en effet et jeta un petit cri en voyant la jeune fille.

— Ayez pitié de moi! suppliat-elle en sanglotant. J'ai voulu vous sauver Madame, je ne suis pas coupable, moi...

— Pauvre Naïc ! murmura Mary-Anne, je ne suis pas qui tu crois, sans doute. Tu t'abuses en ce moment.

La nourrice passa ses mains sur son visage inondé de larmes laissant échapper un gémissement, puis ajouta tout bas:

— Oh ! bonne demoiselle !... C'est que vous lui ressemblez!

— A qui donc, Naïc?

Mais la bretonne s'était ressaisie, elle dit d'une voix toute changée:

— J'ai rêvé!... mademoiselle Mary-Anne... Je n'ai rien dit... Laissez-moi prier... Cela seul me fait du bien!...

Respectant sa douleur, la jeune fille n'insista pas, mal à l'aise de voir pleurer avec cette intensité de désespoir cette vieille femme dont les cheveux blancs étaient si vénérables et la vie si impeccable malgré tout croyait-elle.

Elle sortit doucement de la chapelle et se dirigea vers le presbytère.

XII

CE QU'APPRENNENT LES VIEUX PARCHEMINS

L'abbé Noël était dans sa chambre occupé à classer les feuillets nouveaux donnés l'autre jour par Yvon, lorsqu'il reconnut la manière de sonner de Mary-Anne.

Il l'entendit parler au recteur; pensant que sa présence pourrait être gênante, qu'on saurait bien l'appeler s'il en était besoin, il se remit au travail.

Mary-Anne en effet s'arrêtait chez l'abbé Le Gaël qui comprit de suite sa douleur.

— Pauvre enfant!... Allons du courage!

— Ah! sanglota-t-elle, je n'aurais pas cru tant souffrir... Pourtant je me suis habituée à cette idée qu'Yvon se marierait. Mais comme j'ai mal!

Elle portait la main à son cœur en un geste désolé tandis que les larmes coulaient maintenant sans contrainte.

— Et puis de penser qu'il part si loin... que sans doute la haine de Myralis le suivra... Oh! comme je souffre!... J'ai peur que Yolande ne l'aime pas comme il le mérite!

Les paroles se pressaient sur ses lèvres, un peu incohérentes mais avec un immense besoin de se confier, de dire toute la peine débordante de son cœur inconsolable.

Le prêtre la laissait pleurer, respectant ses larmes sachant par expérience qu'elle était toujours plus vaillante après.

Peu à peu en effet Mary-Anne se calma, son joli visage apparut comme une fleur qu'une pluie soudaine a courbée, elle essuya ses yeux puis sourit doucement, telle une clarté rose après l'orage.

— Cela va mieux! dit la jeune fille.

— Enfin! vous vous ferez à cette idée d'union avec une autre... à cet éloignement qui est peut-être pour vous le moyen de guérir votre cœur.

Elle secoua sa fine tête blonde, une tristesse infinie dans ses beaux yeux bleus:

— Je ne veux pas guérir... Ma seule joie est faite de ma souffrance. J'aime souffrir pour lui!

— Pourquoi, pourquoi Yvon ne vous a-t-il pas choisie, pauvre petite!

— Oh! se récria Mary-Anne, je suis si peu de chose à côté de lui.

Elle se souvint alors que Naïc était demeurée à la chapelle:

— Vous avez une autre douleur à consoler, Monsieur le recteur, j'ai laissé la nourrice de Jean Myralis à Saint-Barthélémy. Elle me faisait peine à voir tant elle pleurait. Elle m'a prise pour une autre personne... demandant grâce et merci... affirmant son innocence... C'était assez mystérieux, je n'ai rien compris sinon qu'elle souffrait. Votre vue lui fera du bien.

— Je crois plutôt le contraire, répondit le recteur, Naïc ne m'a jamais fait de confidences. Néanmoins si maintenant elle désirait me parler, je vais me rendre à la chapelle.

— Alors je monte voir l'abbé Noël. Savez-vous s'il a déchiffré les manuscrits mentionnant Kerlor et Penhoët?

— Je ne sais mon enfant.

— Comme c'est bizarre ces deux noms déjà unis autrefois!

— La Bretagne a toujours été comme une petite patrie dans la grande, car les familles nobles mariaient leurs enfants entre eux. Bien peu ont pris, femmes ou maris dans les autres provinces; aujourd'hui tout est changé.

— Figurez--vous qu'Yvon avant de partir veut absolument savoir! Il lui semble que c'est d'un heureux augure pour son mariage avec Yolande! Il lui en a parlé d'ailleurs et cela l'intéresse aussi.

— Montez donc Mary-Anne, moi je vais où peut-être Dieu m'appelle.

La jeune fille le quitta et vint quelques instants après frapper à la porte de l'abbé Noël.

—C'est moi, dit la voix musicale de Mary-Anne.

Un bruit de chaises qu'on déplace, des pas pressés et... la porte s'ouvrait.

—Je suis sûr que vous venez voir si j'ai réussi.

— Justement.

— Mais... vous avez pleuré, Mary-Anne?

Elle rougit un peu.

— C'est passé maintenant... une migraine... de la fatigue...

Il comprit qu'une nouvelle question serait indiscrète, aussi offrant un siège à la jeune fille il lui montra sur la table les parchemins, les feuillets, les manuscrits épars.

— Vous voyez comme je travaille, fit-il.

Puis, prenant à côté de lui un cahier dont la blancheur tranchait avec le jaune fané des autres, il dit encore:

J'en ai fait des trouvailles ! C'est tout un roman qui se déroule en cherchant. Depuis la reine Anne jusqu'à l'époque de la Révolution, j'ai pu suivre toute l'histoire exacte du manoir de Kerlor. C'est passionnant. Il y a bien au château l'arbre généalogique comme chaque famille en possède un,



Pour cheveux d'enfants

Votre enfant aura une magnifique chevelure si vous faites usage régulier des Shampoos Evan Williams.

Achetez le "Camomile" pour cheveux blonds et le "Graduated" pour cheveux foncés. Dans les pharmacies.

Importé d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Seuls concessionnaires canadiens
PALMERS LIMITED, MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

Agréable au Goût

La véritable Mélasse "BEMA" possède un piquant délicieux et une saveur distincte. Et aussi une grande valeur nutritive!

Elle est pure, non falsifiée—c'est du pur jus de canne à sucre de Barbade, préparé selon les exigences du gouvernement et cela pour votre propre protection.

Donnez-en aux enfants. Mettez-en sur la table et servez-vous-en dans la préparation des aliments!

Votre Epicier l'a en Vente! 313

"MARQUE BEMA"
La Véritable
MELASSE
Extra Fancy
des BARBADES

Fabriquée en Ecosse

Quand la recette exige de la gélatine, employez la GELATINE COX, pure, salubre, uniforme, de confiance. Nouvelles recettes de gelées pour glacières mécaniques. Ecrivez: Cox, Boite 73, Montréal. Département E. 32



Savon Baby's Own

En vente partout
10¢
Le MEILLEUR pour BÉBÉ et pour VOUS

Ne Souffrez Plus !



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines*, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 2

5920 Durocher, près Bernard

Montréal, Canada.

Bilieuse des Journées Entières, Jusqu'à ce qu'Elle Prît les Pilules Végétales

Reconnaissante, Mme C. écrit: "La première dose de vos merveilleuses Carter's Little Liver Pills m'ont procuré un grand soulagement après que tous les autres remèdes eurent échoué." Etant PUREMENT VÉGÉTALES, les Petites Pilules du Dr Carter pour le Foie sont un tonique doux et efficace pour le foie et les intestins. Sans égale contre Constipation, Acidité, Maux de Tête, Vilain Teint et Indigestion. Pqts rouges, 25c. et 75c. partout. Exigez les Carters.

LES COMPRIMES PEPSINE *et* GINGEMBRE

PG

DIGERENT TOUT

Ces comprimés composés de Ferments digestifs, de Bismuth et de Gingembre facilitent la digestion. Les victimes de dyspepsie devraient en prendre un comprimé après chaque repas. L'effet est surprenant. 25 cts a boite ou 100 comprimés pour $1.00. Chez votre pharmacien ou par la poste en adressant Laboratoire du Dr Pierre, 928 Notre-Dame O., Montréal.

Echantillon Gratuit

DIGERENT TOUT

N'oubliez pas d'acheter

La Revue Populaire

En vente partout . . . . 15 *sous*

il y a aussi les traditions parlées qui se transmettent de génération en génération se racontant aux soirées d'hiver, au coin de l'âtre où la buche flambe!...

— Oh! oh! l'abbé! C'est une peinture que vous faites, je ne vous connaissais pas ce talent, interrompit la jeune fille en riant.

— Ces traditions s'oublient, s'atténuent, parfois s'augmentent d'un fait nouveau si l'imagination du conteur est féconde; quelquefois elles se perdent tout à fait quand elles ne sont pas dénaturées.

— Et alors?

— Et alors la génération actuelle en est réduite aux conjectures sur les origines de la famille, sur les faits saillants, sur les concordances qu'il peut y avoir entre eux.

— A moins qu'un esprit inventif n'y remédie.

— C'est précisément ce que je dis, reprit l'abbé. Mais si l'on a recours au merveilleux, à la légende, à la fable, l'intérêt est nul.

— Et vous avez trouvé des faits... probants? demanda Mary-Anne.

— Arrivés!... Arrivés!... j'ai eu du mal, mais je suis satisfait de mon œuvre. Ces vieilles écritures, ce dialecte, ce breton mélangé de français et d'anglais est parfois indéchiffrable. Tenez, jugez-en.

Il prit un rouleau dont les angles étaient déchiquetés:

— Il y a des siècles que ce vieux parchemin devait être dans le bahut du grenier, regardez un peu l'écriture Mary-Anne!

— Ah! quelles pattes de mouches!... s'exclama la jeune fille. Et vous savez ce que cela veut dire?

Il prit en le feuilletant le cahier où il relevait ses notes:

— Ecoutez, dit-il, j'ai traduit en français d'aujourd'hui.

Il lut à haute voix:

"Le seigneur Hoël de Kerlor m'a fait exécuter dans les murs de son manoir un travail de maçonnerie comprenant: le percement de la muraille, l'établissement d'un escalier secret en spirale et conduisant au souterrain. J'ai élevé aussi non loin de Kerlor un edifice qui communique avec le souterrain du chateau, et perce un passage allant de cet edifice au manoir voisin. J'ai reçu pour ce travail la créance acquittée de trois ans de baux et fermages en retard, plus une allocation pour mes ouvriers.

"En foi de quoi j'ai signé le 11 août 1588.

"Geoffroy THIPHAIME."

Mary-Anne avait écouté avec une attention extraordinaire cette lecture:

— Mais où est-il ce souterrain? Ma tante m'a dit aussi qu'elle croyait qu'il en existait un. Mon père paraît-il avait fait des recherches, mais je ne crois pas qu'elles aient abouti sans quoi nous le saurions.

— Ecoutez encore Mary-Anne:

L'abbé Noël prit un autre parchemin avec des cachets d'authenticité et muni d'un ruban dont la couleur rouge autrefois était devenue d'un gris de fer. Ce ruban avait à son extrémité un scel armorié où malgré les déchiquetures causées par les ans on apercevait très bien encore un coin de blason de France *"Trois fleurs de lys d'or sur champ d'azur"*

"Nous, soussigné, Henry de Bourbon, quatrième du nom, par la grâce de Dieu Roi de France et de Navarre, autorisons le fils cadet, âgé de seize ans, de puissant baron Jean de Penhoët et de très haute dame Alis de Kerlor à porter le titre et le nom de chevalier de Kerlor pour les bons et loyaux services à nous rendus par le dit baron.

"Nous lui octroyons aussi en toute jouissance terres, fermes et redevances, la propriété exclusive de la Tour Men-Rhuis, construite par son aïeul le baron Hoël de Kerlor.

"Fait en notre palais du Louvre, l'an de grâce mil-six-cent-un le 14 avril, muni de notre signature et revêtu du sceau de nos armes; en foi de quoi nous avons signé.

"HENRY."

— Ceci prouve Mary-Anne, que mon ami Yvon avait raison, dit l'abbé. Il y a entre la famille de Penhoët et celle de Kerlor des liens de parenté incontestables.

— Mais, dit la jeune fille, je n'ai jamais vu sur l'arbre généalogique ce détail mentionné.

— Voilà justement où les "vieux grimoires", comme dit l'abbé Le Gaël commencent à être interessants. J'ai reconstitué tout un drame de famille.

— Oh! Qu'allez-vous m'apprendre, insista Mary-Anne.

— C'est un vrai roman, je vous dis. Je ne parle pas du mal inouï que je me suis donné pour comprendre ce vieux français, ces notes souvent heurtées et incomplètes parfois. Mais le succès a couronné mon œuvre, j'en suis très content.

— Vous me faites mourir d'impatience! fit la jeune fille, frappant de ses petits pieds le parquet de la chambre.

Il sourit amusé, avec un brin de fierté, car il sentait qu'elle s'intéressait à son œuvre.

Pour la faire rire un peu et amener sur son délicat visage un rayon de gaieté, il prit une chaise, s'installa, se moucha, cracha, toussa...

L'effet fut irrésistible.

— Mon Dieu! Que de cérémonies! remarqua-t-elle en riant. C'est pire qu'un vieux savant cacochyme de la Sorbonne.

Ce sera long, aussi je me prépare, dit-il.

Puis, prenant soudain un air grave devant Mary-Anne qui l'écoutait avec attention, il parla ainsi.

XIII

LA VOIX DU PASSE

— Je vous disais donc, Mary-Anne, que d'un mariage entre Alix de Kerlor et Jean, baron de Penhoët, etaient nes deux fils sans doute puisque le cadet est mentionné.

— J'y suis, continuez.

— Cet enfant je ne sais pourquoi était détesté de son père qui intrigua à la cour pour lui faire donner le nom de sa mère. Or justement la maison de Kerlor s'éteignait, croyait-on. Cet enfant—il se nommait Conan—fut donc déshérité; santé delicate, timide et doux, il fut enfermé dans cette Tour Men-Rhuis.

— Où est-elle? demanda Mary-Anne.

— Nous y arrivons. Le père barbare et dur, autoritaire et despotique, faisait peser sa volonte sur l'esprit d'Alix de Kerlor, il la contraignit à se séparer de cet enfant qui vécut seul dans la tour de son aïeul, abandonné de tous, s'étiolant et pleurant.

— Quel âge avait-il donc?

— Quinze ou seize ans environ. Il arriva qu'un jour entrant a l'improviste chez sa femme qui le croyait loin, le baron Jean de Penhoet y trouva son fils Conan. Comment y etait-il entré? Furieux il frappa Alix, la brutalisa mais sans resultat. Elle garuait son secret. Conan

s'était enfui. Par où?... Le triste sire comprit qu'un passage secret existait et résolut d'en surprendre le mystère. Il eut pour cela des ruses diaboliques comme en ont les apaches de nos jours, fit souffrir la douce Alix mais sans succès.

— Quel bourreau ! s'exclama Mary-Anne.

— Enfin un jour il dut partir en guerre emmenant ses hommes et défendit à un intendant aussi méchant que lui, de faire sortir la baronne. Son manoir lui serait une prison. Quand il revint, elle le reçut résignée comme toujours ne paraissant pas avoir souffert dans ses rigueurs.

—C'était étrange, l'abbé, mais comment avez-vous su tout cela?

—Ecoutez, écoutez. Une après-midi il ne trouva pas la baronne et pris d'une rage folle s'arma d'une hache, saccagea et détruisit tout dans la chambre d'Alix, fendant les murs pour connaître le secret. Touchant soudain à un immense tableau représentant une scène de l'antiquité il vit la toile glisser en lui laissant passage. Il s'engouffra dans un escalier, descendit, marcha longtemps dans un souterrain et se trouva de nouveau devant un escalier qu'il monta.

— Oh! mon Dieu! j'ai peur, dit Mary-Anne en tremblant.

—Un bruit de voix frappa son oreille. O stupeur ! Il reconnaissait le timbre d'Alix et l'accent un peu frêle de Conan puis une autre voix mâle et vigoureuse, celle du baron Hoël de Kerlor, son beau-père. Où était-il donc? A Kerlor ou à la Tour Men Rhuis?...

Il fit voler en éclats le panneau qui lui barrait le passage et entra dans une immense pièce où il fit aux yeux des assistants l'effet d'une tête de Méduse.

— Les pauvres gens! les malheureux! dit Mary-Anne qui suivait avec un intérêt toujours croissant les péripéties de cette histoire.

L'abbé continua:

— Il saisit son épée s'élança sur sa femme, pris d'une folie sanguinaire! Mais alors Conan le timide, Conan le maladif, comprenant que le misérable allait tuer sa mère, s'empara sans réfléchir, d'un couteau de chasse qui pendait à sa ceinture et se jetant entre les deux époux, poignarda Jean de Penhoët, le clouant sur le parquet.

— Ah! cria Mary-Anne! Parricide! Il était parricide... C'est affreux! Pauvre petit, tuer son père!... Et qu'arriva-t-il?

— Ceci: l'infortuné mère vit son enfant s'éteindre dans ses bras de chagrin, de remords du bouleversement opéré en lui... Il mourut dans la nuit. Ce drame ne fut pas sans être connu de tout le pays; les opinions étaient partagées et d'aucuns qui voulaient venger le baron étaient malmenés par ceux qui soutenaient Alix. Or l'enfant mort et la mère avaient disparu sans laisser de traces. On ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus. Mais, et c'est là que le merveilleux prend sa place, on prétendit que l'âme de Conan revenait chaque nuit gémir et se lamenter dans la Tour du Crime, et qu'une forme humaine errait dans la campagne au crépuscule, tantôt du côté de Kerlor, tantôt du côté de Penhoët puis disparaissait dans les bruyères de la Lande.

— Tiens! s'écria Mary-Anne toute pâle, le Fantôme des Bruyères!... Mais alors la Tour Men Rhuis...

Elle n'osait achever, vraiment bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre.

Ce fut l'abbé Noël qui parla:

— Vous avez compris. Quoiqu'on ne le dise pas, je crois fermement que la Tour Men Rhuis est celle qu'habite Jean Myralis. C'est par corruption sans doute, ou par la peur des habitants qu'elle est devenue la Tour Maudite.

— Mais alors il y a donc un passage secret qui la réunit à Penhoët?

— Il n'existe plus si j'en crois ceci:

Il prit un papier usé aux plis et lut ces lignes d'une grande écriture haute un peu tremblée:

"Ma fille n'est plus!

"Avant de partir pour le Canada où je veux mourir, j'ai fait murer l'entrée des deux passages, emportant mon secret dans la tombe. Désormais entre Kerlor et Penhoët il n'y aura rien de commun et la Tour Men Rhuis n'en sera plus le lien.

"Que Dieu me prenne en pitié! L'exil sera l'expiation afin que ma pauvre Alix et Conan reposent en paix!

"Ah! Ciel!... l'enfant assassin de son père ! Pitié pour mon pauvre petit-fils, Seigneur!

"Signé Hoël de Kerlor, 1604."

— Avez-vous remarqué Mary-Anne cette phrase : "J'ai fait murer l'entrée des deux passages."

— Deux souterrains sans doute, dit-elle.

— Je le crois. Et plus loin : "Entre Kerlor et Penhoët, il n'y aura rien de commun, la Tour Men Rhuis n'en sera plus le lien."

— Ce qui veut dire, cher abbé, que la Tour sera inhabitée. Je le pense volontiers ; si à notre époque on croit encore aux revenants, aux fantômes, à plus forte raison il y a trois cents ans. Je ne m'étonne plus de l'horreur et de l'épouvante qu'elle a toujours inspirée.

— Vous n'y êtes pas Mary-Anne. Ce lien entre les deux manoirs a ici un sens caché. J'ai cherché longtemps et je crois avoir deviné que la Tour Men Rhuis était le point central où se rencontraient les souterrains de Kerlor et de Penhoët. Ne croyez-vous pas?

— Peut-être en effet; ce qui expliquerait que l'apparition allait tantôt à l'un, tantôt à l'autre manoir pour se tenir de préférence à la Tour.

— C'est cela, comprenez-vous pourquoi maintenant l'arbre généalogique de Kerlor ne fait pas mention de ce pauvre Conan?

— Certes!

— Assassin involontaire, inconscient, de celui qui fut son père, les familles assez puritaines à l'époque se gardèrent de mettre ce nom fatal dans leurs archives. Il fut rayé au contraire, mis hors cadres comme un infâme et un maudit.

— Pauvre enfant! soupira la jeune fille.

— L'arbre généalogique mentionne bien en 1583 l'union d'Alix de Kerlor et de Jean de Penhoët, en 1584 la naissance du fils aîné d'Alix, Etneur de Penhoët, mais Conan n'existe pas. Il est né cependant un an après, tout l'indique.

— Or la quittance de Tiphaime indique que la Tour Men Rhuis fut construite en 1588, cinq ans après le mariage d'Alix. Je pense donc qu'étant traitée en prisonnière par son barbare mari, Hoël de Kerlor, son père avait trouvé le moyen de correspondre avec elle en faisant construire la Tour.

— Mais ce drame comment le connaissez-vous? Car vous donnez de tels détails...

— Par ceci!

L'abbé Noël montra à Mary-Anne une liasse de papiers noués d'un cordon de chanvre où

Il n'y a rien de romanesque dans un mauvais estomac!

Les français sont reconnus pour leur sentiment romanesque. Avec une chanson aux lèvres, un sourire dans les yeux, un coeur léger, ils sont les plus grands amoureux de l'univers. Vifs, pleins d'entrain et actifs, avec un penchant naturel pour les meilleures choses de la vie, leur appétit échappe souvent à leur jugement.

Les aliments riches, lourds, qui demandent le sens très artistique de leurs natures, leur causent beaucoup de maladie. L'indigestion, l'acidité et l'aigreur d'estomac, la mauvaise haleine et des douleurs stomacales leur causent des douleurs après chaque repas. Après la vivacité de leur démarche disparaît, l'éclat de leurs yeux, leur entrain et leur gaieté deviennent chose du passé et leur rendent la vie misérable.

Mais ces malaises peuvent être facilement surmontés et à si peu de frais qu'il semble inutile de souffrir plus longtemps. Rendez-vous simplement chez votre pharmacien et procurez-vous un paquet de Magnésie Bisuratée et prenez-en une cuillerée après chaque repas. Ceci enrayera instantanément l'indigestion, apportera un soulagement bienfaisant à l'estomac aigre, acide, adoucira l'haleine stomacale. Mangez ce qui vous plaît, mais ne souffrez pas inutilement.

La première dose même de Magnésie Bisuratée vous semblera un bienfait merveilleux. La chanson sur les lèvres et l'éclat des yeux reviendront et vous aurez tôt fait d'apprendre comme il est facile d'avoir une excellente digestion sans douleurs stomacales ni aigreurs et acidités d'estomac.

La Magnésie Bisuratée est en vente partout, dans l'univers entier. Des centaines de mille bouteilles sont employées en France chaque année et tous les vrais Français ne jurent que par cet excellent remède.



Une Belle Taille

Aux lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ontario.

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
975, rue de Bullion
MONTREAL CANADA

Les Teintures véritables sont d'emploi plus facile!

Robes, draperies et lingerie paraissent *neuves*, une fois reteintes avec les Teintures Diamond. Aucune marque ou trace; jamais l'air d'une chose teinte. Que de riches couleurs, égales et brillantes, qui durent en dépit de l'usage et du lavage.

Les Teintures Diamond sont les teintures de la meilleure qualité que vous puissiez acheter, *parce qu'elles sont très riches en anilines pures.* C'est ce qui en rend l'emploi si facile. C'est pourquoi elles sont célèbres depuis 50 ans. 15 cts le paquet — dans toutes les pharmacies.

Diamond Dyes

La meilleure qualité depuis 50 ans

Fabriqué au Canada

Soyez Populaire. . . . Apprenez la Musique

Comme la musique intéresse, délasse, comme on entoure le musicien, le complimente, comme il fait réussir les soirées!

Et vous, pouvez-vous jouer? Non? Alors apprenez — C'est impossible? — Mais non, pas même difficile.

Déjà dans les cours par correspondance du Conservatoire de Musique Hawaïenne, des centaines de personnes, de tout âge et des deux sexes ont appris chez-eux à jouer du banjo, de la guitare ou de l'ukelele.

Vous les rencontrez peut-être jouant dans des orchestres, dans les réunions, dans les soirées. Ils vous diront combien vite et avec quelle facilité ils ont pu apprendre.

Et non seulement la dépense n'est pas forte, mais nous acceptons des versements faciles, et dès la première leçon nous envoyons, votre choix d'un de nos excellents banjos, guitares ou ukeleles, instruments de choix, faits spécialement pour nos élèves et que les connaisseurs endossent.

Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer — dans quelques mois on devient expert.

Quelques heures par semaine suffiront pour vous qualifier pour accompagner le chant, pour jouer vous-même dans les réunions intimes, pour devenir musicien. Nous envoyons tous les détails gratis. Remplissez le coupon et par retour du courrier, franc de port, nous vous expliquerons notre système.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENRG.

251, rue St-Joseph Québec, P.Q.

Vous recevrez un excellent instrument: Banjo, Guitare ou Ukelele avec la première leçon.

GRATIS



Sans obligation et absolument gratis, envoyez-moi les détails de votre cours par correspondance. Banjo ☐ Guitare ☐ Ukelele ☐ Indiquez votre choix par un X.

Nom _____

_____

Adresse _____

_____

_____

_____

LE SAMEDI

AMANDES de TERRE



EXCESSIVEMENT PROLIFERES, POUSSANT FACILEMENT

L'Amande de terre a une saveur délicieuse qui ressemble à celle de la noix de coco. Sa chair est blanche comme lait. Elle pousse près de terre et on peut tirer de 200 à 300 amandes d'une seule noix. Plantez-en en tout temps d'ici juillet et vous aurez des résultats de huit à dix semaines plus tard. Les enfants aiment ces noix, si riches en propriétés nutritives. Commandez maintenant. Un paquet, 15c; 6 paquets, 55c, port payé. *Livre gratuit sur graines de semence et pépinières.*

DOMINION SEED HOUSE

285 Elgin Street, Georgetown, Ontario

LISEZ

La Revue Populaire

En vente partout - - 15 sous

restaient des débris de cire noire.

— C'est une sorte de journal, dit-il, de la vie d'Alix de Kerlor. J'ai brisé la cire pour le lire, je ne sais qui l'a cacheté. Peut-être Alix, peut-être Hoël après la mort de sa fille. Je n'ai pu le savoir malgré mes fouilles dans tout cet amas de vieux papiers.

Il montrait ce qui encombrait sa table.

— Bien des mystères encore m'échappent! Qui était ce fantôme? Qu'est devenue Alix?

Comment est-elle morte? C'est ce que je voudrais savoir; d'autres confidences écrites doivent exister, la relatant.

— C'est fâcheux qu'une telle lacune nous prive du dénouement.

— Oh! je pense que ce fantôme était la mère désolée pleurant son enfant; qu'elle succomba un jour à la peine et que Hoël de Kerlor mourut au Canada.

— Le nom ne s'est pas éteint pourtant.

— Vous avez raison, car le fils d'Hoël qui était à la cour, eut à son tour après dix ans de stérilité, un enfant qui fit honneur à ses ancêtres.

— Je ne comprends pas mon cher abbé comment Hoël de Kerlor s'expatria à son âge. C'était un grand-père!

L'abbé sourit.

— Oui, mais un grand-père jeune, car vous n'ignorez pas qu'autrefois les enfants étaient fiancés dans leur famille dès l'âge de six ans, souvent à leur naisance. La date du mariage était naturellement reculée jusque vers quatorze ans. Or comptez avec moi. Hoël, comme l'indique l'arbre de famille, naquit en 1547. Il avait donc trente-six ans quand sa fille âgée de 15 ans se maria. En 1585 naquit Conan puisqu'il a seize ans en 1601, date du brevet du Roi. Ce qui fait que ce grand-père était encore jeune en 1604 quand il partit au Canada.

— En effet l'arbre ne porte pas la date de sa mort. Mais allez donc cherché la clef du mystère au-delà de l'Océan depuis plus de deux cents ans! parla l'abbé Noël.

— Certes, c'est un problème troublant dont j'aimerais connaître la solution, hasarda Mary-Anne.

— J'ai absolument le même désir car cette révélation d'outre-tombe est passionnante au plus haut degré. Malheureusement le filon me manque, je n'ai pas le moindre point de repère et ma pensée comme mes recherches se débattent maintenant dans un véritable labyrinthe.

— C'est dommage que le Canada soit à l'autre bout de la terre, comme ce serait amusant de chercher!... Mais j'y pense... Yvon part au Canada!...

— Eh! bien! encore une fois ma pauvre Mary-Anne, nous n'avons pas le moindre fil conducteur! Où demeura Hoël de Kerlor sur la terre étrangère ? Le Canada est grand. Qui prouve d'ailleurs qu'il y est parvenu ?

— C'est vrai!

La jeune fille rêva un peu l'âme pleine de ce passé effrayant et terrible qui, deux siècles plus tard dévoilait son mystère! Cette Tour Men Rhuis était réellement la Tour Maudite, tout le prouvait. Il lui semblait vaguement que le Fantôme des Bruyères et les apparitions d'autrefois avaient une corrélation.

Non pas qu'elle crut à un revenant mais, l'esprit frappé par ces récits, les rencontres étranges de la Lande, elle n'était pas loin de penser à la présence occulte d'un être fantastique dans le pays.

— Vous y croyez, vous, l'abbé, au fantôme?

— Quel fantôme?

Celui qui traverse la Lande au clair de lune, qui a la forme et la couleur des pierres druidiques, qui demeure au milieu d'elles... le Fantôme des Bruyères enfin.

— J'y crois... j'y crois jusqu'à un certain point. Certainement il y a quelque chose... mais où s'arrête le mystérieux, où commence le naturel dans tout cela? Qui vous prouve que ce n'est pas une invention de rôdeurs, de chemineaux?

(A suivre)

DOULEURS ET JOIES

(Suite de la page 34)

Une fois chaque année, on voit aussi à Monvielle le docteur Chauvret. Il a repris ses laborieuses études, ses patientes recherches; aussi est-il fort difficile de décider le vieux savant à sortir de son cabinet de travail.

Mademoiselle de Nangis vit toujours. On a dû l'enfermer dans une maison de santé, et comme l'a dit tout de suite le docteur Chauvret, sa folie est incurable.

Elle s'imagine toujours qu'elle est la reine Marie-Antoinette et elle pleure la mort de son royal époux.

Pendant de longues heures, elle ne cesse de faire des signes de croix, et, ainsi qu'une personne qui prie tout bas, elle remue constamment les lèvres ; c'est comme un tic nerveux.

Sa fortune, augmentée de celle de son neveu, a été mise sous séquestre et est administrée judiciairement.

Mademoiselle de Nangis a des petits-cousins au quatrième degré qu'elle ne voyait jamais ; ceux-ci attendent impatiemment la mort de la folle pour pouvoir se partager son héritage.

Jules Pernuiset, le mari de la Cadore, a réussi à sauver sa tête; le jury lui a accordé le bénéfice des circonstances atténuantes, et il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Après avoir passé quelques mois au bagne de Brest, il a été conduit à la Nouvelle-Calédonie et est actuellement au nombre des forçats qui subissent, à l'île Nou, le châtiment de leurs crimes.

Pernuiset a beau penser à l'argent qu'il a volé à sa femme et aux millions qu'il devait gagner au jeu, tout est fini pour lui. Malgré le désir qu'il en a, il ne parviendra pas à s'évader.

En attendant, la petite fortune de la Cadore reste enfouie au pied d'un arbre du bois de Boulogne. Un jour, peut-être, des bucherons attaqueront cet arbre et trouveront le magot; mais il y a des billets de banque qui, d'ici là, auront eu le temps de pourrir en terre.

Moins de dix-huit mois après la mort de M. de Canonge, l'heure de la dégringolade finale a sonné pour Juliette Jomard, dite Clérie. N'ayant pu trouver un autre Jupiter prêt à faire tomber sur elle une pluie d'or, elle dut, successivement, vendre ses chevaux, ses voitures, ses bijoux et ses meubles.

Elle a repris son ancien métier de chanteuse. Elle chante aujourd'hui dans un café-concert de cinquième ordre.

Un jour, probablement, nous la verrons balayeuse des rues.

FIN

T'a'pas ?

par — RACEY —



Tas-pas déjà, au beau milieu d'une averse, rencontré un ami qui insistait pour partager avec toi son parapluie —



Mais tout ce que te vaut son amabilité, c'est un ruisselement continuel d'eau dans le collet de ton pardessus —



De sorte que quand tu le quittes, tu es bien trempé en dessous comme en dessus —



Tas-pas ensuite pris une BLACK HORSE? Ça ravive les sentiments d'amitié!

150A

dites simplement—
"Bière Black Horse Dawes
s·v·p·"!



GRATIS CE LIVRET SUR LE BIEN-ETRE DE BEBE

Bébé vous éveille-t-il, en pleurant, la nuit? Est-il capricieux? Pâle? Pèse-t-il au-dessous de la moyenne? Notre livret, faisant autorité sur le Bien-Etre de Bébé, vous aidera. Les mères regrettent de n'avoir pas connu plus tôt le "Bien-Etre de Bébé", utile, sensé et épargnant tant d'ennuis. Pour un exemplaire, franco, utilisez ce coupon.

The Borden Co., Limited, Toronto, Ont.
115 George St., Toronto, Ont.
Messieurs,-Veuillez m'expédier, gratis, un exemplaire du livret "Le Bien-Etre de Bébé."
Nom .....
Adresse ..... C.W.F. 14

Lait CONDENSE Marque Eagle

APPRENEZ LA VERITE SUR VOUS-MEME!

Lectures de vie GRATUITES, pour essai, par le fameux Astrologue de Bombay.

"Pundit Tabore", l'astrologue Indien bien connu, ayant renoncé à sa clientèle privée, adresse à tous une invitation à lui envoyer leur date de naissance, pour recevoir un Horoscope d'essai GRATUIT. Des quantités de lettres venant de toutes les parties du monde affluent dans ses studios chaque jour, et l'exactitude de ses prédictions éveille un intérêt nouveau pour une science très antique. GEORGE MACKAY de New-York est persuadé que Tabore possède un don de seconde vue.



Les questions d'affaires, de spéculation, de mariage, les affaires de coeur, les voyages, les personnalités amies ou ennemies — tels sont parmi tant d'autres les sujets qu'il traite dans ses Horoscopes. Il suffit simplement pour recevoir gratuitement l'horoscope d'essai de votre vie en français, d'envoyer votre nom (Mr, Mme ou Mlle), adresse, date, mois, et l'année de naissance. Ecrivez toutes ces indications de votre propre main *bien lisiblement* en lettres capitales et joignez, si vous le voulez, 25 cents en timbres de votre pays, pour aider à couvrir les frais de poste et divers. Votre horoscope d'essai vous sera envoyé promptement. Adressez: — "PUNDIT TABORE", (Dépt. 2148), Upper Forjett St., Bombay VII. Indes Anglaises. Affranchir les lettres à 3 cents.

La Cire Mercolisée Conserve la Peau Jeune

Avec son emploi, la peau fatiguée se pèle en fines parcelles jusqu'à ce que toutes les défectuosités, telles que boutons, taches du foie, hâle et taches de rousseur disparaissent. Le teint devient clair, doux et velouté, et la figure rajeunit. La Cire Mercolisée fait ressortir votre beauté cachée. Pour *enlever rapidement les rides*, faites dissoudre une once de Saxolite en Poudre dans une demi-chopine de witch hazel et employez-en un peu tous les jours. Dans toutes les pharmacies.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour 1 an, ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, rue de Bullion Montréal, Can.

LA REVANCHE

(Suite de la page 11)

M. Benoît, à son retour d'Amérique, fit, à ce propos de fâcheuses constatations. La mémoire de Roger fut chargée de toutes les fautes commises. D'après Grimaud, son imprévoyance, sa mauvaise foi avaient préparé une lourde succession à son chef et à son remplaçant. Mais les mauvaises habitudes étaient prises, — d'autres fautes furent découvertes, auxquelles il était impossible d'associer le nom de Roger, — et Grimaud, furieux, s'en prit au nouveau secrétaire que sa mauvaise chance avait amené dans son bureau. La vie devint bientôt intolérable à la nouvelle victime qui préféra céder la place. D'autres eurent le même sort. Ces messieurs se fâchèrent, — et les employés de la maison, qui avaient supporté, depuis des années, la mauvaise humeur de Grimaud, apportèrent leur témoignage à la charge du tyran.

■■■

Les choses traînèrent ainsi pendant un an, puis vint une scène d'une extrême violence entre M. Benoît et Grimaud, et celui-ci fut congédié. Il faut dire que le patron avait mal choisi son jour pour sa réprimande. Grimaud ne venait-il pas de lire dans l'*Echo des Courses*, que Pomponnette, une étonnante pouliche sur laquelle il avait joué cent francs, avait été battue par Freluquet, un poulain dont personne n'avait jamais parlé?

Sa place perdue, Grimaud en chercha une autre; mais sa méchante humeur le suivant, il ne put tenir plus d'un mois dans aucune des maisons où ses services furent agréés. Obligé de réduire ses prétentions pour gagner au moins le pain quotidien, il essayait de rétablir l'équilibre de son budget par des moyens moins licites: sa passion des courses acheva sa ruine et sa déchéance.

— Maudit! je suis maudit! répétait-il, travaillé par une idée fixe, à chaque déception nouvelle; il m'avait bien dit: "Cela ne vous portera pas bonheur!" Pourquoi ne m'a-t-il pas dit plus tôt qu'il avait sa mère à sa charge? Sa mère! . . . Moi aussi.

Le seul coin lumineux de l'âme de Paul Grimaud se révélait à cette phrase, — sa mère, son unique tendresse, sa mère qu'il rudoyait parfois, mais qu'il adorait, souffrait de sa misère comme lui. C'était plus qu'il ne pouvait supporter. Et quand cette mère mourut, de privations et de chagrin, Grimaud, l'homme au coeur desséché, pleura désespérément.

. . . "Il y a aujourd'hui trois ans que Dupin a perdu sa place, pensa Grimaud un matin d'avril. Qu'est-il devenu? A-t-il pu faire vivre sa mère, lui? Tout mon malheur vient de là."

Son malheur était grand. Encore une fois sans situation, il avait perdu aux courses ses derniers vingt francs. Pour tenter, la veille, cette ultime chance, il avait dîné d'un morceau de pain, — et dans sa pauvre chambre, plus rien à mettre en gage. A qui s'adresesr pour manger aujourd'hui? Plus de famille, pas un ami!

Tout le jour, il erra à la recherche d'une place. Son air hagard, ses propos incohérents le faisaient partout repousser.

Le soir, la faim le tenailla si fort qu'il n'y tint plus.

— Arrive que pourra, se dit-il. Il faut que je mange. Après, on verra bien!

Un restaurant était en vue, modeste et tranquille. Il s'en éloigna. Mieux valait un grand établissement où, perdu dans la foule des consommateurs, il pourrait plus facilement s'échapper sans être vu, — par exemple, le grand restaurant Dubois, qui était à cinq minutes. Il mettait toujours ses meilleurs habits pour chercher une place, ceux-ci, très convenables, lui permettaient d'aller là sans être remarqué.

Tout ragaillardi par la perspective de faire un bon dîner, Paul se redresse et d'un pas leste, arrive au restaurant Dubois, où il choisit une table peu en évidence, non loin de la porte. Là, le linge est fin, la porcelaine délicate, — l'air est saturé d'une exquise odeur de viande, de vanille, de parfums à la mode.

Paul consulte la carte, il commande un vin de bon cru, un potage délectable qu'il savoure, les yeux mi-clos, des rognons sautés, sa folie! Puis viennent le rôti, la salade, les légumes, le dessert! Ah! que c'est bon, et que, ce soir, la vie est belle!

Bien rassasié, Grimaud regarde autour de lui, tout en épluchant une orange qui termine son festin. Des femmes parées, des messieurs cossus, l'entourage est digne du repas consommé. Il regarde . . . Et sa vue se brouille soudain. Ne se trompe-t-il pas? Non. C'est bien Dupin qui est là, près d'une jeune femme dont le riche manteau rehausse la beauté!

Voyons, voyons, ce ne peut être Dupin, ce monsieur bien mis, qui dîne ici avec l'aisance d'un habitué. C'est quelqu'un qui lui ressemble. Mais Paul doit convenir que c'est Dupin lui-même, quand un regard et un sourire moqueur lui disent qu'il a été reconnu.

Il sent la petite mort lui parcourir le dos, faire trembler ses mains. Lui faudra-t-il affronter la honte du scandale possible, sous l'oeil impitoyable de son ennemi? Ah! comme l'autre se réjouira, comme il sera vengé.

Les porcelaines, les cristaux, les convives eux-mêmes font autour du misérable une sarabande échevelée, il souffre une agonie, ne sait plus que faire. Attendra-t-il que Dupin soit parti pour s'en aller? Mais Dupin et sa compagne ne sont qu'à leur potage. On ne lui laissera pas sa table si longtemps, les dîneurs affluent, — bientôt on viendra, l'addition à la main, lui demander de céder sa place . . .

Avec le courage du désespoir, Grimaud observe les garçons. Aucun n'est par ici, le moment est propice. Il se lève discrètement, et s'éloigne d'un pas naturel, en monsieur qui a payé sa note. Mais à peine a-t-il franchi quelque mètres que son serveur le rejoint en courant.

— Monsieur, vous avez oublié de régler votre dépense.

En même temps, une main présente la note dont le chiffre éblouit Paul.

Avec un mot d'excuse, il se tâte, fouille ses poches, balbutie:

— C'est inconcevable, j'ai perdu mon portefeuille!

Le garçon s'est placé entre lui et la porte de sortie.

— Je vous prierai de me faire crédit, reprend Grimaud, le temps de . . .

— On ne fait pas de crédit ici, Monsieur, il faut payer avant de sortir.

Son ton s'est élevé, les dîneurs prêtent l'oreille, un inspecteur s'avance. Grimaud jette autour de lui un regard de bête traquée, — il voit Dupin qui suit avec un intérêt passionné le drame en cours. Il sent l'examen dont il est l'objet. Connaissant l'esprit d'observation de Roger, il ne doute pas que ne soient démasqués certains détails sordides de sa toilette, comme l'état de ses chaussures, et une reprise de son pantalon. Il sait, — à le jurer, — que Dupin a lu sa déchéance écrite à son front.

(Suite à la page 48)



Le Capitaine Jolicoeur

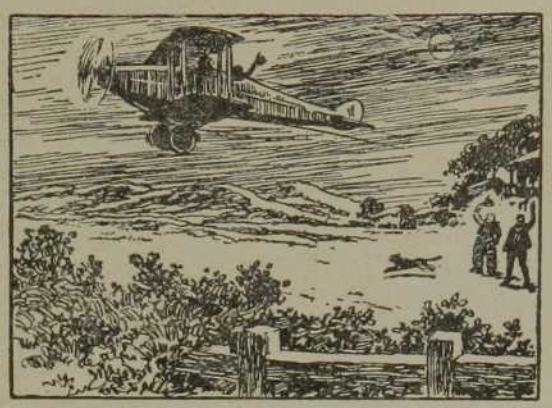
de la Police Montée



EPISODE NUMERO 71



1—L'enfant d'un fermier a été enlevé par les bandits de la Montagne. Le Capitaine Jolicoeur part à sa recherche.



2—Ne pouvant se rendre à cheval dans la Montagne, le Capitaine s'y rend en avion avec le frère du fermier.



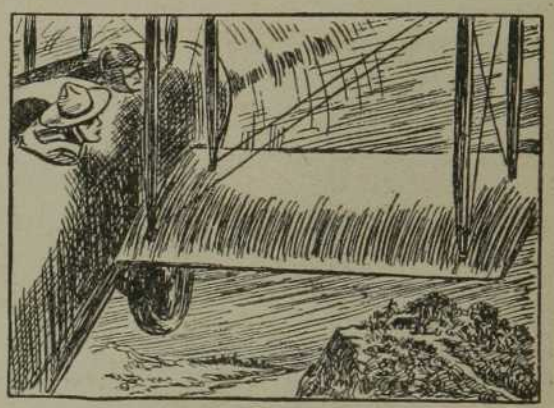
3—Pendant ce temps, les bandits étaient en route vers leur repaire. Ils avaient placé l'enfant sur un cheval.



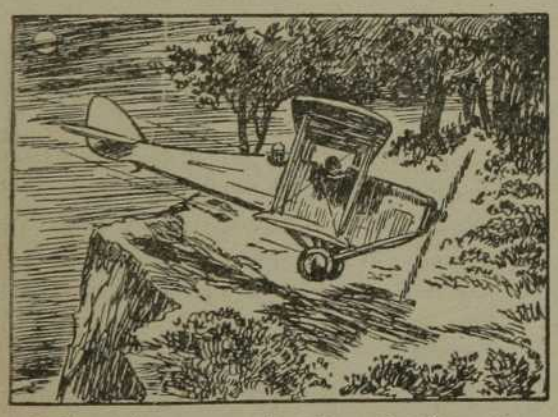
4—Le petit garçon vit des sentinelles qui surveillaient tous les sentiers conduisant au repaire des bandits.



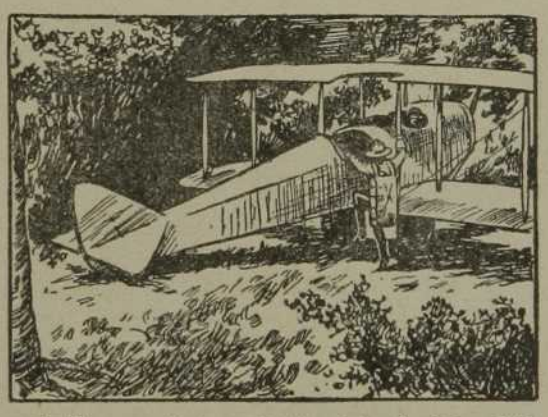
5—Le chef de la troupe jeta le malheureux enfant dans une cabane, en disant: "Tu ne sortiras pas d'ici sans que ton père ait payé".



6—En ce moment, l'avion portant le Capitaine Jolicoeur survolait déjà les montagnes à la recherche des ravisseurs.



7—Le petit garçon, sachant les précautions prises par les bandits, croyait bien qu'il ne pourrait jamais être délivré.



8—Dès que l'avion eut atterri, le Capitaine Jolicoeur sauta à terre. Mais il entendit alors les bandits qui approchaient.



9—Il commanda aussitôt au pilote de s'enfuir avec l'avion. Le Capitaine se cacha rapidement dans le bois voisin.



10—A peine l'avion avait-il quitté le sol que les bandits survinrent. Mais il durent se contenter de tirer inutilement sur l'avion.



11—Heureusement, ils n'avaient pas vu le Capitaine Jolicoeur débarquer de l'avion. Ils juraient de se venger.



12—Ils se dirigèrent ensuite vers leur cabane afin de faire rapport à leur chef. Le Capitaine Jolicoeur les suivit.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



LE SECRET DE L'ILE DÉSERTE

EPISODE NUMERO 8



1—Paul avait de nouveau été emprisonné par ses ravisseurs. Mais un détective secret avait réussi à le délivrer.



2—Nos deux amis avaient enfermé le bossu. Ils allaient se sauver lorsqu'ils se trouvèrent en face des deux bandits.



3—Le détective assomma d'un coup de poing l'un des adversaires. Mais Paul fut jeté à terre par l'autre bandit.



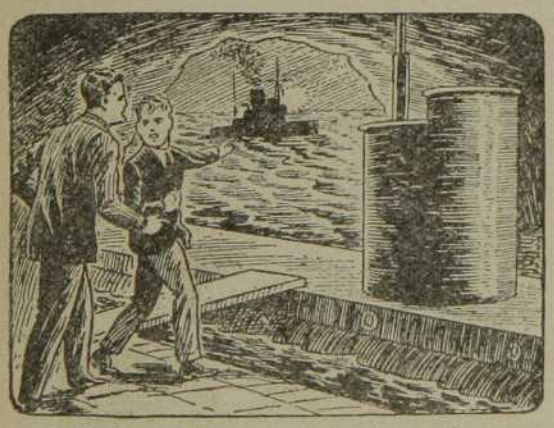
4—Voyant son compagnon sans connaissance, le bandit tenta de jeter la lenterne à la tête du détective.



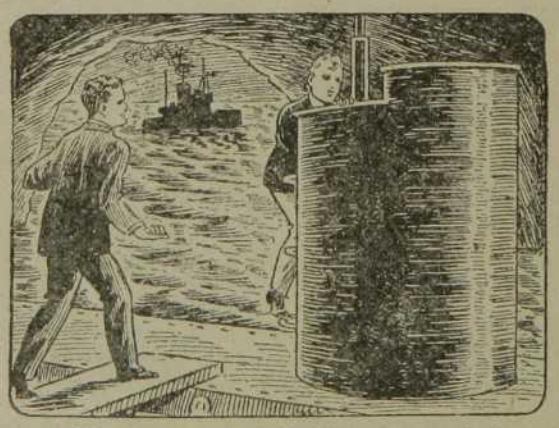
5—Mais celui-ci, qui était un lutteur expérimenté, réussit rapidement à le maîtriser.



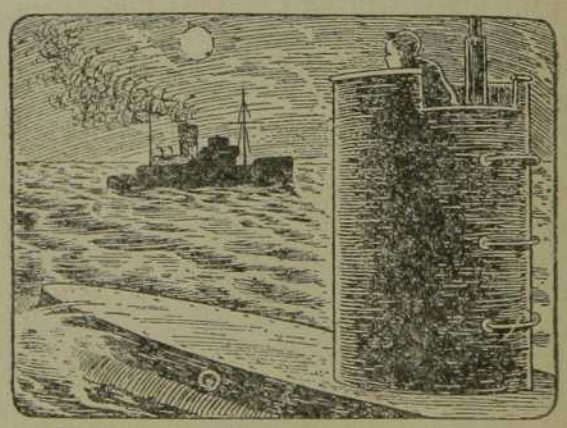
6—Les deux misérables, inconscients, furent traînés dans le cachot où le bossu était prisonnier.



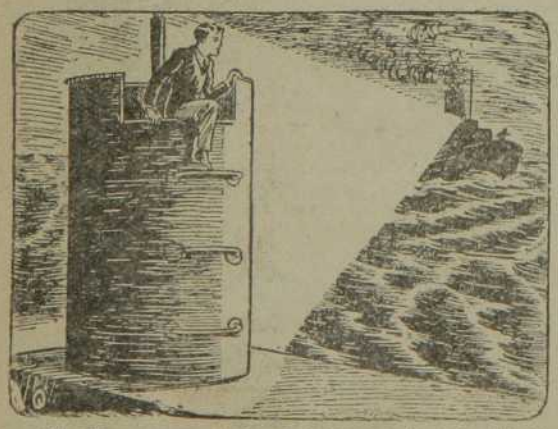
7—Paul et son compagnon réussirent enfin à trouver la caverne où était caché le sous-marin dont se servaient les bandits.



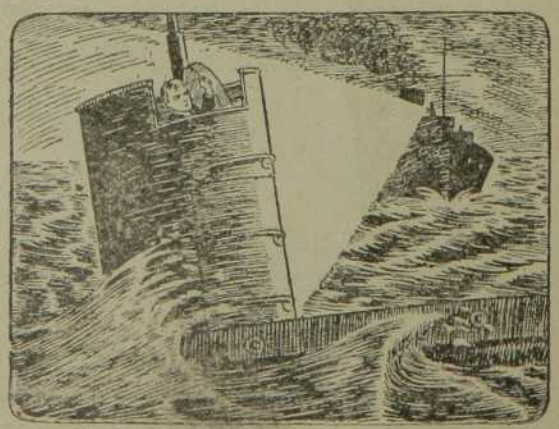
8—Mais au moment où ils allaient sortir de la caverne, ils aperçurent un vaisseau qui faisaient des signaux.



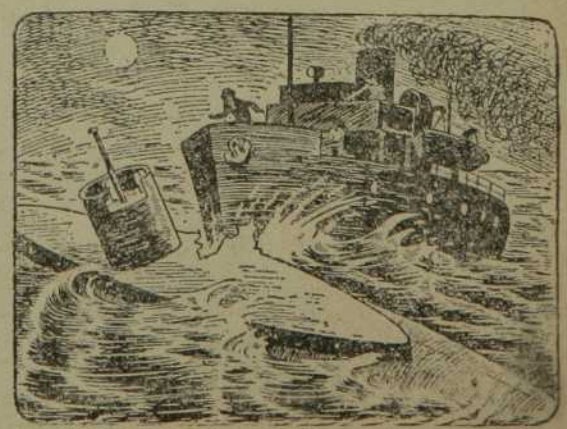
9—Ils comprirent alors que ce vaisseau était monté par des complices du bossu. Réussiront-ils à les éviter?



10—Heureusement, le détective avait été officier de sous-marin durant la grande guerre. Ils pouvaient diriger le sous-marin.



11—Soudain la lumière d'un puissant projecteur fut jetée sur le sous-marin. Paul était découvert.



12—Les bandits, voyant la supercherie, lancèrent leur vaisseau sur le sous-marin qui fut défoncé.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

LA PHILOSOPHIE DES CIMETIERES

Les fabriciens d'une petite ville discutaient pour savoir s'ils devaient construire un mur autour du cimetière.

—Voici mon opinion, dit le doyen: Il est certain que ceux qui y sont déjà ne pensent pas en sortir; et que ceux qui sont en dehors, ne tiennent pas à y entrer. Il me semble que vous n'avez pas besoin de mur du tout.

Et le mur ne fut pas bâti.

BONHEUR CONJUGAL

—Est-ce bien vrai que c'est votre premier baiser?

—Oui, mon ami, je le jure; c'est le premier de ma vie.

—Alors je suis bien positivement le premier...?

—Oui, en vérité, heureux mortel.

—Heureux? Hum!... Pas tant que cela. Vous venez de me faire perdre un pari de cinq cents piastres.

EXPLICATION

Calino explique qu'un bébé c'est la joie de la maison.

—Ainsi, autrefois, ma femme avait envie de me battre; de mon côté, j'ai souvent besoin de lui allonger une giffle...

—Eh bien, et maintenant?...

—Maintenant... à tombe sur le petit.

SINGULARITES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Pourquoi dit-on des maisons de santé où l'on reçoit des malades, que ce sont des maisons de santé, et des enfants perdus que ce sont des enfants trouvés?

MABOULIN RENCONTRE UN AMI

—Qu'est-ce que tu as donc? lui demande-t-il; tu as l'air préoccupé.

—Mon premier a la coqueluche; mon second a la rougeole; mon troisième a la scarlatine...

—Et ton tout?

—Comment, mon tout? mais je te parle de mes enfants, imbécile!

AU PLUS FORT LA POCHE

Un vieux juge nègre du Mexique, avait pour enseigne: "Mariages célébrés à prix réduits". Un confrère, plus ambitieux l'a surpassé en inscription: "Mariages célébrés à prix réduits, avec divorce par dessus le marché"

SUR LE BOULEVARD

—Comment, tu parles à cette dame le chapeau sur la tête?

—Naturellement, il me fallait lui conter quelque chose à mots couverts.

LE FINANCIER MODERNE

—Je suis venu, pour vous demander...

—Oui, oui, Je vous le donne; soyez heureux. Prenez ma bénédiction et sortez, c'est un jour d'affaires, pour moi, aujourd'hui.

LA MEILLEURE

On dit que la meilleure de toutes les semelles est celle fabriquée avec de la langue d'ivrogne, car elle ne prend jamais l'eau.

L'UTILITE DES LIVRES

Un campagnard qui s'occupe peu de lecture, dit que néanmoins il comprend que les livres ont leur bon côté.

Si un livre est relié en bon veau, il peut servir à repasser les rasoirs.

S'ils est épais, rien n'est plus commode pour remplacer le pied d'un meuble.

S'il a un bon fermoir, c'est un objet sans pareil pour être lancé sur un chien.

S'il est d'un grand format, comme les atlas, il peut avantageusement remplacer la feuille de tôle pour boucher une ouverture.

S'il appartient à un autre, rien de plus commode pour tenir une fenêtre ouverte.

ABONDANCE DE BIENS

—Ma chère, j'ai eu plus de vingt demandes en mariage, cet été.

—Bonté divine! De qui donc?

—Toutes de Charles.

ENTRE JEUNES ET VIEUX JOURNALISTES

—Dites-moi, cher maître, qu'est-ce qu'un article à tiroir?

—C'est le genre commode.

EXPERIENCE DIFFICILE

—Combien de temps as-tu connu ta femme avant ton mariage?

—Je ne l'ai connue que longtemps après mon mariage.

ENTRE MUSICIENS

—Où est mon recueil de musique, Rémi?

—L'ami Rémi l'a mis là (la, mi, ré, mi, la, mi, la).



Voulez-vous aider ce cavalier désarçonné à retrouver sa monture enfuie?

UNE COINCIDENCE

—Sais-tu, ma chérie, que tu me rappelles mon compte de banque?

—Tu penses toujours beaucoup à moi, je suppose?

—Non, parce que tu es si frêle et si petite.

EN SORTANT DU CIRQUE

—Quelle patience il a fallu à ce dompteur pour rendre des éléphants musiciens!

—Du tout, ils le sont de naissance.

—???

—Naturellement, tout petits ils jouaient de la trompe.



Il ne voit pas le garde-chasse qui va lui dresser contravention. Le voyez-vous?

UN SOUVENIR

—Je connais un homme, à Québec, qui possède le chapeau que le vent a enlevé à Jacques Cartier.

—Ce n'est rien, reprend l'ami, je connais l'individu qui a la pomme d'Adam.

PAS SUPERSTITIEUSE

—Dis-moi, maintenant, es-tu superstitieuse?

—Quelle drôle de question; pourquoi me demandes-tu cela?

—Réponds-moi.

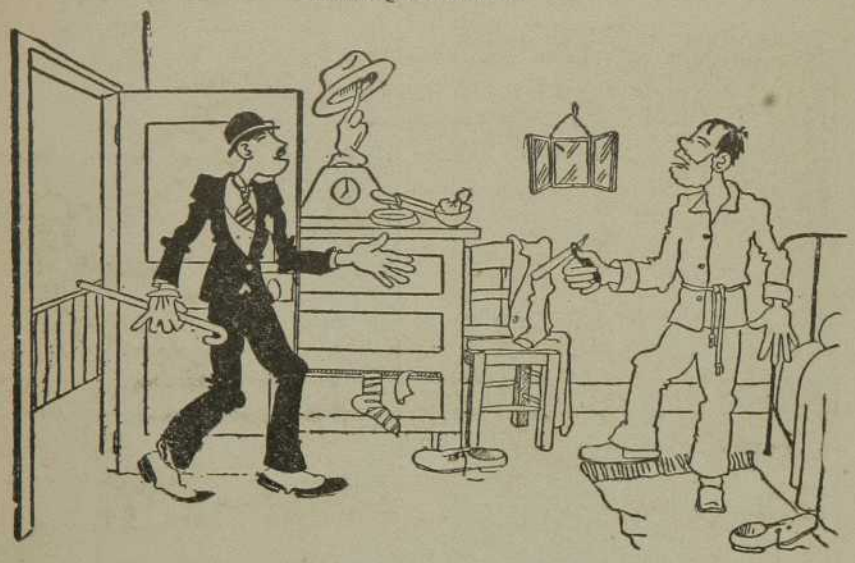
—Je ne le suis pas du tout.

—Non! alors tant mieux, je vais te le dire: tu es ma treizième fiancée.



—Alors! quoi! Vous n'avez pas vu qu'il y a écrit: "Défense de fumer", ici?

EXPLIQUONS-NOUS



—Mon vieux, je viens te demander d'être mon témoin!
—Comment, tu te maries?
—Non, je me bats en duel.
—Ah bon! il fallait le dire, tu m'as fait peur!

UNE BONNE DISTRACTION

Zéphirin est excessivement distrait. L'autre jour, comme il avait affaire à sortir, il met sur la porte de son bureau: "sortit; reviens dans un instant; prenez une chaise et attendez". Dans la rue, la pluie lui fait remarquer qu'il a oublié son parapluie. Il retourne et sur la porte de son bureau il lit sa carte. Il prend une chaise et s'attend.

ERREUR TYPOGRAPHIQUE

Un journal officieux, à l'occasion de l'arrivée d'un ministre:

"Le ministre a été accueilli par les acclamations et les cris de joie d'une *poule* enthousiaste."

LE CHANT DU CYGNE

—Ton fiancé a l'air bien difficile; je crois qu'il fait bien trop de conditions.

—Laisse faire, maman, ce sont ses dernières volontés.

OPINION DOUTEUSE

—Eh bien! Quelle sorte de garçon est notre gendre?

—Il ne m'a pas l'air de grand'chose; il me rappelle beaucoup ce que tu étais.

RECONNAISSANCE DES INSECTES

Un écrivain raconte avec toute les apparences de la bonne foi:

"Un jour, je trouve une "coquerelle" dans un bassin d'eau. Je lui donne une coquille de noix pour bateau et deux allumettes pour rames, et je l'abandonne à son sort. Le lendemain, je reviens, et je vois qu'au bout d'une allumette elle avait attaché un fil blanc. Signal de détresse, probablement. A l'autre était fixé un cheveu, qui lui servait de ligne. Je fus tellement frappé de son intelligence, que je lui donné sa liberté. Pour me prouver sa reconnaissance, quinze jours après, ma maison était remplie de "coquerelles' qui ne veulent pas me quitter.

LE RETOUR PAR VERSEMENTS

—Qu'avez-vous donc à pleurer?

—C'est mon mari qui est monté là-haut, pour battre le rédacteur du journal.

—Et il n'est pas encore descendu?

—Quelques morceaux seulement; j'attends le reste à tout instant.

PROGRES RAPIDE

Eh! Comment ça va-t-il? Je ne t'ai pas vu depuis vingt ans. Et ta petite femme de dix-sept ans que tu as épousée avant de partir?

—Je l'ai encore. Elle a vingt-deux ans, maintenant.

UN HOMME DE SERVICE

—Maintenant, mesdames et messieurs, examinez bien. Si une dame veut monter sur la scène, je la fais entrer dans ce coffret, je ferme à clef, et quand je l'ouvrirai, la dame aura disparu sans laisser de trace.

—Je t'en prie, ma chère, monte donc là pour obliger monsieur.

DECOUVERTE TARDIVE

—Ne me disais-tu pas souvent, avant notre mariage, que tu m'aimais jusqu'à la distraction?

—Oui, ce n'est qu'après notre mariage, que je me suis aperçu combien j'étais distrait.



JEAN AU CAMBRIOLEUR — "Monsieur, voulez-vous essayer de m'ouvrir cette banque-là?"

UN PATRON PRECAUTIONNEUX



—Est-ce que le patron a goûté ce civet?
—Non, le patron prend toujours ses repas au restaurant d'en face.

TRES ENCOURAGEANTE

—Croyez-vous que votre père me refuserait votre main?

—Je ne sais pas; oui, s'il est comme moi.

LES CONTRASTES

—Moi, j'aime les contrastes; je prendrai une belle femme.

—Prend donc une femme d'esprit, le contraste sera encore plus grand.

PAS BESOIN DE PREUVES

—Votre chien aime-t-il les étrangers?

—Oh! pour ça, oui; il n'a jamais refusé d'en manger un.

UNE RECONNAISSANCE

—Pardon, monsieur; vous me regardez si attentivement que je vous demanderai si vous reconnaissez en moi quelque chose qui vous est familier?

—Oui, mon parapluie.

LES RIGUEURS DU SORT

—Nous avons tirés au sort pour savoir qui vous épouserait.

—Et vous avez gagné?

—Non; j'ai perdu. Voulez-vous être ma femme?

UN CHANCEUX

—Que fais-tu pour vivre, maintenant?

—Je respire.

PAS SEULEMENT DE SURFACE

—C'est un jeune homme très agréable, mais j'imagine qu'il n'a qu'une politesse de surface.

—Pas du tout: Je l'ai vu dans un chemin de fer souterrain donner son siège à une femme âgée.

CIRCONSTANCES ATTENUANTES

—Prisonnier, avez-vous quelques chose à ajouter pour votre défense!

—Ceci, votre Honneur: J'admets avoir tué l'individu, mais nous jouions au bridge, il était mon partenaire, et il a coupé mon as en dernier.

—Très bien; le juré rendra un verdict d'homicide injustifiable.

PAS DE LA PAROISSE

Laura. — Je sais bien que Bella a un joli nez, mais jamais je n'aurais cru que tu lui aurais dit.

Flora — Vois-tu, elle va se regarder si souvent, qu'elle louchera avant quinze jours.

ENTRE BONNES AMIES

—Tiens, j'ai reçu les épreuves de mes portraits; lequel préfères-tu?

—Celui-ci est plus joli, mais l'autre est plus ressemblant.

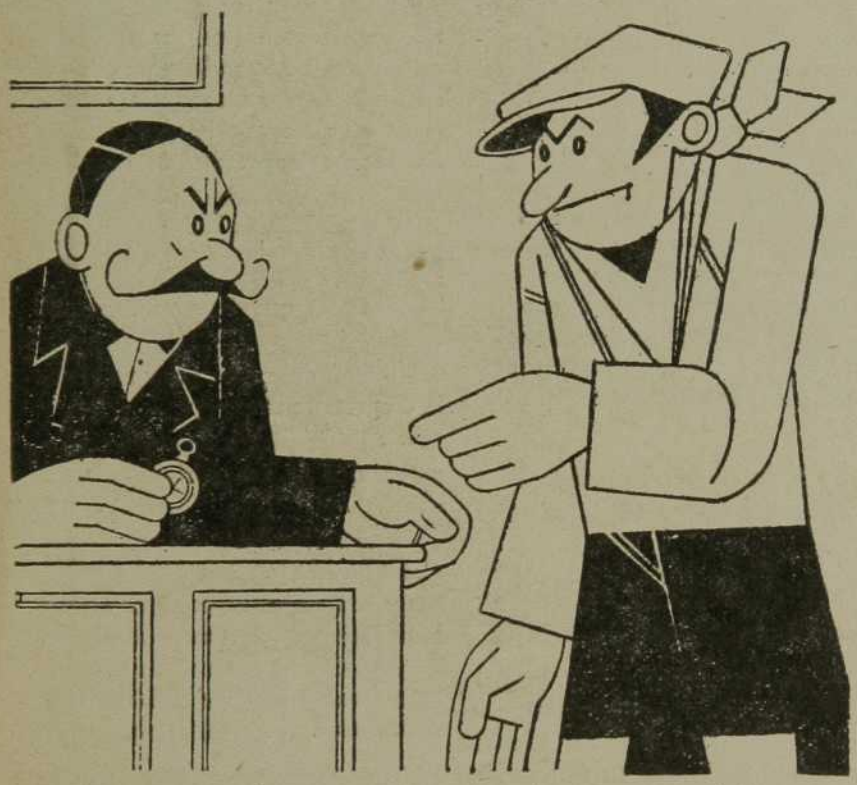
UN PEU DISTRAIT

—Comme je suis content de vous voir! Comment est votre femme?

—Mais je ne suis pas marié!

—Ah! c'est juste; votre femme est encore fille.

RAVISSEUR ET RAVISSEMENT



—Vous osez prétendre que vous n'avez pas ravi cette montre et je la retrouve sur vous!

—Je vous assure, monsieur le commissaire, que c'est elle qui m'a ravi!

MOTS D'ENFANT

—Quelle belle plante que vous avez ici!

—N'est-ce pas? Elle appartient aux bégonias.

—Mais non, maman, elle appartient aux-Smith; ils nous l'ont prêtée pour la soirée.

CES HOMMES DE LETTRES

—Mais vous dites dans la préface, que votre livre est appelé à satisfaire un besoin qui existe depuis longtemps. Que voulez-vous dire?

—Ce que je veux dire? Mon cher monsieur, ça fait trois mois que j'ai besoin d'un bon dîner.

CAS DESESPERE

—Voulez-vous me donner à manger? j'ai faim.

—Que diable! Pourquoi ne travaillez-vous pas?

—Ça me fait rien: Plus je travaille, plus j'ai faim.

PREUVE D'AMOUR

—Je suppose, monsieur, que vous connaissez l'objet de ma visite?

—Je crois que vous désirez rendre ma fille heureuse. Le désirez-vous réellement?

—Réellement! Oui! monsieur. Ah! si vous saviez!

—Pour cela, vous n'avez qu'à ne pas l'épouser.

A LA CAMPAGNE



—Vous couchez dans l'étable!... Savez-vous que c'est très malsain?...

—Non... du reste, mes bêtes ne sont jamais malades!..

UNE SURPRISE AGREABLE

La fiancée — J'aimerais à faire une petite surprise à mon futur époux, avant notre mariage.

L'amie — Comme surprise, ton extrait de baptême aurait du succès.

TRISTE DECOUVERTE

—J'aimais jadis une jolie fille, mais hélas! elle n'était pas faite pour moi.

—Un autre l'a épousée?

—Pas du tout! c'est moi; c'est pour cela que je le sais.

CES BONNES SERVANTES

—Moi, je donne avis à madame demain que je pars à la fin du mois.

—Tiens! pourquoi cela?

—Parce qu'elle ne veut pas garder de chat.

—Et qu'est-ce que cela peut te faire?

—Eh bien! quand il y a de la crême qui manque, je ne peux pas dire que c'est le chat.

INEXPERIENCE D'UN JEUNE MENAGE

—Henri, ne vas pas près du bébé, tu vas le réveiller.

—Je puis bien le regarder.

—Non, chéri; je te le laisserai prendre quand il pleurera cette nuit.

L'INSOLENCE DES HOMMES

Louise — Il n'y a rien qui me fâche comme la manière dont les hommes nous regardent.

Clara — Mais ils ne nous regardent pas du tout.

Louise — N'est-ce pas assez pour exaspérer?

UN PRESSENTIMENT

—Que je suis donc contente de vous voir! J'avais comme un pressentiment que vous viendriez ce soir.

—Vraiment!

—Oui! chaque fois que mon mari et moi, nous nous proposons de passer une veillée tranquille, il vient toujours quelqu'un pour nous déranger.



MADAME — "Marie, pourquoi tous ces barils devant ma maison?"

MARIE — "Je reçois mon ami, madame, et il veut faire croire qu'il vient livrer de la bière ici au cas où son patron viendrait à passer."

LA REVANCHE

(Suite de la page 42)

L'inspecteur feint de croire à la bonne foi de Grimaud. Il propose d'envoyer un chasseur chercher les fonds nécessaires . . . Et comme l'autre veut toujours sortir, il parle d'agent, de commissaire de police. A ce moment, Paul devine Roger à son côté. L'heure de la vengeance a sonné.

— Mon vieux, tu as perdu, fait la voix bien connue, c'est bien fait, tu le mérites. Ah! tu voulais faire le malin, je savais ce qui t'arriverait, moi, je te l'ai assez dit.

Quel raffinement de cruauté! Paul blémit sous l'outrage.

— Monsieur Pierre, rassurez-vous, continue Roger, et laissez-moi rire. Ce maraud-là prétendait que, dans les grands restaurants, on peut facilement dîner à l'oeil. Moi, je disais que non, je sais que, chez vous, un mauvais client se fera toujours pincer. Alors, nous avons parié le dîner en question et une bouteille de champagne . . . et c'est moi qui gagne. J'étais là pour voir l'aventure et pour vous payer, si j'avais été perdant. Maintenant, mon vieux, exécute-toi. Léon, une bouteille de champagne à ma table, et du bon. C'est Monsieur qui paie.

L'inspecteur fit ses excuses à Grimaud, en riant de bon coeur. Les convives, excités par le scandale, ne le sont pas moins par l'amusante plaisanterie. Quelques bravos retentissent pendant que Grimaud suit, ahuri, son ancienne victime.

— Et maintenant, dit Roger à mi-voix quand ils sont assis à la table où la gracieuse jeune femme les accueille, maintenant, quittez cette mine d'enterrement, entrez dans le jeu, riez, on vous regarde. Et, ajoute-t-il, en lui glissant sous la table deux billets de cents francs, avec ceci vous paierez votre dîner, le champagne, le pourboire, et vous garderez la monnaie, s'il y en a. Mais riez donc! On vous regarde!

Paul s'efforça de rire, — pauvre rire qui n'est qu'un rictus. Il balbutie, il bégaie. Il ne peut rien prononcer. Alors, Roger, revêtant son visage d'une grande gaieté, — pour la galerie, — dit tout bas:

— Les affaires ne vont pas, à ce qu'il me semble. Je suis heureux de vous aider, car je vous dois un fameux cierge, monsieur Grimaud.

— Un fameux cierge? . . .

— Parfaitement! Si vous ne m'aviez pas mis à la porte de la maison Benoît, j'y végèterais encore, avec l'espérance d'avoir un jour une place comme la vôtre. Tandis que, sans situation, sans argent, j'ai eu toutes les audaces, et je me suis adressé directement à M. Belmot, — oui, Belmot, le grand constructeur, pour lui dire que j'avais perdu ma place à cause de lui. Je lui ai tout raconté. La chance m'a favorisé, — il y avait une place à prendre. J'y ai réussi. M. Belmot m'a témoigné de l'amitié, confié d'importantes missions, et reçu dans sa famille. Je suis maintenant son associé, et — depuis trois mois, — son gendre, ajoute-t-il en pressant tendrement la main de la jeune femme qui sourit.

— Tandis que moi . . . Ah! monsieur Dupin, j'ai eu bien des remords!

— N'en ayez plus, monsieur Grimaud, c'est moi qui vous dis merci. Et puis, — j'ai eu mes renseignements, je sais que, comme moi, vous aimez votre mère.

— Je l'aimais . . . Elle est morte, dit Paul, les yeux brillants de larmes.

Toute rancune s'abolit à cette vue. Dupin, très ému, reprend:

— Si vous avez besoin d'une place, adressez-vous à moi, vous étiez travailleur . . .

— Oh! monsieur Dupin, peut-on être bon comme vous! Moi, j'ai gâché ma vie.

— Vous la referez, monsieur Grimaud, si vous voulez être bon. Mais je ne veux pas de journaux de courses dans mes bureaux, surtout!

Ce trait, que Paul accueillit avec un sourire reconnaissant, fut la seule vengeance de Roger Dupin.

AUX CHEFS DE FANFARES

Les chefs de fanfares désireux de se procurer, *gratuitement*, une copie d'une marche religieuse pour fanfare, n'ont qu'à remplir ce coupon et à nous le faire parvenir au plus tôt. *Le Samedi* est heureux d'offrir cette marche à tous les musiciens que la chose intéresse.

Nom _____

Adresse _____

LE SAMEDI, 975, rue de Bullion, MONTREAL, P. Q.

MA PETITE COUSINE

(Suite de la page 7)

tourmenter cette pauvre maman qui est si tranquille!

"Tu ne lui diras rien, au moins?

Que ceux qui ne furent jamais lâches devant deux yeux rieurs, me jettent la première pierre; je promis de ne rien dire.

Immédiatement, cette sorte de pacte criminel me valut un flot de confidences.

— Tu comprends, mon bon Philippe, je suis toute seule ici, dans ce trou de banlieue, entre papa qui ne pense qu'à ses fleurs et maman qui ne pense à rien. A rien de drôle, en tout cas.

"Toute la journée, ce sont des: "Jeannette, je te défends de lire ce journal", ou encore: "Pourquoi ne lis-tu pas ce livre de la Bibliothèque du foyer?" Je parie qu'il est très amusant."

"Et je ne parle, bien entendu, que des heures de récréation. Aux autres moments de la journée, c'est mon histoire que je dois étudier, ou ma géographie "que je ferais bien de repasser", ou mon ouvrage "qui ne se fera pas tout seul", bref, une foule de choses toutes plus ennuyeuses les unes que les autres.

— Mais, tu sors, risquai-je, vous allez quelquefois à Paris, ta mère et toi?

Ma cousine eut un sourire douloureusement apitoyé:

— A Paris, mon pauvre vieux! Bien sûr, que nous allons quelquefois à Paris pour faire des achats, maman et moi, mais tu me croiras si tu veux, ces petits voyages-là m'assomment plus que tout le reste.

"En wagon, défense de regarder de droite et de gauche, de crainte de se faire remarquer, et, — tiens-toi bien! — de passer pour ce qu'on n'est pas! . . . A Paris, c'est encore plus drôle . . . Baisser les yeux... avoir l'air réservé... est-ce que je sais, moi, des recommandations à n'en plus finir. Si je propose d'aller prendre le thé quelque part, crac! ça ne rate pas: comme par hasard, l'endroit que j'ai choisi "n'est pas bon pour les jeunes filles".

"Pas pour les jeunes filles" non plus, les dancings, les palais de glace, les expositions et, cela va sans dire, les théâtres, y compris les cinémas des boulevards. Ce que j'entends répéter de fois cette malheureuse phrase est tout simplement inimaginable, à croire que rien au monde n'a été inventé "pour les jeunes filles".

Je proteste: les jeunes filles ne sont pas aussi malheureuses que veut bien le dire ma cousine Jeannette.

— Oui, je sais, fait-elle en levant sur moi ses terribles yeux ensorceleurs, il y a l'amour.

— Quoi?

— L'amour . . . Il nous reste l'amour, mais j'avoue que je suis assez peu ferrée sur ce sujet-là . . . Dans les livres, à l'endroit le plus palpitant, le plus intéressant, c'est comme un fait exprès, il y a toujours une kyrielle de petits points, et on en est pour ses frais.

"Dites, mon cousin, soyez gentil, expliquez-moi ce que signifient ces fameux petits points qui surgissent toujours au moment où les deux héros, ayant beaucoup parlé d'amour, s'apprêtent à l'expérimenter.

— Jeannette, vous êtes insupportable.

— Parce que je vous demande cela?

— Oui, pour ça et pour une foule d'autres raisons.

— Dites plutôt que vous n'en savez rien . . . et parlons d'autre chose.

Et nous parlons d'autre chose. J'ai l'impression que je viens d'échapper à un grand danger. Hélas! l'accalmie est de courte durée et, bientôt, c'est une nouvelle question, de nouveaux sourires indulgents et des haussements d'épaules apitoyés.

On cause, on parle d'amour, et pour bien marquer en quel mépris on tient mon peu de compétence en la matière.

Généralement, ça se termine par une brouille et je ne remets plus les pieds chez mon oncle pendant une dizaine de jours. Puis, un beau matin, un appel téléphonique. Je n'y tiens plus, je cours acheter des pralines, et je fais mon apparition chez ma petite cousine, laquelle se donne un mal incroyable pour jouer l'indifférence.

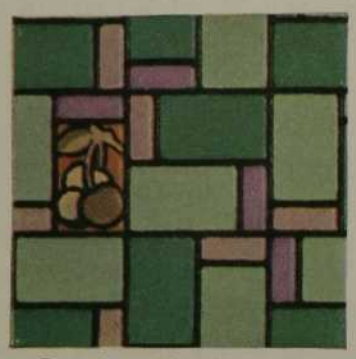
J'ai bien peur qu'il en soit ainsi jusqu'au jour où, ganté de clair, j'irai demander à son brave homme de père la permission d'expliquer à Jeannette, autrement qu'avec des mots, ce que signifient les petits points qui l'intriguent tant.

MARCEL IDIERS

Attrayants PLANCHERS *de* TUILES *à prix modique avec les superbes* INCRUSTÉS DOMINION



Incrusté Bosselé, Patron No. 9003 (Le patron illustré dans le hall d'entrée ci-dessus est le No. 9007.)



Patron Incrusté Bosselé No. 9004.

Mettez un cachet d'originalité dans votre intérieur . . . rendez vos pièces plus attrayantes à peu de frais, en les dotant de planchers qui rappellent ceux des vieilles demeures européennes. Assurez-vous la beauté des tuiles si pittoresques, sans aucun de leurs inconvénients. Des effets de tuiles brisées, de mosaïques et de dalles saillantes sont tous fidèlement reproduits par le Linoléum Bosselé Dominion ou les Incrustés Dominion à lignes droites.

Au charme et à la fraîcheur de coloris des anciens planchers de tuiles, sont ainsi ajoutées la fraîcheur, la souplesse et l'extraordinaire facilité de nettoyage assurées par le Linoléum moderne . . . qualités que ne sauraient offrir les tuiles véritables.

Aucun plancher ne peut être plus attrayant, plus joli et plus durable pour le hall d'entrée, la bibliothèque, le vivoir, la salle à manger ou le solarium . . . vous n'en sauriez non plus choisir de plus convenable pour s'harmoniser avec ameublements modernes ou antiques.

Les Linoléums Incrustés Dominion possèdent aussi le fameux lustre doux et moelleux que seul le Fini Domolac peut donner et qui réduit au minimum le travail de nettoyage.

Demandez à votre marchand de couvre-planchers de vous faire voir les nombreux et très intéressants dessins nouveaux en Linoléum Bosselé et Incrusté Dominion.

LINOLEUM
INCRUSTÉ
DOMINION

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM COMPANY LIMITED — MONTREAL



"Pour obtenir des Biscuits légers et floconneux, employez la Poudre à Pâte "Magic", dit MISS MCFARLANE, diététiste de l'Hôpital St. Michael



"J'emploie et recommande la "Magic" parce que je la sais pure et exempte d'ingredients nuisibles."

LE poste de diététiste qu'elle occupe à l'Hôpital St.-Michael, de Toronto, donne encore plus de poids à cette déclaration de Miss McFarlane.

Car son opinion est basée sur la parfaite connaissance de la composition des aliments et sur l'étude de leurs effets au point de vue nutrition. Cette opinion s'appuie aussi sur son expérience en art culinaire.

La majorité des diététistes des grandes institutions, comme Miss McFarlane, emploient et recommandent la "Magic" *exclusivement*. C'est parce qu'elle est toujours uniforme et donne toujours de meilleurs résultats.

. . . .

C'est aussi pourquoi la "Magic" est la poudre préférée des ménagères canadiennes. Il s'en vend plus au pays que de toutes les autres poudres réunies.

Vous aussi, vous trouverez que la "Magic" rendra vos pâtisseries exceptionellement légères et tendres . . . et qu'elle vous assurera *invariablement* des résultats supérieurs.

Essayez cette excellente recette de BISCUITS de Miss McFarlane

2 tasses de farine à pâtisserie*
4 c. à thé de Poudre à Pâte "Magic"
½ c. à thé de sel
2 c. à soupe de shortening
¾ tasse de lait ou moitié lait, moitié eau

Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel. Incorporez le shortening refroidi. Ajoutez ensuite le liquide refroidi afin de faire une pâte molle. Jetez cette pâte sur une planche enfarinée et ne la manipulez pas plus que nécessaire. Roulez ou abaissez à la main à une épaisseur d'environ ½ pouce. Découpez avec un emporte-pièce à biscuits enfariné. Placez dans un plat beurré ou sur une tôle à cuir et laissez dans un fourneau chauffé à 450° F. durant 12 à 15 minutes.

*Pour obtenir les meilleurs résultats possibles lorsque vous employez de la farine à pain, remplacez chaque tasse de farine à pâtisserie spécifiée dans la recette ci-dessus par ⅞ de tasse de farine à pain.



Si vous cuisez à la maison, vous trouverez très utiles les douzaines de délicieuses recettes contenues dans le nouveau LIVRE DE CUISINE "MAGIC". *Envoyez aujourd'hui le coupon pour obtenir votre exemplaire* GRATUIT.

Tested and Approved by The Chatelaine Institute MAINTAINED BY The Chatelaine Magazine

La POUDRE A PATE "MAGIC" est la seule qui ait été éprouvée et approuvée par Chatelaine Institute, maintenu par The Chatelaine Magazine.



"NE CONTIENT PAS D'ALUN". Cette déclaration sur chaque boite est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni ingrédient nuisible.

Fabriquée au Canada

STANDARD BRANDS LIMITED LS 4
Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ontario
Veuillez m'envoyer un exemplaire *gratuit* de votre Livre de Cuisine "Magic".

Nom.....
Adresse.....
Ville..... *Prov.*.....

Recettes de Cuisine



par LUCILE ST-DIDIER
Directrice de la Chronique Culinaire

REPAS BIEN BALANCE DANS LEQUEL ENTRENT DU POISSON ET DU LAIT CONDENSE SUCRE

* * *

Cocktail au Jus de Tomates
Tranches de poisson cuit
Sauce Maitre d'hôtel
Patates
Légumes frais
Salade
Sauce vinaigrette
Tarte magique à la crème de citron
Café condensé
Rognons sautés
Tranches de foie de veau au bacon
Soupe aux choux à la paysanne

* * *

La recette de la tarte magique à la crème de citron et celle des tranches de poisson sont très faciles à faire. Le remplissage est de lait condensé sucré, d'oeufs et de jus de citron. Le jus de citron épaissit instantanément le lait condensé sucré et il n'est pas besoin d'épaissir de nouveau ce remplissage.



TRANCHES DE POISSON

Tranches de poisson; tranches de jambon; sel et poivre; lait condensé sucré. — Couper en tranches du poisson (de la morue, du flétan, etc.) environ ¾ pouce d'épaisseur. Les placer dans une lèche-frite. Mettre deux tranches de jambon en croix sur le poisson. Ajouter du sel et du poivre (ou employez de la sauce à viande ordinaire). Couvrir presque complètement les tranches avec du lait condensé sucré. Faites chauffer à four modéré (350° F.)

OEUFS BATTUS VI-TONE

4 c. à thé de Vi-Tone; 1 oeuf bien battu; 1 tasse de lait; sel et vanille à volonté. Bien agiter le tout.

TARTE MAGIQUE A LA CREME DE CITRON

1⅓ tasse de lait condensé sucré; ½ tasse de jus de citron; écorce râpée d'un citron; 2 oeufs; 2 cuillerées à coupe de sucre granulé; croûte à tarte. — Mélanger ensemble le lait condensé sucré, le jus de citron, l'écorce de citron râpé et les jaunes d'oeufs. Verser dans une croûte à tarte cuite dans un plat de huit pouces. Couvrir avec de la meringue faite des blancs d'oeufs battus jusqu'à épaississement et y ajouter du sucre. Faire cuire dans un four modéré (350° F.) jusqu'à brunissement. Laisser refroidir avant de servir.

ROGNONS SAUTES

Couper 1 ou 2 rognons de boeuf en petits morceaux ainsi que deux tranches de lard (¼ de lb.) Faire revenir les rognons dans le lard légèrement fondu et 2 cuillerées à table de graisse de rôti, ou de beurre, saupoudrer de 3 cuillerées à table de farine, faire prendre couleur, couvrir de bouillon ou d'eau, ajouter 1 branche de céleri hâché et 2 cuillerées à table de persil hâché, et laisser mijoter pendant 2 heures. Après les avoir assaisonnés de poivre et de sel; au moment de servir exprimer le jus d'un citron, bien remuer, verser dans un plat creux, décorer avec quelques branches de persil frais et servir.



SOUPE AUX CHOUX A LA PAYSANNE

1 petit chou, 1 carotte, 1 tranche de navet, 2 pommes de terre, 1 branche de céleri, 1 tranche de bacon ou de lard salé, sel, poivre, 2½ pintes d'eau chaude. — Eplucher et laver les légumes, les couper en dés, hâcher le bacon ou le lard salé bien fin, le faire revenir dans la casserole; ne pas faire prendre couleur, ajouter les légumes, bien mélanger, puis l'eau chaude, saler, poivrer, faire cuire à grand feu 1½ heure.

Des MOTS OSÉS IL Y A CINQ ANS



● Elle veut savoir mais elle déteste s'informer . . . signe de fausse modestie chez certaines femmes.



● Les gardes-malades expérimentées . . . savent combien les femmes craignent l'inconnu . . . La vérité éclaire et calme l'esprit.



AUJOURD'HUI les femmes doivent affronter un nouveau problème. La causerie est plus sincère. La discussion est plus libre. De nos jours, les femmes sont peut-être plus éclairées. Et pourtant la situation actuelle *est* troublante. On pourrait croire que l'état de mystère des années passées était moins dangereux que la confusion et l'erreur actuelles.

Comment expliquer que toutes ces causeries ne rendent pas plus clairs certains faits? Que les femmes soient aussi incertaines et inquiètes que jamais? Qu'est-ce qui peut causer, au sujet de l'hygiène féminine, tant de trouble et de discussion?

Certaines femmes emploient du poison

Quel que soit le point de départ de la conversation on finit toujours par parler d'antiseptiques. Evidemment, il faut un antiseptique, et un antiseptique puissant. Autrefois, tous les antiseptiques-germicides assez puissants n'étaient que des poisons caustiques et bien des femmes croient qu'il en est encore ainsi. Elles vont jusqu'à enseigner cette fausse théorie à d'autres et à donner des conseils sur un sujet qu'elles connaissent mal. L'intention est bonne, mais la doctrine qu'elles répandent est dangereuse.

Zonite est sûr

Le temps est passé où l'on doutait de l'à propos de l'hygiène féminine. Les femmes savent qu'il ne leur faut rien autre chose qu'une propreté de chirurgien. La réputation du chirurgien est depuis longtemps établie. Personne mieux que lui comprend que les femmes savent choisir leurs modèles. Il peut juger, plus que les femmes elles-mêmes, de l'importance et de la nécessité de cette habitude. Mais le médecin vous mettra en garde contre les poisons. "Vous devez certainement pratiquer l'hygière féminine, vous dira-t-il, mais n'employez pas des antiseptiques à base de poisons. Ils peuvent causer des tords irréparables. J'en connais bien des cas." Alors, quel germicide sûr et en même temps énergique une femme peut-elle employer? Elle peut se servir de *Zonite*.

Ce remarquable antiseptique-germicide est beaucoup plus puissant que n'importe quelle solution d'acide carbolique qui puisse être supportée par le corps humain. Et pourtant il est non-caustique et non-poison. C'est un grand triomphe pour la science moderne qu'un germicide, aussi puissant que Zonite, soit en même temps doux dans son action et même tendre pour les organes.

Lisez "Facts for Women"

N'ayez aucune gêne en demandant Zonite car il s'emploie pour une grand nombre d'autres usages. En bouteilles qui se vendent 30c, 60c et $1.00. Dans toutes les pharmacies.

Assurez-vous d'avoir votre copie de "Facts for Women". Cette brochure aurait peut-être paru osée il y a cinq ans. Elle est aujourd'hui dans l'esprit des temps et les renseignements qu'elle contient sont absolument vrais. Vous serez beaucoup plus au courant quand vous l'aurez lue. Les deux extraits donnés en tête de cette page vous donneront une petite idée de son contenu. Zonite Products Corporation, Ltd., Ste-Thérèse, P. Q.

ZONITE PRODUCTS CORPORATION, LTD.
Ste-Thérèse, P. Q. "LS-24"

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de la brochure ou des brochures indiquées ci-dessous :

☐ Facts for Women
☐ Use of Antiseptic in the Home

NOM .....
(En lettres carrées)

ADRESSE .....

VILLE ..... PROV. .....

Ce qu'une Police de "Revenu Familial" de $10,000 offre



VOICI la vraie solution du problème qu'est la protection de la famille. Cette police ne coûte que $28.18 l'an par mille à l'âge de 30 ans.

◆ ◆ ◆

Envoyez le coupon ci-dessous pour de plus amples renseignements.

Si vous n'atteignez pas 65 ans

la Compagnie versera $100 par mois à votre famille jusqu'à la date de votre 65ème anniversaire.

En plus

$10,000 seront payés le jour de votre 65ème anniversaire. Ils seront payés en une fois, ou, si l'on préfère, par versements partiels. (Si la liquidation par versements partiels est choisie, les dividendes de participation aux bénéfices seront ajoutés au revenu.)

Si vous vivez jusqu'à 65 ans

vous recevrez la valeur en espèces, ou bien ce montant peut être changé en un revenu mensuel personnel. Si vous préférez, la Police peut rester en vigueur comme Police d'Assurance-Vie Ordinaire moyennant une prime annuelle réduite.

Dividendes

De généreux dividendes sont distribués annuellement, la première distribution se faisant à l'expiration de la PREMIERE année en vigueur.

THE
Mutual Life
ASSURANCE COMPANY
of Canada
Siège Social: Waterloo, Ont.
Fondée en 1869

Veuillez me donner de plus amples renseignements sur une Police de Revenu Familial

Nom .....
Rue .....
Ville .....
Age .....

LS

D'UNE GENERATION A L'AUTRE!



La banque est le fondement de l'industrie et du commerce, le soutien de la prospérité individuelle et nationale. Elle protège votre argent. Elle est la plus sûre alliée de votre progrès économique. Dans toutes les succursales de la banque Royale, vous trouverez un personnel empressé à vous servir, ayant à coeur vos intérêts.

La Banque Royale du Canada

F3126

Au pays des ruines merveilleuses

(Suite de la page 14)

l'Egypte, on trouve le *Memnonion*, ancien temple qui porte ce nom à cause de la statue colossale brisée qui est non loin de ce monument et qu'on croit être celle de Memnon; deux autres statues de ce dieu sont également non loin de là assises sur leur socle de pierre; d'autres temples encore, des tombes d'anciens rois, des grottes sépulcrales creusées dans la montagne, d'autres statues et une quantité d'objets, de ruines, de débris qui ont une grande valeur pour la reconstitution de l'histoire.

On comprend facilement dès lors, que messieurs les archéologues sont à leur aise dans ce milieu.

Voici, d'après les propres termes du savant Champollion, la description partielle de ces endroits: "Qu'on se figure un espace de dix-huit cents pieds de longueur, nivelé par les dépôts successifs des inondations, couvert de longues herbes, mais dont la surface, déchirée sur une multitude de points, laisse apercevoir des débris d'architrave, des portions de colosses, des fûts de colonnes et des fragments d'énormes bas-reliefs que le limon du fleuve n'a pas enfouis encore ni dérobés pour toujours à la curiosité des voyageurs. Là ont existé plus de dix-huit colosses dont les moindres avaient vingt pieds de hauteur; tous ces monolithes, de diverses matières, ont été brisés, et l'on en rencontre aussi au fond d'excavations exécutées par les fouilleurs modernes. Sur ces restes mutilés on lit les noms d'un grand nombre de peuples asiatiques dont on voyait les chefs captifs entourant la base de ces colosses représentant leurs vainqueurs."

Aujourd'hui on donne le nom de *Colosses de Memnon* à deux gigantesques statues qui s'élèvent à l'extrémité des ruines de Thèbes, non loin du fleuve et du désert. Les inondations du Nil arrivent jusqu'à leur base mais ne peuvent rien contre la solidité de ces masses qui ont chacune une soixantaine de pieds de hauteur.

Ces deux statues portent les noms de *Châma* et de *Tâma*; elles sont assises, les deux mains sur les genoux et regardent dans la direction de l'orient. Celle qui porte le nom de *Tâma* jouit d'une singulière célébrité: les anciens affirmaient qu'elle avait le privilège de parler et même de chanter quand les rayons du soleil levant venaient la frapper. Aujourd'hui la statue est muette, mais dans l'affirmation des anciens, il faut néanmoins faire une part à la vérité, laquelle n'a rien de mystérieux, si l'on s'en rapporte aux explications des savants. Le phénomène rapporté se produisait simplement parce que la chaleur des rayons solaires, agissant sur l'humidité de la nuit précédente, produisait, dans la pierre de la statue, des vibrations pouvant donner l'illusion d'un chant doucement murmuré.

Elles sont bien vieilles, ces statues, aussi le temps ne les a pas ménagées; il les a ridées, crevassées, les traits du visage sont à peu près disparus; l'une d'elles qui avait même été jetée à terre lors des invasions de l'Egypte par Cambyse, a été tant bien que mal remise d'aplomb sur de gros blocs de pierre, mais, telles qu'elles sont encore actuellement, ces imposantes représentations de mystérieux personnages ont encore fort grand air. Leurs yeux sont détruits mais on sent encore, si l'on peut dire, que leur regard plonge dans le passé, et il a été témoin de tant de choses que l'observateur ou même le simple touriste ne peuvent se défendre d'une profonde émotion en les voyant.

Les sièges sur lesquels reposent ces énormes statues sont ornementés de bas-reliefs qui représentent deux femmes dont la tête est couronnée de fleurs. En divers endroits, notamment sur le dossier des sièges, on voit des inscriptions hiéroglyphiques dont l'une a été traduite ainsi: *L'Arœris puissant, le modérateur des modérateurs, le roi soleil, seigneur de vérité, le fils du soleil, le seigneur des diadèmes, Aménothph, modérateur de la région pure, le bien-aimé d'Amon-Ra, l'Horus resplendissant, a érigé des constructions en l'honneur de son père Ammon; il lui a dédié cette statue colossale de pierre dure.*

On voit que dans l'ancienne Egypte, on n'était pas avare de titres ni de louanges, et le roi de France Louis XIV qui s'est également fait appeler roi-soleil, n'avait tout de même pas eu l'imagination aussi fertile que celui qui grava l'inscription ci-dessus.

Le poids de chacune de ces statues est d'environ quatorze cents tonnes.

En ce qui concerne les sons émis par l'une des statues aux rayons du soleil levant, il y a eu, je l'ai dit, une part de vérité dans ces affirmations, mais l'illusion qui est toujours pleine de bonne volonté a beaucoup embelli la chose, non seu-

(Suite à la page 54)



"Elle était BIEN BELLE FEMME *avant que ses dents . . . se gâtent"*

IL Y A bien des choses qu'on ne dit pas en votre présence et qu'on attend votre départ pour confier à quelqu'un. Comme ceci : "Elle était — elle *était* — bien belle femme . . ."

De tous les traits humains, la bouche est la plus humaine; c'est, autant que les yeux peut-être, le miroir de l'âme. Tout défaut à la bouche ou aux dents se voit. Les acteurs qui veulent se rendre repoussants sur la scène, ou simplement s'enlaidir, se noircissent presque toujours une dent ou deux. Et lorsque la *Nature* joue ce tour-là à un homme ou à une femme, elle se montre bien cruelle.

Savez-vous ce qui fait perdre les dents ?

Des dents tombées, perdues, sont une source d'ennuis, physiques et moraux. Vous vous souvenez de leur perte, même après qu'elles ont été remplacées. Rappelez-vous quand on vous a dit: "Il faudra vous en extraire deux, en avant!" Comme vous évitiez vos connaissances! Comme votre travail en souffrit! Comme cet incident assombrit votre vie pendant quelques semaines!

Naturellement, bien des dents d'adultes se perdent par accident, mais on peut dire que *c'est la pyorrhée qui fait tomber plus de la moitié des dents d'adultes.* La pyorrhée donne beaucoup de mal aux dentistes. Le traitement de cette maladie est long et pénible. En matière de pyorrhée, les dentistes modernes préconisent toujours des moyens *préventifs*. Entendez par cela que vous devez visiter votre dentiste au moins deux fois par année.

La propreté n'est que superficielle

Votre dentiste vous dira que la pyorrhée mine *sous la surface*. Son approche est silencieuse et sournoise. Elle peut prendre des années, — cinq ans, dix ans, — avant de se déclarer. C'est pourquoi la simple propreté, serait-elle une propreté *parfaite*, ne suffit pas. L'un des noms les plus connus dans toute l'histoire de la pyorrhée est celui du Dr R. J. Forhan, qui consacra 26 années de sa vie à l'étude et au traitement de la pyorrhée. Des milliers de dentistes pratiquants, aussi bien dans notre pays qu'à l'étranger, se servent aujourd'hui de ce traitement spécial pour la pyorrhée, mis à la disposition des dentistes seulement. Le Dr Forhan créa aussi la pâte dentifrice qui porte son nom. Le principe de cette pâte Forhan vous assure une valeur additionnelle et protège vos dents tout en les nettoyant. Servez-vous-en soir et matin, pour vos dents *et* vos gencives, suivant le mode d'emploi.

N'attendez pas que vos gencives saignent

Ne donnez pas prise à la pyorrhée. Rappelez-vous que 4 personnes sur 5, passé l'âge de quarante ans, en sont les victimes. C'est pourquoi nous vous répétons: Voyez votre dentiste et employez la Forhan entre ces visites. Dites-vous bien aussi que Forhan, considéré simplement *comme dentifrice*, est le meilleur qu'on puisse acheter — agréable au goût et durable. Commencez dès aujourd'hui à vous brosser les dents avec Forhan. C'est la pâte dentifrice double, pour dents et gencives. Remarquez le gros tube brun. Forhan's, Ltd., Ste-Thérèse, P. Q.

LE SOIN SERIEUX DE SES DENTS CONDUIT A L'EMPLOI DE FORHAN



"La Prochaine Fois J'Achèterai Une Prest-O-Lite..."

"J'en suis bien persuadé maintenant — c'est une mauvaise économie que d'acheter des batteries d'occasion. Je n'ai jamais eu d'ennuis pareils avec la Prest-O-Lite qui était sur ma voiture quand je l'ai achetée. La prochaine fois, mon choix sera celui du fabricant, j'achèterai une Prest-O-Lite."

Les fabricants d'autos achètent deux fois autant de Prest-O-Lites que toutes les autres batteries ensemble — Pourquoi ?

— parce que le fabricant d'autos sait que la Prest-O-Lite Hi Amp est une batterie d'une plus grande capacité, d'un long usage, et qui jamais ne cause d'embarras. Vous ne sauriez vous tromper en vous fiant aux plus grands ingénieurs d'automobiles du Canada qui ont choisi les batteries Prest-O-Lite Hi Amp pour l'équipement original des automobiles suivantes:

Cadillac
La Salle
McLaughlin Buick
Chevrolet
Durant
Ford (en partie)
Frontenac
Oldsmobile
Packard
Pontiac
Reo
Willys (Six et Huit)
Willys Knight
Camions Chevrolet
Camions G. M. C.
Camions International
Camions Reo
Camions Rugby
Camions Willys
CamionsWillys Knight



Soyez certain que le fabricant d'autos choisit ce qu'il y a de meilleur

PREST - O - LITE STORAGE BATTERY COMPANY LTD.
TORONTO
Montréal, Winnipeg, Vancouver

Prest-O-Lite
Batterie et Accumulateur
— *convenant à toute voiture*

Au pays des ruines merveilleuses

(Suite de la page 52)

lement par tradition, mais aussi aux oreilles même de ceux qui entendaient ces sons.

On n'entendait toutefois pas ces sons-là tous les jours, preuve évidente qu'il fallait certaines circonstances de température, mais la croyance populaire ne se contentait pas de cette simple raison; elle disait que la statue était plus ou moins bien disposée ou encore que son auditoire du moment ne lui convenait pas.

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que l'imagination surexcitée des païens ait donné une autre tournure à ce qui n'était tout d'abord qu'une simple curiosité; les visites qu'ils rendaient à la statue furent bien vite accompagnées de sacrifices, et l'on accompagna ces cérémonies des louanges les plus poétiques que l'on pût faire.

Cette belle réputation de Memnon prit malheureusement fin avec la réparation que l'on dut faire à la statue. L'empereur Septime Sevère avait voulu la faire rétablir sur sa base pour opposer ce prodige de la voix de pierre aux miracles du christianisme. Il s'imaginait même qu'une fois restaurée, la statue ne se contenterait pas de faire entendre des sons mais, à vrai dire, rendrait des oracles.

Ce fut le contraire qui arriva, la statue devint muette et la déception fut grande. Le pauvre Memnon n'a jamais pu, depuis, se guérir de son extinction de voix.

C'est en 1819 que l'on découvrit la célèbre inscription bilingue, en hiéroglyphes et en grec, qui permit au célèbre Champollion de trouver enfin la clef de l'ancienne écriture égyptienne, et le fait a été le point de départ de multiples travaux grâce auxquels nous connaissons aujourd'hui ce qu'était l'existence des Egyptiens en ces temps lointains.

Nous avons appris ainsi des choses qui nous sembleraient aujourd'hui parfaitement inadmissibles; ainsi, la polygamie était permise et les mariages entre frères et soeurs étaient autorisés par les lois; ce n'était certainement pas très moral.

D'autre part les vieillards étaient extrêmement respectés, et les jeunes gens se levaient toujours devant eux pour leur céder la place d'honneur.

Les diverses inscriptions ont permis de remonter fort loin dans l'histoire de l'Egypte, jusqu'à l'origine des dynasties de Manéthon dont la première donna huit rois à l'Egypte; elle était de naissance Thébaine et commença l'an 5867 avant notre ère. Est-ce celle-là qui fit construire le Sphinx? Nous l'ignorons encore.

C'est en l'an 36 avant notre ère que l'Egypte devint province romaine et cessa d'avoir une existence propre. A partir de cette époque, la vie politique s'est éteinte dans le royaume des Pharaons et le pays commença son nouveau destin qui fut d'obéir ensuite toujours à des étrangers.

Des révoltes et des séditions ont maintes fois éclaté et même ensanglanté la capitale et les autres villes, mais l'apathique Egypte semble incapable d'aucun effort sérieux pour reconquérir une véritable indépendance et surtout le rang qu'elle occupait autrefois parmi les peuples.

Déjà autrefois, l'affaiblissement de l'empire romain, qui en était pour elle la bonne occasion, ne put l'arracher à sa torpeur; il semble que ce pays a accompli sa destinée et qu'il ne doive plus guère figurer désormais qu'à titre peu important sur la carte du monde.

Cela n'empêche pas la célébrité, mais elle est de tout autre ordre qu'auparavant; après avoir brillé par la puissance, l'Egypte est devenue le pays de prédilection des savants archéologues d'une part et celui des touristes de l'autre. Elle ne connaît plus la gloire militaire et le plus grand souverain qui ait foulé son sol depuis les temps anciens n'était encore, à l'époque de son passage que simple général.

Un général prestigieux toutefois, car ce fut Bonaparte, celui qui devait demeurer dans l'histoire sous le nom de Napoléon. Son passage sembla donner un regain de vie à ce pays, mais après son départ l'Egypte retomba dans l'anarchie, et fut de nouveau déchirée par des dissentions intestines.

Une partie de son ancienne prospérité lui vint du percement de l'isthme de Suez dont les premiers travaux furent commencés en 1854 par Ferdinand de Lesseps.

Aujourd'hui, l'Egypte vit, on peut le dire, surtout de ses souvenirs et, réciproquement, ce sont surtout ses souvenirs qui la font vivre. Ce sont eux qui attirent continuellement chez elle les savants qui grattent peut-être un peu indiscrètement son sol, et les touristes qui, eux, ne se lassent pas de regarder son Sphinx, de grimper sur ses pyramides et de laisser dans ses confortables hôtelleries beaucoup d'argent pour un peu de plaisir.



Vous vous reprocherez un jour de n'avoir pas un plus grand nombre de précieuses photographies que le temps ne peut altérer. Un simple instantané comme celui-ci peut maintenant être naturel, grâce à une nouvelle pellicule qui ne nécessite pas l'exposition du sujet à la lumière forte. Pour avoir des photos claires, bien détaillées, même à l'ombre, servez-vous de la pellicule Kodak VERICHROME.

L'illustration ci-haut est un agrandissement d'un négatif Verichrome 3¼ x 4¼. Demandez Verichrome à votre marchand. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ont.

1932 nous apporte de Magnifiques Nouveautés



4204 4199 4189 4252

4204 — Voici un nouveau décolleté très simple. Pour 36 de buste, (gr. 18), 5 verges de taffetas de 39; 1⅛ v. de contrastant de 39. Pour gr. 14 à 20; 32 à 38 de buste. 50 cents.

4199 — Ce modèle de buste est très moderne. Cet ornement d'étoffe tordue est tout à fait parisien. Pour 36 de buste (gr. 18), 5¼ v. de satin de 39. Pour gr. 14 à 18; 32 à 40 de buste. 50 cents.

4189 — La boucle à la ceinture et la dentelle sont très chic. Pour 36 de buste, 4⅜ v. de taffetas de 39; 1⅞ v. de dentelle de 6½ pouces. Pour 32 à 40 de buste. 50 cents

4252 — Remarquez le décolleté accentué de cette charmante robe. Pour 36 de buste, 6½ v. de crêpe de soie de 39. Pour 32 à 44 de buste. 50 cents.

PATRONS BUTTERICK — Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à: THE BUTTERICK COMPANY. 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

Paris nous envoie ses modèles de costumes printanniers



BLEU MILITAIRE POUR MANTEAU ET CHAPEAU, ECHARPE ROUGE ET BLANCHE

4307 et 4272 — Costume très simple pour le printemps. Pour 36 de buste (gr. 18), 2⅞ v. de grosse laine. Corsage pour gr. 14 à 20; 32 à 44 de buste. 40c. Jupe pour gr. 14 à 18; 35 à 47½ de hanches. 35 cents.

COSTUME ET CHAPEAU VERT PERSE, BLOUSE BLANCHE, GANTS ET SOULIERS BRUNS

4314 — Le gilet est un peu plus long que la blouse. Pour 36 de buste (gr. 18), 2⅝ verges de laine de 54; 1¾ verge de soie de 39. Pour gr. 14 à 20; 32 à 44 de buste. 50 cents.

MANTEAU DE LAINE BEIGE ET LE RESTE EN BRUN: CHAPEAU, GANTS, ETC.

4298 — L'écharpe peut être portée négligemment telle qu'illustrée ou passée dans l'entaille du collet. Pour 36 de buste (gr. 18), 3⅛ v. de laine de 54. Pour gr. 14 à 20; 32 à 44 de buste. 50 cents.

REDINGOTE DE LAINE GRIS FONCE RAYEE, ET ROBE DE CREPE ROSE

4316 — Remarquez la largeur de l'ouverture des manches, qui semble élargir les épaules. Pour 36 de buste (gr. 18), 4¼ verges de laine à rayures de 54; ⅞ verge d'uni de 54. Pour gr. 14 à 20; 32 à 40 de buste. 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.



"Margot, j'ai demandé à Mme Breton, au salon de beauté, comment soigner mes mains irritées par la *vaisselle*.



"Et que t'a-t-elle conseillé?



Devine! De me servir de Lux au lieu de savon ordinaire! Elle prétend qu'il constitue un véritable soin de *beauté* dans le *plat à vaisselle!*"

Un conseil de 305 fameux salons de beauté

Voici comment transformer en véritable *soin de beauté* le lavage de la vaisselle! Les experts de 305 fameux salons de beauté disent à ce propos : "Nous *ne pouvons distinguer* les mains d'une femme qui lave sa vaisselle au Lux de celles d'une dont tout le travail est fait par des servantes. Le Lux est si doux pour les mains".

Et ce soin est si peu coûteux! *Moins d'un sou par jour* — car la grande boîte de Lux fait la vaisselle de 6 semaines!

Lever Brothers Limited,
Fabricants de savon brevetés de leurs Excellences le Gouverneur-Général et la comtesse de Bessborough.



Chasse la saleté!



La Lessive Gillett enlève la graisse, la saleté et les taches les plus tenaces... **sans frottage**

POURQUOI vous fatiguer à frotter et à gratter les saletés et les taches ?

Chaque fois que vous avez un dur nettoyage à faire — celui de la maison, des cabinets de toilette ou des tuyaux d'égouttement bouchés — employez la Lessive pure en flocons Gillett.

Ce puissant nettoyeur ne manque pas d'enlever la saleté. La graisse et les barbouillages sont aussitôt dissous. Les marques et les taches difficiles à enlever disparaissent.

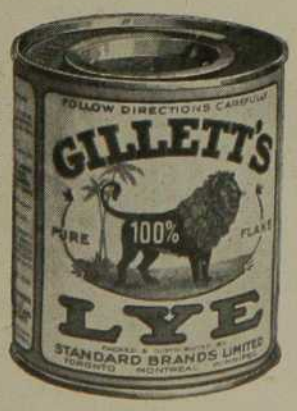
* * *

Gardez-en une solution à portée de la main dans votre cuisine. Une cuillerée de Lessive Gillett dissoute dans une chopine d'eau tiède ou *froide**, constitue un nettoyeur économique qui épargne des heures de travail.

Demandez à votre épicier de vous donner la Lessive pure en Flocons Gillett.

BROCHURE GRATUITE: La brochure de la Lessive Gillett est remplie d'utiles suggestions sur certains nettoyages spéciaux. Demandez-en un exemplaire. Standard Brands Limited, Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont.

*Ne jamais faire dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.



LA LESSIVE GILLETT *MANGE LA SALETE*

DANS LES SABLES

par Maurice-Ch. Renard

NOUS avions projeté, Cahorel et moi, de gagner le Mont Saint-Michel par les grèves. Une idée en l'air, sottement lancée en bavardant, sous l'ombre d'une fraîche tonnelle. Mon compagnon l'avait saisie au vol et il s'y était attaché avec un tel entêtement, ce Breton, que je n'avais pas tardé à regretter une parole jetée à la légère. Il court tant de mauvaises histoires sur les enlisements de la baie . . .

— D'abord, argumentait Cahorel, mon devoir de peintre m'impose cette traversée à pied sec. C'est bien le diable si de Genêts au Mont, je ne trouve pas matière à une pochade originale. Et puis, pense donc, nous verrons de près Tombelaine, dont les touristes ne connaissent guère que la lointaine silhouette de lion trapu, couché à même les sables. Tiens, plus j'y songe . . .

— Très joli, mon vieux, qu'est-ce que tu fais des risques de l'expédition? Avec ces sacrés sables mouvants, sait-on jamais?

Mais pendant notre halte d'un jour, dans l'auberge de Genêts où nous étions arrêtés, Cahorel avait eu le temps de mettre au point notre excursion:

— Ne t'inquiète pas de ça, tranche-t-il. Les sables mouvants? Des histoires inventées par les gens du secteur. Il faut bien qu'on croie au danger, sinon, les guides feraient faillite. Du reste, j'ai déniché cet après-midi, en rôdant dans le pays, un convoyeur qui nous prendra demain matin et dont tu me diras des nouvelles . . .

A l'aube, l'homme fut exact au rendez-vous. Un grand gaillard rasé, correct et froid, le regard énergique et clair, avec je ne sais quoi dans l'allure ou dans le costume qui rappelait le Sammy en campagne. Le grand feutre peut-être, qui lui coupait le front au ras des sourcils.

Cahorel ne manqua point de sourire de mon étonnement.

— Ce n'est pas un guide comme celui-là que tu attendais? Viens un peu que je te le présente: William Burnes, plus connu au cinéma sous le nom de Will, le cow-boy. Mais celui-là même dont tu as admiré à l'écran la froide audace, Will, le roi du ranch . . .

Le roi du ranch me tendit gravement la main et, sans autres explications, donna le signal du départ. Ce ne fut pas long, je vous prie de le croire, et je n'avais pas eu le temps de me remettre de ma surprise, ni de mesurer la gravité de notre commune folie que déjà nos pieds, chaussés d'espadrilles, imprimaient leurs pointures sur le sable blond de la grève.

Pour se dérober à mes récriminations, Charel avait pris la tête du groupe, et marchait en direction de Tombelaine, tout en sifflotant. C'était trop bête aussi, de partir en expédition, au travers d'une baie dont les gens du Mont eux-mêmes ne possèdent pas tous les dangers, sous l'unique conduite d'une vedette de cinéma. Pourtant, Will-le-cow-boy paraissait connaître la route. Au bout de cinq minutes, il desserra les dents, et, sans hésiter:

— A gauche, commanda-t-il à Cahorel.

Puis, comme je paraissais manquer d'enthousiasme, il me rassura, dans un français excellent:

— Ne craignez rien, fit-il. Votre ami vous fait joliment marcher depuis notre départ. Je suis du pays.

Je respirai:

— Parbleu! Je savais bien que c'était une blague. Vous n'êtes pas William Burnes.

Notre guide alluma une cigarette, avala la fumée, puis tranquillement:

— Si fait. Je suis exactement l'homme que vous a dit votre ami. Mais, ce qu'il ne vous a pas confié, c'est que, de mon vrai nom, je me nomme Quinette, et que je suis originaire de Genêts, où je passe en ce moment mes vacances . . . C'est drôle, hein? Simple histoire, d'ailleurs. Parti à quinze ans en Amérique pour y faire fortune, j'ai débuté dans le Far-West, en qualité de cow-boy, et puis, parce que j'étais bon cavalier et bon tireur, je suis tout naturellement venu au cinéma. Ça vaut aussi bien, je vous le promets, que de prospecter de problématiques mines d'or dans le Klondyke ou de cirer des chaussures à Frisco.

Le côté original de l'aventure m'avait immédiatement séduit. Cette fois, j'éclatai franchement de rire:

— Si je vous disais qu'il y a une demi-heure j'étais tout disposé à prendre bravement la fuite et à vous fausser compagnie... Je veux bien que le ranch n'ait pas de secret pour vous, mais accordez-moi que j'étais fondé à me méfier de vos connaissances en matière de sables mouvants . . . Entre nous, d'ail-

(Suite à la page 59)

Essayez Cette Délicieuse Soupe au Poulet



POUR le lunch, le dîner, les invalides, rien d'aussi délicieux et appétissant que la Soupe au Poulet Concentrée Halls. La Soupe au Poulet Halls a ce goût savoureux et délicieux qui aiguise l'appétit le plus rebelle. L'essayer c'est l'adopter!

Les Produits Halls comprennent également: Poulet Désossé, Nouilles au Poulet, Tranches de Blanc de Dinde, Farce de Dinde pour Sandwichs, Farce de Poulet pour Sandwichs.

Chez votre Epicier

HALLS

CHICKEN

PRODUCTS



Votre Enfant refuse-t-il le Lait ?

Si votre enfant refuse de boire du lait, faites-lui essayer le Vi-Tone. Sa saveur et son arôme si doux et si exquis séduisent les goûts les plus difficiles. Vi-Tone regorge de ces vitamines si salutaires. C'est une combinaison délicieuse de malt — de lait — de chocolat — et de la Fève Soya.

Faites l'essai de Vi-Tone et vous en noterez le goût différent. Vendu chez tous les épiciers et les pharmaciens en boîtes de ½ lb., de 1 lb. et de 5 lbs. pour les familles.

VI-TONE

THE VI-TONE COMPANY,
2183 Ave Maplewood, Montréal, Qué.,
ou Hamilton, Ontario.

Veuillez m'envoyer un échantillon GRATIS de VI-TONE. 9D

Nom _____

Rue _____

Ville _____ *Prov.* _____

DANS LES SABLES

(Suite de la page 58)

leurs, et puisque vous êtes du pays, n'a-t-on pas exagéré la traîtrise des grèves?

— Non point. Il ne faut pas plaisanter avec les lises, de ce côté-ci du Couesnon comme de l'autre. Le meilleur guide s'y laisse parfois surprendre. Si je vous racontais ce que je sais sur cette baie, je vous donnerais la chair de poule. Mais non, nous parlerons de tout cela au Mont . . . Mieux vaut pour le moment rappeler à l'ordre votre ami qui commet des imprudences.

De fait, Cahorel, ravi de la farce qu'il m'avait jouée, courait sur le sable humide, bien loin en avant de nous, comme un écolier en vacances.

Mon compagnon fronça le sourcil, jeta un bref coup d'œil vers l'horizon que la mer ourlait d'une mince ligne d'écume, puis vers Tombelaine et le Mont, comme pour y prendre des repères. Rapidement, il mit les mains en porte-voix:

— Revenez, cria-t-il. Mauvais par là . . .

Mais le vent emportait ses paroles et Cahorel, insouciant, continuait à avancer au gré de sa fantaisie.

— Il faut courir, me jeta brusquement notre guide. J'ai eu tort de le laisser s'aventurer ainsi. Criez avec moi.

Seul, le lointain tumulte de la mer répondit à notre appel. Pourtant, nous avions regagné quelques centaines de mètres sur Cahorel, lorsque, soudain, nous le vîmes, qui soulevait lourdement ses pieds, l'un après l'autre, avec difficulté. Il tenta vainement de revenir sur ses pas pour regagner le sable dur. Ce fut en vain, le malheureux était tombé sur une poche mouvante.

— Qu'il se couche, bon dieu! gronda William. Qu'il se couche ou nous n'arriverons pas à temps!

Je ne sais plus quelle folie m'empoigna. Comme un dératé, je courus vers mon pauvre ami qui s'enfonçait lourdement dans sa propre tombe et qui tendait vers nous des bras suppliants. Mais nous étions encore à six cents mètres.

Alors, je reverrai cela toute ma vie . . . Le roi du ranch, interrompant un instant sa course puissante, plongea la main dans la poche de son pantalon, arma son revolver, un rugby espagnol et, d'un seul coup, abattit sur le sable humide mon pauvre Cahorel comme une carte.

Comment nous parvîmes à arracher mon ami au gouffre qui se creusait sous ses pas, je ne sais plus. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il dut la vie à la présence d'esprit du roi du ranch, et à la sûreté de son tir. Car la balle en séton dont Will-le-cow-boy lui avait si habilement gratifié le mollet, avait eu ce miraculeux résultat de coucher de force Cahorel sur le sable mouvant et de le sauver d'une mort certaine.

— C'est égal, j'ai eu du flair, me confiait quelques jours plus tard mon ami, qui tentait sa première sortie. Vois-tu, il ne suffit pas de prendre un guide pour traverser la grève du Mont Saint-Michel . . . L'essentiel, c'est de savoir le choisir.

—— o ——

LA JEUNE FILLE AUX VIOLETTES

(Suite de la page 9)

le physique comme une grande douleur.

— C'est affreux! Ma mère sait-elle?

— Pour ça non, mamzelle Jacqueline, vu que la nouvelle arrive seulement à la Houssaie.

Un brouillard opaque s'est élevé soudain, et Jacqueline Brien chancèle, cependant que la bonne rustaude campagnarde déplore avec un reste de naïveté:

— Dame, je n'ai rien dit pourtant.

Jeannot Vanelle est accouru du petit salon rouge, et de ses bras vigoureux amortit la chute du jeune corps, sur les premiers degrés de l'escalier.

Et troublé, il la contemple:

— Ma petite fille aux violettes, ne vous réveillerez-vous donc pas? lui dit-il ému, sous le regard voilé des prunelles qui ont eu la puissance de l'ensorceler un jour pareil à celui-ci, au bord de l'étang.

Il s'est incliné sur elle-même, et davantage, afin de mieux saisir le mot qu'elle murmure, car sitôt, elle a repris conscience.

— Jeannot . . . mon amour . . .

Le parfum doux, pénétrant des violettes nouvelles embaume la petite pièce d'entrée; la porte est entr'ouverte, une cloche joyeuse chantonne au lointain, et l'écho se prolonge de montagne en montagne.

Dans la pénombre douce, imbue du mystère des choses, c'est l'heure décisive qui fait du rêve bleu, une réalité, pour que demain, l'aube pascale dévoile au coeur de la vieille forêt canadienne, l'union merveilleuse de la jeune fille aux violettes, à l'homme-oiseau du bois dormant.

"Oh, Enlevez Cela"

"Je n'ai pas d'appétit et je ne veux rien voir qui soit à manger"



Lorsque l'appétit fait défaut, la vue seule de la nourriture est irritante. L'action paresseuse du foie bouleverse le tempérament autant que le système digestif.

Combien vous vous sentez misérable quand le foie ne fonctionne pas bien; la constipation qui en résulte vous remplit le système de poisons.

Vous souffrez de maux de tête, vous avez la langue chargée, votre appétit languit, vous ne digérez pas vos ailments et il s'en dégage des gas dans l'estomac, vous devenez lourd et enclin au sommeil, le coeur et le courage vous manquent.

L'usage des Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie se recommande alors, car elles procurent un prompt et sûr soulagement, elles stimulent l'action paresseuse du foie, des reins et des intestins, elles sont un antidote de l'indigestion chronique. Ce médicament contient les ingrédients que la science médicale reconnait depuis des générations comme étant les meilleurs pour accomplir ces résultats.

Vous n'expérimentez pas lorsque vous faites usage des Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie. Depuis environ un demi-siècle ces pilules sont vendues dans les pharmacies et le public sait combien elles sont infaillibles pour soulager la biliosité, la torpeur du foie, l'indigestion chronique et la constipation.

Les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le foie



BOVRIL

AJOUTE LA FORCE DU BOEUF

AUX SOUPES ET SAUCES 50F

Coupon d'Abonnement *Le Samedi*

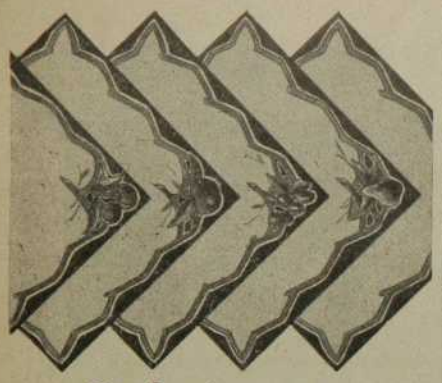
Ci-inclus veuillez trouver la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville et Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, RUE DE BUILLON, MONTREAL, CAN.



Confectionnez ces
Charmants Napperons en Broderie à Jour

Rien n'est plus beau que de la broderie à jour sur napperons, rideaux, dessus de lits, serviettes et écharpes. Si vous vous servez de bons fils à broder et de matériaux de bonne qualité, ces articles dureront des années.

Le Strandsheen "Anchor" de Clark, le Coton en Brins "Anchor" de Clark et le Coton Perlé "Anchor" de Clark sont trois fils à broder d'un riche lustre et durables, faits pour pénétrer facilement dans le tissu sans s'emmêler ni tirer. Ils s'offrent en une variété de teintes garanties durables et sont en vente à votre magasin favori.

Illustration du Patron Butterick No 16121

Le Coton Perlé "Anchor" de Clark se vend en balles. Le Strandsheen "Anchor" de Clark et le Coton en Brins "Anchor" de Clark se vendent en écheveaux dont les brins se tirent sans s'emmêler.

FILS À BRODER "Anchor" de CLARK

Fabriqués au Canada par THE CANADIAN SPOOL COTTON CO., MONTRÉAL

Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

Avez-vous déjà lu...

LE FILM ?

De simple revue de cinéma qu'il était, LE FILM est devenu une revue d'intérêt général, tout en restant la *seule* revue cinématographique de langue française de l'Amérique du Nord.

A PARTIR DU MOIS DE MAI

LE FILM

sera en vente le *deuxième samedi* de chaque mois

Lecteurs et dépositaires: RETENEZ CETTE DATE: le *deuxième samedi* de chaque mois !

Un Roman Complet dans chaque numéro

Un concours avec des prix en argent

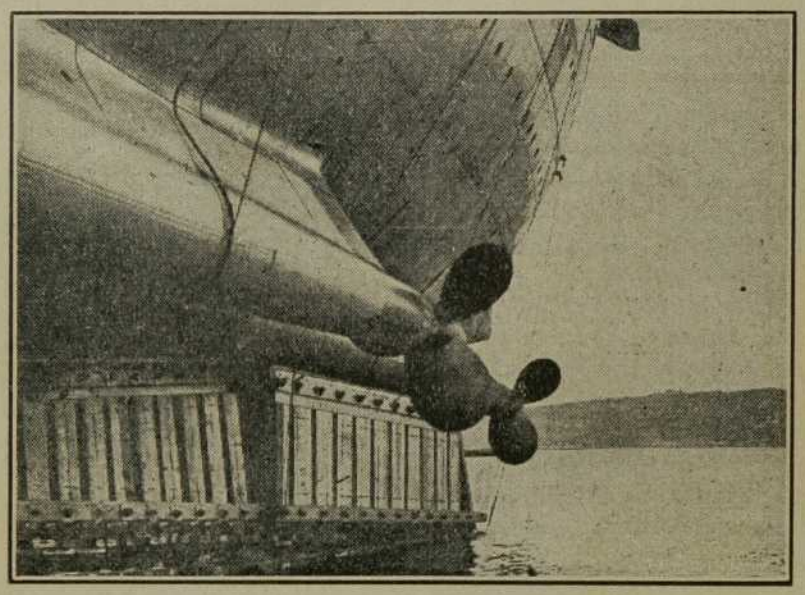
DES PHOTOS MAGNIFIQUES

Des articles nombreux et tous intéressants

REVUE MENSUELLE à 10¢

CURIOSITÉS ET INVENTIONS

L'UN DES PLUS GRANDS PAQUEBOTS DU MONDE



L'extrémité de la coque d'un grand paquebot italien avant son lancement.

L'Italie, de par sa situation géographique, est appelée à être une grande puissance maritime, et elle a fait au cours des dernières années de grands progrès, tant au point de vue de la marine militaire que de la marine marchande. Elle possède depuis deux ans déjà le plus grand paquebot à moteurs Diesel, l'*Augustus*, et elle assure des services transatlantiques importants, notamment entre Gênes et l'Amérique du Sud.

Sa flotte commerciale vient de s'enrichir d'une nouvelle unité de grande puissance, le paquebot *Conte di Savoia*, construit aux chantiers San Marco, de Trieste. La photographie que nous reproduisons ici montre un aspect de la coque qu'on a peu coutume de voir; c'est l'extrémité arrière du bateau peu avant le lancement. On voit deux des quatre hélices de bronze qui doivent assurer la propulsion du navire, et l'on peut remarquer les dimensions relativement réduites de ces propulseurs par rapport à la masse énorme de la coque qu'elles doivent animer.

UN REVERS DE SOLOPETTE QUI PEUT SERVIR DE POCHE A CLOUS

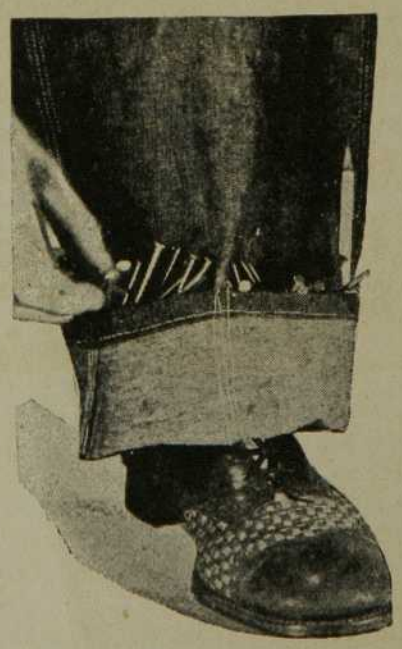
Nous ne conseillerons à personne de "courir un marathon" avec un pantalon de ce genre . . . mais pour l'ouvrier dont le travail oblige qu'il se tienne penché, pour celui par exemple qui a des planchers à clouer, ce revers de salopette n'est pas du tout une mauvaise idée. Il peut y mettre tous ses clous et s'en servir plus commodément.

—— o ——

POUR LA PROTECTION DE LA MENAGERE



Rien de désagréable comme se brûler les doigts à l'anse d'un



chaudron. Voici un moyen bien simple de prévenir ces accidents. Tel que la vignette l'indique, on place une broche en fer qui, en appuyant sur le chaudron, éloigne l'anse qui ne peut ainsi s'échauffer.

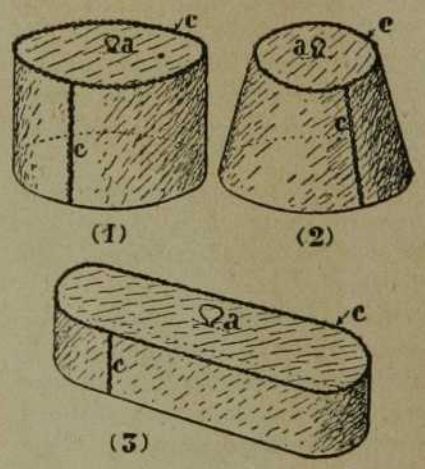
CLOCHES EN PAPIER POUR PROTEGER LES ALIMENTS

Nous avons vu, dans certains restaurants, des cloches, faites avec du *papier transparent* et imperméable, pour garantir les aliments de toutes sortes des poussières et des mouches.

Ces cloches en papier remplacent avantageusement les cloches en verre, connues sous le nom de *cloches à fromages*; elles sont légères, incassables et ne manquent pas d'élégance: on voit, au travers du papier, qui est parfaitement transparent, les fruits, les gâteaux, les viandes qu'elles protègent.

Il est facile de fabriquer soi-même ces cloches en leur donnant une forme ronde, tronconique, ou celle oblongue nécessaire pour recouvrir un pâté, un poisson, une langouste, une tarte, etc.

Nos dessins montrent ces trois formes; le fond de la cloche est simplement cousu, à gros points,



par du gros fil de couleur, bleu, rouge, jaune ou vert, avec le corps circulaire, tronconique ou oblong de la cloche; ce corps est fait d'une seule bande de papier dans les deux extrémités sont réunies par une couture *c*. Le meilleur papier transparent à employer pour faire ces cloches est celui vendu sous le nom de *cellophane* qu'on choisira assez épais, ayant à peu près la rigidité d'une carte de visite.

On trouve aussi, dans le commerce, d'autres papiers hydrofugés transparents ou translucides, appelés *sulfurisés, paraffinés, huilés, cristal*, etc., qu'on emploie pour les emballages délicats et qui conviennent fort bien pour fabriquer ces cloches protectrices.

Au centre du fond de la cloche, on fixe un anneau, *a*, fait avec un morceau de ruban dont on passe les deux bouts dans un trou percé dans le papier, où on les arrête par quelques points de couture.

Eugène DIVERT



C'EST LE TEMPS DE CHANGER POUR DE LA

Frontenac
Export Ale

A 2

SOINS d'URGENCE



avec la

Vaseline

MARQUE DEPOSEE
GELEE DE PETROLE

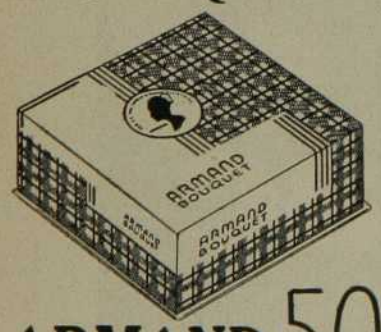
Gardez toujours à la maison de la Gelée de Pétrole "Vaseline" pour le traitement des coupures, brûlures et contusions. Elle assure la propreté de la plaie, favorise la croissance de nouveaux tissus et aide à éviter les cicatrices.

Vous vous épargnerez bien des ennuis en ayant soin de toujours avoir un pot de Gelée "Vaseline" dans votre petite pharmacie domestique.

Refusez les contrefaçons. Exigez le produit authentique. Voyez la marque déposée "Vaseline" sur chaque tube ou pot que vous achetez. En vente dans toutes les pharmacies.

Fabriquée dans Québec par la
CHESEBROUGH Mfg. Co., Cons'd.
ave. Chabot, Montréal

POUDRE BOUQUET



ARMAND 50¢

LA poudre incomparable pour la figure... employée de plus en plus, chaque année, par les femmes! Vous verrez quelle fraîcheur elle donne à votre peau!

COUPON GRATUIT



ARMAND, St. Thomas, Ont.
Veuillez m'envoyer votre joli *échantillon gratuit* de Bouquet Armand, la poudre incomparable pour la figure.

Nom .....
L.S. 4B
Adresse .....

$5.00 à gagner chaque semaine

SOLUTION du PROBLEME No 18 de MOTS CROISES PARU dans "LE SAMEDI" de la SEMAINE DERNIERE



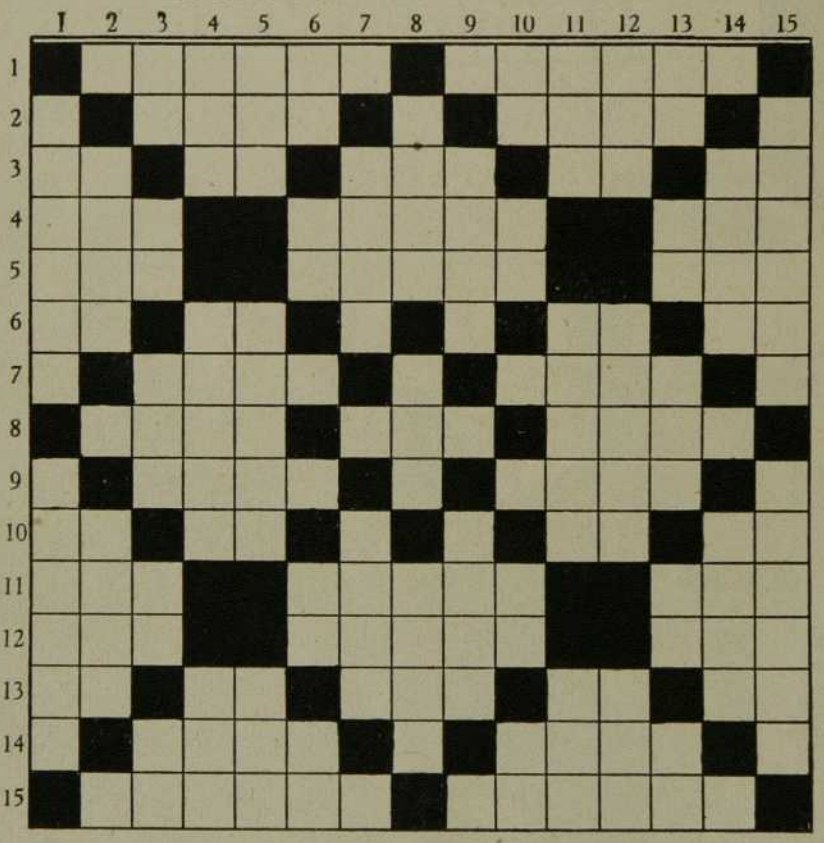
★

LE SAMEDI donne chaque semaine CINQ prix de $1.00 chacun. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous d'ici le 22 avril inclusivement. Les bonnes solutions sont tirées au sort, chaque semaine, et les cinq premières sortantes gagnent les prix. Adressez: LES MOTS CROISES (Le Samedi), 975 rue de Bullion, Montréal, Canada.

★

Les CINQ gagnants du concours No 17 paru dans LE SAMEDI du 9 avril sont : M. Raoul Fortin, casier 738, Jonquière, comté de Chicoutimi, P. Q.; Mlle Madeleine Scherer, 733, rue Irène, Montréal; M. J. H. Mayer, 193, rue St-André, Ottawa, Ont.; Mlle Fleurette Chaussé, 4237, rue Des Erables, Montréal; Mlle Marie-Paule Blanchet, Lambton, comté de Frontenac, P. Q.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — No 19



Horizontalement

1. Fruit comestible. — Pièce d'eau où l'on conserve des poissons vivants.
2. Espace de temps consacré au repos. — Petit de la biche.
3. Coutumes. — Conjonction. — Endroit d'une rivière où l'eau est peu profonde et où l'on peut passer à pied. —Adjectif numéral. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
4. Pronom personnel. — Genre de grive à plumage sombre. — Bruit.
5. Oignon d'une odeur très forte. — Ancienne race qui occupait le territoire actuel du Pérou, au moment de la conquête espagnole. — Du verbe avoir.
6. Qui a vu le jour. — Article arabe. — Note. — Interjection.
7. Qui a une saveur désagréable. — Monnaie turque.
8. Partie du corps. — Partie d'un mur. — Homme crédule, facile à tromper.
9. Voûte étoilée. — Ville d'Italie sur le Tibre.
10. Préposition. — Article. — Règle double. — Adverbe.
11. Repaire. — Petit récit qui cache une moralité. — Insecte parasite qui s'attaque à l'homme.
12. Marque la réprobation. — Témoignages. — Liqueur qui s'exprime des viandes et des plantes.
13. Préfixe. — Initiales de l'auteur des *Silences du col. Bramble*. — S'écrit aussi IBN. — Initiales d'un compositeur autrichien, né à Vienne, dont les valses sont célèbres. — Fleuve d'Italie.
14. Le roi des animaux. — Fête de la nativité du Christ.
15. Petites cabanes. — Sphère en fer dont on chargeait les canons.

Verticalement

1. Reflux de la marée (première lettre J). — Monument mégalithique que l'on voit surtout en Bretagne.
2. Fil fin et brillant. — Une des collines de Jérusalem.
3. Année. — Pronom. — Sert à lancer des flèches. — Ce que l'on doit à quelqu'un. — Parcouru des yeux.
4. Nuage. — Matière dure et transparente qui recouvre les dents. — Du verbe avoir.
5. Du présent de l'indicatif de gésir. — Personne à qui l'on a fait tort (fém. singulier). — Réunion de sons correspondant à une idée.
6. Note de la gamme. — A moitié. — Note. — Négation.
7. Situation pénible. — Torrent dans les Pyrénées.
8. Vit ordinairement en Turquie. — Annonce de mariage faite à l'église. — — Nain de Stanislas, roi de Lorraine.
9. Genre de ruminants sauvages qu'on trouve dans les bois de l'Europe et de l'Amérique. — Sulphate double d'alumine et de potasse (connu surtout par sa saveur astringente).
10. Château-fort bâti par François Ier. — Préposition signifiant en matière de. — Préfixe. — Lac du Soudan..
11. Sixième lettre de l'alphabet hébreu. — Assemblage de branchages. — Qui a perdu la raison.
12. Poète tragique athénien. — Principe odorant de certains végétaux. — Assaisonnement.
13. Préposition. — Pronom personnel. Vieillesse. — Abréviation très employée au bas d'une lettre. — Largeur d'une étoffe.
14. Logement sur le pont avant d'un navire pour recevoir l'équipage. — Demi-masque employé dans les bals costumés.
15. Figure burlesque de carton dont on fait mouvoir les membres au moyen d'un fil. — Genre d'oiseaux rapaces.

RECETTES DE CUISINE

M - E - N - U

Soupe crème de laitue
Caisses de tomates au blé-d'Inde
Côtelettes de porc aux cornichons

SOUPE CREME DE LAITUE

6 tasses de bouillon, 2 têtes de laitue, 2 cuillerées à table de riz, ½ tasse de crème, 1 petite tranche d'oignon, 1 cuillerée à table de beurre, 1 jaune d'oeuf, un peu de muscade, sel, poivre. — Cuire l'oignon hâché fin, dans le beurre durant 5 minutes, ajouter la laitue hâchée très fine, le riz et le bouillon; cuire jusqu'à ce que le riz soit tendre. Dans la soupière débattre le jaune d'oeuf avec la crème, verser le potage dessus, assaisonner et servir aussitôt.

CAISSES DE TOMATES AU BLE-D'INDE

6 tomates, 1 tasse blé-d'Inde, ½ tasse mie de pain, 1 branche céleri, 2 branches persil, sel, poivre, 2 cuillerées à table beurre fondu. — Enlever une rondelle à la tomate, la mettre de côté pour former le couvercle, vider la tomate avec une petite cuillère, la saler légèrement. Mélanger le blé-d'Inde avec la mie de pain, persil, céleri haché, beurre fondu, poivre, sel; remplir les tomates, mettre le couvercle. Faire cuire au four dans un plat à gratin bien beurré. Servir dans le même plat entouré d'une serviette pliée et décorée de persil.

COTELETTES DE PORC AUX CORNICHONS

Prendre 4 à 6 côtelettes, les frapper avec le couperet et les assaisonner de poivre et de sel; les fariner des deux côtés. Faire chauffer 4 cuillerées à table beurre ou graisse dans un petit chaudron en fer, y ranger les côtelettes et les cuire 5 minutes de chaque côté. Quand elles sont colorées, y ajouter à moitié leur hauteur du bouillon et deux cuillerées à table de bon vinaigre. Cuire à four doux 30 minutes. Les dresser sur un plat long; mêler à la sauce un peu de caramel liquide, 10 cornichons coupés en lames: goûter pour l'assaisonnement et verser la sauce sur les côtelettes et servir très chaud.



Projetés de canons

Des grains lourds et nourrissants — enfermés dans d'énormes canons — chauffés à blanc — et puis *projetés par ces canons.* C'est ce qui fait éclater chacune de leurs minuscules cellules et rend ces grains soufflés si digestibles et si nourrissants.

"Doublement croustillants"...deux fois plus appétissants ces nouveaux grains de Blé *et* de Riz soufflés

Les petits, sans exception, préfèrent le Blé et le Riz Soufflés. — Ces céréales sont maintenant PLUS CROUSTILLANTES, plus délicieuses que jamais.



CHERCHEZ-VOUS une céréale *différente?* Quelque chose que les enfants mangeront sans se faire prier? Essayez donc les *nouveaux* grains de Blé et de Riz soufflés.

Vous verrez qu'ils sont aujourd'hui plus exquis que jamais. Deux fois plus délicieux. Ceci est dû à un nouveau procédé qui les rend deux fois plus croustillants . . . et puis les dépose tout chauds dans le nouveau paquet hermétiquement cacheté. Ils vous arrivent, de ce fait, aussi frais qu'au moment où ils sont projetés des canons!

Les grains de Blé et de Riz soufflés sont le choix unanime des enfants. "Parce qu'ils ont meilleur goût." Voilà pourquoi les petits, sans exception, préfèrent tout d'abord les Grains Soufflés. Voilà pourquoi ils les ont choisis parmi 11 espèces de céréales du même genre comme étant "celles qu'ils aiment le mieux."

Ces grains sont aujourd'hui plus savoureux et plus appétissants que jamais. Il n'y a pas d'autre céréale qui convienne mieux aux enfants. Il n'y a pas d'autre céréale, dont chaque cellule soit éclatée à la vapeur pour la rendre plus digestible et qui soit plus nourrissante et plus appétissante que le riz et le blé.

Procurez-vous, aujourd'hui même, chez votre épicier, ces nouveaux grains de Blé et de Riz soufflés. Vous verrez que les membres de votre famille s'intéresseront davantage au déjeuner.

* * *

Un autre produit Quaker . . . les Flocons de Maïs Quaker (Corn Flakes) . . . plus croustillants, plus délicieux que jamais, grâce à leur enveloppe de papier ciré triplement cachetée. Les seuls Flocons de Maïs à contenir la Vitamine solaire D.

Préparés au Canada par The Quaker Oats Company.

Quaker Puffed Wheat *and* Puffed Rice



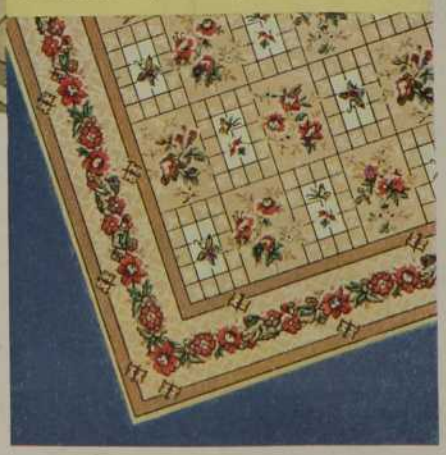
Ci-dessus: Carpette Congoléum AVALON, No 628

ouvrez vos yeux
avant d'ouvrir votre bourse



"Epatant", dit Jules, le garçon livreur. Il sait que s'il laisse des traces de pas sur cette carpette, la ménagère pourra facilement les enlever à la vadrouille. Même lui peut apprécier la différence que peut faire une carpette. Ce patron est le "Lucerne", No 633.

Ci-dessous: Carpette Congoleum "Gloria", No 636



CONGOLEUM
GOLD SEAL
GUARANTEE
SATISFACTION GUARANTEED OR YOUR MONEY BACK
REMOVE SEAL WITH WET CLOTH

Les prix du Congoléum sont actuellement très bas... très avantageux, et dans tous les magasins, des occasions exceptionnelles vous sont offertes en fait de Carpettes Congoléum Sceau d'Or authentiques.

Mais n'oubliez pas qu'il y a occasions et occasions! Le marché est en ce moment inondé de marchandises de toutes sortes, offertes à prix inférieurs justement parce qu'elles sont de qualité inférieure. Soyez donc sur vos gardes quand vous entendez quelqu'un vous dire "aussi bon que le Congoléum".

Ne vous exposez pas aux désappointements. Ouvrez vos yeux tout grands et gardez votre bourse bien fermée — au moins jusqu'à ce que vous ayez vu le gros Sceau d'Or collé en plein sur la carpette. Vous pourrez alors acheter en toute confiance, car vous achèterez une véritable Carpette Congoléum ... et vous vous assurerez beauté, durée et satisfaction, c'est-à-dire valeur maximum pour votre argent.

CONGOLEUM CANADA LIMITED
MONTREAL

Fabriqué au Canada — par des Canadiens — pour les Canadiens.

Carpettes
CONGOLEUM
Sceau d'Or